

L'Exécuteur [276] – Hécatombe mexicaine

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



HÉCATOMBE MEXICAINE

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**HECATOMBE
MEXICAINE**

Adapté de l'américain par
Franck Dopkine



CHAPITRE PREMIER

Le temps d'un battement de paupières, l'Exécuteur avait aperçu le canon du P.-M. braqué sur lui. Une question de secondes. Dans une réaction éclair, il avait bondi, traversé l'espace à la volée, balayé le P.-M. d'un shoot magistral. Il y eut un craquement, et le Mexicain poussa un hurlement de bête, avant de retomber à plat dos dans son propre sang. Écartant le deuxième P.-M. du talon, le Guerrier se pencha, index sur la détente de son MAC 10. Puis son doigt se détendit.

Incroyable ! Truffé de plomb de l'abdomen au poitrail et vidé de son sang, Mestiso, le *custodio*, le baby-sitter de Ramon Soltana, respirait encore. Contrairement aux clients U.S. tombés avec leur équipe de flingueurs, ainsi qu'à son boss qui avait malencontreusement écopé d'une rafale perdue dès les premiers échanges, le colosse n'était pas mort ! Le fixant d'un regard hébété et fiévreux, il n'en avait plus pour longtemps. Des bulles de sang crevaient à la commissure de sa bouche, rythmant un souffle chuintant et inégal. La mort était imminente mais il s'accrochait encore. Son regard basculait par instants, et quand il revenait se fixer sur Bolan, une expression étrange y flottait, accompagnée d'éclairs. Mélange de fureur impuissante, de surprise, et de supplication. Mais l'émissaire local d'Abel « Tonel » Ferrer-Ortes, actuel *jefe* du cartel de Juárez, et toute son équipe étant au sol, le Guerrier n'avait plus que le *custodio*, pour tenter de connaître le fief actuel du boss mexicain. Problème, le garde du corps était mal. Très mal.

— Mestiso ? Tu m'entends ?

Sourdant entre les lèvres souillées, le Guerrier perçut vaguement :

— ¡ *Acab...* !

Se penchant plus près, il demanda :

— ¿ *Qué* ?

D'abord, il ne se passa rien, puis au prix de ce qui sembla être un effort considérable, le *custodio* ouvrit tout grand la bouche, émit une sorte de rot, avant de grailonner :

— Achève-moi, sale con !

Suppliant, mais pas poli. Des éclairs plein les yeux, le Mexicain le fixait de plus en plus durement. Ou plutôt, il fixait le faible reflet

verdâtre diffusé par l'écran de Pl. L. sur le sourcil de Bolan, seul élément vraiment visible dans l'environnement sombre. Crachant du sang, il répéta, plus fort :

— ¡ *Pu... puta de mierda ! ¡ Aca... ba-me !*

Un vrai coriace. Il se savait condamné, souffrait beaucoup et souhaitait en finir au plus vite. Cette fois, le Guerrier avait compris, et il réalisa l'opportunité. D'une situation bloquée, il allait peut-être finalement sortir quelque chose de concret. Au cours de sa longue guerre contre le Crime organisé, il avait souvent rencontré ce type de cas. Et presque toujours, cela avait marché. À condition de faire vite. La limite entre le conscient et l'agonie était floue, il fallait savoir choisir le bon moment.

— *Muy bien*, dit-il en prenant soin d'articuler chaque mot. *Vale*. Mais toi et moi, on va faire un marché. Un deal. À propos de Tonel, et de Ciudad Juárez.

Simarosa, le boss des grossistes locaux, faisait maintenant partie des cadavres, et son *teniente*, Nick Abrantes, absent sur ce coup, n'était que du menu fretin. Il s'en occuperait plus tard. À ses pieds, le porte-flingue toussa, cracha, ses yeux se révoltèrent, tandis qu'il expectorait :

— ¡ *Va... y a con... con los mári... !*

Il n'acheva pas, mais, bien que décousu, le propos était clair. Débriefing en vue. Inacceptable pour lui. Un *verdadero macho* ne traitait pas avec le grand Fumier. Ses yeux revenus à hauteur de la face de Bolan disaient clairement sa rage. Puis ils se figèrent brusquement, et, durant un instant, Bolan crut qu'il venait de perdre conscience. Résigné, il se redressa en lâchant d'une voix sinistre :

— *Muy bien, Mestiso, muy bien.*

Déjà, à l'insu du mafieux et faisant mine de se résigner à l'abandonner à son agonie, l'index du Guerrier s'enroulait autour de la détente du MAC 10. Il détestait les souffrances inutiles, même chez ses pires ennemis. Mais contre toute attente, il entendit alors :

— ¡ *Espere ! Attends !*

Un cri du cœur, qui résonna dans le silence de l'entrepôt comme une prière mâtinée de hargne. Cherchant de l'air entre ses lèvres ensanglantées et le regard de plus en plus fiévreux, le *custodio* parut de nouveau sur le point de lâcher la rampe, puis, se reprenant encore, il lâcha dans un souffle :

— Merde, Bolan ! J'sais pas... où il est, Tonel !

Il avait compris ce que voulait le Guerrier. Pas très difficile. Et le temps s'écoulait, avec la menace de l'arrivée des flics.

Bolan avait amorcé le mouvement de se relever, quand, dans un effort qui lui arracha un cri, le *teniente* accrocha son pied d'une main tremblante.

— Bolan ! Je... je te jure sur... personne ne sait ça ! On... on dit que Tonel, il... il a disparu quand... le nouveau *procurador* de l'État a été nommé. Et moi, je sais même pas son... téléphone ! C'est... c'est Soltana... Seulement Soltana !

Soltana serait désormais muet pour l'éternité, mais, connaissant ce que le dossier Ferrer-Ortes livrait de la personnalité du boss de Juárez, ça pouvait se tenir. Le mafieux marqua une pause, gémit, cracha encore du sang, souffla, toute hargne disparue :

— Bute... bute-moi, Bolan. *¡ Por fav...*

Ses yeux chavirés ne quittaient plus la faible lueur verdâtre diffusée par la lunette. Mack Bolan détestait ça.

— O.K., dit-il.

Il allait redresser le canon du Beretta, quand une idée l'arrêta. Pour Ramon Soltana, c'était cuit. Profitant de l'accrochage avec ses hommes, le négociateur local du cartel de Juárez avait détalé comme un lapin. Évapouré. Bien sûr, Bolan connaissait ses points de chute à L.A., y compris ses habitudes très intimes, y compris les dernières en date. Grâce aux scanners du TACOM, il avait même piégé ses communications téléphoniques avec Ciudad Juárez, surprenant ainsi l'évocation d'un certain plan *San Pedro*. Apparemment sensible. Mais Soltana mort, la piste était coupée.

Restait ce mystérieux plan.

Fil d'Ariane certes extrêmement ténu, peut-être même complètement utopique, mais... Sans illusion, Bolan tenta tout de même :

— *Vale*, Mesti. Donne-moi seulement une ombre d'info sur *San Pedro*, et je te sers.

En clair, la balle libératrice.

— *¡ Qué !*

Pas une question, un véritable étonnement. Visiblement le Mexicain débarquait. Pas au courant. Et les secondes s'égrenaient toujours, implacables. Bolan insista :

— *¿ Es que, San Pedro ?*

— *¡ No... sé !* Jamais... entendu... parler ! *Quizás...* peut-être Soltana...

Il était sincère. À ce stade, aucun doute là-dessus. L'Exécuteur insista encore :

— *Bueno*. Donne-moi seulement un nom. Un contact à Ciudad

Juárez, qui puisse me faire remonter jusqu'au boss. Seulement un indice. Même tout petit. Et parole, je le fais.

Pas de réponse. Cette fois, le flingueur semblait dans les choux. Plus rien à en tirer. Bolan se redressa, dégagea le Beretta 92-F de son attache de combinaison, en abaissa le canon vers le front du mourant, et son index pesa sur la détente de l'arme. Mais, à l'instant où la première bossette faisait entendre son léger déclic, et où le regard de Mestiso ne fixait plus que la forme noire d'où allait jaillir la mort, sa bouche se rouvrit, libérant un grognement de douleur, puis :

— Je, j'ai seulement... compris... Juste entendu comme ça... qu'y avait un mec... un *canalla*...

— Un voyou ?

— *Si... si... la basura...*

— Comment ça, l'ordure ?

Mestiso émit un borborygme, bava du sang, grogna péniblement :

— Je sais pas... c'est comme ça que... que j'ai entendu qu'ils l'appellent ! Un *podrido*... qui... serait sur un coup pour le clan. *Se combina... con... con un poli*.

En combine avec un flic. Au Mexique, pas vraiment un scoop. 80 % des *policías* étaient mouillés. Dans l'esprit de Bolan une espèce de rébus se mettait en place, apparemment assez banal. De toute façon, l'essentiel y manquait. Cherchant à ordonner tout ça, il questionna :

— Un *canalla* et un flic de Ciudad Juárez ?

— *Si*.

Animé d'un espoir nouveau, l'Exécuteur força :

— C'est quoi, le coup en question ?

— *¡ El Poli... no sé. Pero... el podrido, créó que es... Ad... Adran...*

Le *custodio* était en train de partir. Crispé, le Guerrier le secoua.

— Adran comment ?

Le regard du colosse se dilata, et dans ce qui ressemblait à une plainte, il ajouta dans un gargouillement pénible :

— *Créo que... Vi... Vid...*

Il eut un hoquet, ses yeux se révoltèrent, et sa main lâcha le pied de l'Exécuteur. Par gratitude pour la balle qu'il s'appêtait à tirer ou par défi, le Mexicain lui avait fait un cadeau. À moins qu'il ne s'agisse d'un bluff. Un dernier pied de nez.

De toute façon, fin de partie.

Un nom se précisait pourtant. Adran. Quant au prénom, incompréhensible. Dommage. Certain qu'aucun survivant ne restait

maintenant derrière lui, l'Exécuteur se redressa, gagna la camionnette où les Canadiens avaient embarqué la cocaïne. Deux caisses à cerclages en acier, étiquetées en provenance du Mexique, avec certificats de douanes en bonne et due forme, collés dessus. L'une d'elles avait été ouverte par les clients québécois juste avant le déclenchement des hostilités, laissant apparaître son contenu. Poupées folkloriques mexicaines, et autres figurines en résine, officiellement destinées au marché nord-américain. Sur le dessus, un mariachi rigolard avait été brisé au niveau du cou, et sa résine grattée avec un couteau, posé près d'un flacon et d'une coupelle en plastique. Dans celle-ci, un reste de poudre de résine, dans un liquide viré au bleu. Réactif.

La résine était en fait de la coke, moulée à haute pression.

Du rêve frelaté, la mort à petit feu.

Les parrains mexicains de la drogue ne manquaient pas d'imagination. L'Exécuteur tendit soudain l'oreille, sentit son estomac se crispier.

Sirènes !

Encore lointaines, mais pas de doute. Bien sûr, avec tout ce raffut... Pas question néanmoins de fuir comme un rat. L'oreille aux aguets, il sortit une poignée de pièces de sa combinaison de combat. Faux dollars explosifs et incendiaires. Les tordant entre ses dents, il les jeta une à une sous le réservoir de la camionnette, avant d'envoyer les autres dans la caisse de dope ouverte... et de quitter l'entrepôt au pas de course. Au loin, le concert des sirènes s'amplifiait. Il était à peine sorti, quand un chapelet d'explosions sèches fit trembler l'air. Il n'avait pas encore atteint la grille des entrepôts, quand une puissante déflagration secoua l'espace dans son dos. Le réservoir de la camionnette. Un souffle puissant fit résonner des tôles, tandis que la nuit s'illuminait brusquement.

L'instant d'après, tandis que des lueurs bleutées syncopaient dans la nuit de plus en plus près, le Guerrier sautait au volant du TACOM dissimulé à l'écart et démarrait aussitôt. Un nom était désormais inscrit en rouge dans son esprit.

Adran. Plus ce qui semblait une amorce de prénom. Fid. Comme Fidel. Mais tout ça pouvait également former le début d'un prénom composé, voire d'un patronyme double, comme souvent au Mexique, où les noms du père et de la mère s'accolaient parfois pour n'en former qu'un destiné à la descendance... À moins, bien sûr, que tout ça ne soit qu'un bluff...

Encore un beau rébus à déchiffrer.

CHAPITRE II

— ¡ *Por piedad ! Par pitié ! ¡ Por piedad !*

Derrière la porte en fer rouillé, les supplications résonnaient plus faiblement que tout à l'heure. Entrecoupées de pleurs. Lancinants. Deux mille ans plus tôt sur le Golgotha, la Vierge Marie avait peut-être ainsi supplié les bourreaux de son fils crucifié. Pensée fugitive que Ponce « Jesús » Fortino chassa aussitôt de son esprit. Il avait horreur de ce type de comparaison. La fille n'avait rien de la Vierge Marie. Et puis à son âge, elle ne pouvait pas avoir un fils de trente-trois ans.

— Je veux mourir ! Mon Dieu ! Je veux mourir !

Derrière la porte, la voix faiblissait. Presque inaudible à présent. D'ailleurs, Ponce Fortino refusait d'entendre. En fait ce qui se passait derrière le battant en acier lui était indifférent. Pourtant croyant et très pratiquant il savait que c'était mal. Tout son univers était celui du mal, en conséquence et pour pénitence, tous les matins et tous les soirs, il s'agenouillait sur la barre du vieux lit métallique de l'ancienne buanderie qui lui servait de chambre, et récitait ses prières. D'abord à la Vierge, puis au Père Éternel. Jusqu'à ce que la douleur de ses genoux devienne insupportable. Son Golgotha personnel. Jusqu'à ce qu'il se « sente » enfin proche de Jésus. Très proche. Son jumeau. Son clone. D'ailleurs, il était presque Jésus. Physiquement. Du moins, tel que les images pieuses représentaient au Mexique celui de Nazareth. Grand, maigre, cheveux noirs et longs sur les épaules, traits émaciés et le regard allumé d'une flamme intense, magnétique, presque insupportable à soutenir. Il s'habillait d'une ample chemise blanche sur vieux jean râpé, sandales en cuir aux pieds. Un look qui lui était venu sans qu'il y prenne vraiment garde, mais qui lui convenait parfaitement. Et qui faisait peur.

Ponce « Jesús » Fortino n'aimait pas vraiment faire peur, avant de tuer, mais il tuait beaucoup. Et souvent. Il était LE *sicario*. Le tueur personnel d'Abel « Tonel » Ferrer-Ortes, le *jefe* du cartel de Juárez. Celui qu'il envoyait sur les contrats « *especiales* ».

— ¡ *Por piedad ! ¡ Por piedad !*

Adossé au mur salpêtre du couloir, Jesús avait d'abord entendu la

filles crier, puis se plaindre, de moins en moins fort, tandis que les rôles d'Abel « Tonel » Ferrer-Ortes s'accéléraient. Jusqu'au grognement final. Son obèse beau-frère n'avait jamais pu prendre son pied en silence. Il adorait le bruit. Jusqu'au vacarme. Celui des rafales comme celui des trompettes de ses scies mexicaines préférées, ou les voix fortes de ses *musicos*. Ses mariachis à lui, qui savaient aussi bien manier le flingue que leurs guitares. Ses âmes damnées, *ex-sicarios* d'une Famille rivale. Parce qu'ils savaient jouer et chanter ses airs favoris, il les avait graciés à l'issue d'une précédente guerre des clans. Ils lui vouaient depuis une reconnaissance sans faille, étaient capables de tout pour lui, et ils l'accompagnaient partout. Sauf ici, au sous-sol. Seul Tonel y avait accès. Et Jesús, en cas d'urgence, ou d'info importante. Comme ce soir.

Dans les profondeurs de l'ancienne *maquiladora*, loin au sud de la zone industrielle d'Ysleta, il faisait presque frais ; pourtant, une odeur lourde stagnait, persistante, écoeurante. Remugles de la fosse d'égout, une profonde excavation creusée sous la cour de l'usine. Parois bétonnées, dessus cimenté, avec un fond de terre couvert d'une épaisse couche de sable et de graviers, aux drainages depuis longtemps bouchés par les déchets, et dont le tout menaçait de s'effondrer. Un système qui n'aurait plus dû servir, depuis le démantèlement de cette ancienne manufacture pyrotechnique des années plus tôt, mais dont une partie des locaux transformés en déchetterie et en dépôt d'emballages usagés, constituait à présent sous prête-nom, une des « résidences secondaires » du *jefe* du cartel de Juárez. Zone privative, aménagée en loft avec terrasse, dans la partie supérieure d'un des quatre bâtiments de l'ensemble. Le plus à l'écart. Espace très privé, inaccessible et inconnu des chauffeurs. Ceux d'une des sociétés écrans de Ferrer-Ortes, qui venaient charger les emballages toutes les fins de semaine. Destination l'usine de recyclage de Samalayuca, située à cinquante kilomètres au sud de Ciudad Juárez.

Depuis quelque temps, la municipalité faisait dans l'écologie. C'était tendance. À moins que ce ne soit pour tenter de faire oublier la demi-douzaine de cadavres quasi quotidiens qui encombraient les rues de la ville, et le désert environnant.

Une politique du « propre », également pratiquée avec zèle par le boss de la *Linea*, le cartel de Juárez. Sauf que depuis l'exécution du *jefe* Marcos Arturo Beltrán-Leyva par la marine mexicaine, et la prise de pouvoir par Ferrer-Ortes, la violence augmentait de manière exponentielle. Une question de prestige. Depuis la mort de Beltrán-Leyva, des bandes incontrôlées de *canalas* se faisaient une guerre sans merci à coups d'armes de guerre. Le nouveau *jefe* devait s'imposer. Reprendre le leadership, annihiler toute velléité adverse. Dans ce domaine, ses commandos d'*aztecas* et de *linceas*, de lynx, faisaient

merveille. Des tueurs pour la plupart issus de l'armée mexicaine, dont la réputation de sauvagerie effrayait la population, mais pas suffisamment les *canalas* en question. Résultat, un véritable cyclone qui avait tout décimé sur son passage et produit l'effet contraire de celui recherché par Tonel. La nomination d'un nouveau *procurador* du Chihuahua, Maximiliano Carjal, l'ex-procureur de l'État du Tamaulipas. Un intégriste du droit. Dur comme l'acier, incorruptible. Devenu méfiant, Tonel avait préféré prendre un peu de distance, quitter sa luxueuse villa et laisser un peu moins de « ses » cadavres sur la voie publique ou pourrir dans le désert. Provisoirement. Question de stratégie. En attendant des jours plus cléments, la plupart des assassinés finissaient dans les fours de la déchetterie, transformés en engrais. Plus écolo, et plus prudent. Car, par la voix de son porte-parole à la presse, cet enfoiré de Maximiliano Carjal avait promis qu'il nettoierait le Chihuahua, comme il avait récemment purifié le Tamaulipas, en y éliminant le clan Roque-Chanas, son chef compris. Roca, que les GAFES avaient abattu dans son fief secret de Las Mulas, son hacienda fortifiée des environs de Molino, dans la Sierra Orientale. Des rumeurs circulaient, stipulant que la police n'avait fait qu'arrêter en douceur son *primero teniente* Galeno Trévis, à Ciudad Victoria, le Q.G. du clan, et que, à Las Mulas, le massacre avait été l'œuvre de ce Yankee...

— T'écoutes aux portes, maintenant ?

Dans l'encadrement du panneau qui venait de s'ouvrir devant Fortino, l'énorme masse musculeuse de Ferrer-Ortes semblait remplir tout l'espace. Chemise trempée de sueur et ouverte sur un torse épais couvert de poils et de chaînes en or pleines d'énormes médailles. Presque un demi-kilo d'or. Son péché mignon, avec les très jeunes *guapas*... jamais consentantes. Avec ses cheveux bruns et gras coupés au bol plaqués sur le crâne, son épaisse moustache masquant presque entièrement sa bouche, et l'éternelle expression de rage au fond de ses petits yeux luisants très enfoncés dans leurs orbites, le nouveau *jefe* du cartel de Ciudad Juárez ressemblait à une caricature de ce qu'il était. L'incarnation du mal. Achievant de remonter le zip de sa braguette en soufflant bruyamment, il lorgna son beau-frère d'un regard à la fois égrillard et soupçonneux.

— Ça t'a excité, au moins ?

Contrairement à Tonel dont l'ex-épouse s'était enfuie aux States avec un des *lincas* de feu Beltrán, Jesús n'avait jamais été marié. Bizarrement pudibond, il détestait être raillé sur les questions de sexe. Secouant ses longs cheveux noirs essaimés de filets gris, il éluda de sa voix caverneuse :

— C'est *el sargento*. Il vient d'appeler d'Anapra. Ce soir encore,

tout s'est passé comme d'habitude. Enfin, presque.

— Comment ça, presque ?

— Comme l'autre fois, ces cons d'ADS tournaient encore dans le secteur.

Les agents d'Universal Seguridad. Des agents de sécurité payés par les propriétaires fonciers de la région, désireux d'évincer les populations pauvres dans les colonies, au bénéfice des maquiladoras. Jesús enchaîna :

— Ils ont eu l'air de commencer à foutre un peu de bordel, mais ça n'a pas duré. En tout cas, faudrait pas qu'ils prennent l'habitude de trop traîner par là-bas, quand le *teniente* va emmener l'autre taré...

— *¡ Vale ! ¡ Vale !* coupa le colosse.

Fourrageant dans ses poils de torse pour faire tinter ses grosses médailles en or, il insista :

— Parle-moi plutôt de ce *cabron* de *Comandante*. Où en sont les négociations ?

Jésus fit la moue.

— Toujours au point mort. Un dur à cuire.

Le regard allumé de rage, Tonel grinça :

— Un dur à cuire ! *¡ Verdad !*

Tout en achevant de se rajuster, Abel « Tonel » Ferrer-Ortes claqua d'un coup de talon la porte de la cellule dans son dos, réfléchit une seconde, ordonna :

— Tout ça traîne trop. Appelle Diego. Dis-lui de se préparer à entamer la phase Un.

Sumisión.

Première phase de l'opération *San Pedro*.

Il était temps. Reprendre le contrôle de la ville. Très vite. Remontant ses bretelles sur ses épaules imposantes, Tonel ajouta :

— Préviens-le qu'à partir de maintenant, le feu vert peut arriver n'importe quand. Et rappelle ce *cabron* de *Comandante de mierda* ! Fous-lui la pression maxi. Je le veux complètement lessivé, à bout de nerfs, quand on enfoncera le clou.

Après ça, cet enfoiré de *Comandante* céderait. Personne ne pouvait résister à ce qui l'attendait. Pas même le plus implacable des *asesinos*, pas même Abel « Tonel » Ferrer-Ortes si le cas se présentait. Mais à lui, ça ne pouvait pas arriver. Il n'avait jamais eu et n'aurait jamais ce problème. Un caprice de dame nature l'en protégeait, d'où la fuite de sa femme. Aucun espoir de paternité. Un psychiatre aurait sans doute mis sa faiblesse coupable pour les très jeunes *guapas* sur le compte

d'un sentiment de frustration, voire de vengeance. Les psys avaient de ces trucs ! En tout cas, une deuxième cave du sous-sol aurait bientôt une nouvelle pensionnaire. « Jésus » était en train de s'occuper de ça. Une *guapa* toute fraîche, et toute innocente. Entre-temps, San Pedro serait passé, et, pour Abel « Tonel » Ferrer-Ortes, tout redeviendrait comme avant à Ciudad Juárez. Tout rentrerait dans l'ordre. Dans SON ordre à lui. Le vrai business recommencerait plein pot des deux côtés de la frontière, et les flics lui foutraient de nouveau la paix ! Ils avaient intérêt !

Les flics, ça mourait aussi.

D'ailleurs, en ce moment, il en tombait régulièrement. Et pas forcément sous les balles du cartel. N'empêche, c'est à lui qu'on imputait ces cadavres. Alors, jouer profil bas. Jusqu'au deuxième volet de l'opération.

Dimisión.

La dernière de l'opération *San Pedro*. Radicale.

Bousculant Jésus au passage, Tonel Ferrer-Ortes remonta le couloir. Arrivé à l'escalier et désignant par-dessus son épaule la porte métallique derrière laquelle s'élevaient de nouveaux sanglots étouffés, il gronda :

— Livre-moi vite la *nueva*, et pour cette pute : *el desierto*.

Ça signifiait un cadavre de plus abandonné dans le désert. Souvent des femmes. Beaucoup. Vengeances, punitions diverses, rançons non versées... Pas de sépulture. Trop de travail. Par ici, les charognards faisaient office de pompes funèbres.

Les pensées déjà ailleurs, Tonel grimpa les marches, pressé de gagner la terrasse où l'attendaient ses mariachis. Il avait besoin d'air, de musique et de tequila.

La sonnerie déchira le silence. Brutalement tiré de son premier sommeil, le commandant Domingo Brasco-Valerio sursauta, mit quelques secondes à réaliser. Le téléphone portable. Pour les alertes de nuit, le service l'appelait sur le fixe. Il sut alors qui l'appelait.

El negociador.

Un bref instant, il fut tenté de ne pas répondre. De ne plus jamais répondre à ces ordures. Puisque les spécialistes n'arrivaient pas à les « loger », il allait faire changer tous ses numéros et... C'était idiot. Ils trouveraient ses nouvelles coordonnées, et ils continueraient de l'appeler. Puis il se souvint que, lors de son dernier coup de fil, la semaine précédente, *el negociador* lui avait dit :

— « Il vous laisse encore une semaine de réflexion, *Comandante*.

Seulement une semaine. »

Il, c'était son patron, Abel « Tonel » Ferrer-Ortes, *el jefe* du cartel de Ciudad Juárez, évanoui dans la nature depuis la nomination en ville du nouveau procureur de l'État, Maximiliano Carjal. Le magistrat tombeur du dernier maillon du cartel du Golfe, et qui avait promis d'éradiquer celui de Juárez.

— Seulement une semaine, commandant, avait insisté la voix caverneuse au téléphone. Pas un jour de plus.

Et l'autre pourri avait raccroché. Or, ce soir, les huit jours de délai étaient passés, et *el negociador* rappelait. Tard, pour être à peu près certain de le réveiller. Bien sûr, le commandant de la *Seguridad* connaissait les méthodes des cartels pour faire plier les flics récalcitrants à leurs offres. D'abord la persuasion, puis les menaces. De toutes sortes. Mais à ce jour, rien n'était encore précisément défini. *El negociador* entretenait le flou et...

La sonnerie sciait les nerfs du commandant. Mauvais, il alluma la lampe de chevet, empoigna le portable posé devant le petit cadre orné de crêpe noir exposant la photo de feu sa chère Almira, décrocha, porta le combiné à son oreille, bien décidé cette fois à ne pas... à ne plus dire un seul mot. Jamais. Jusqu'à ce qu'ils se lassent. Qu'ils abandonnent.

— ¿ Comandante Valerio ?

Lèvres serrées, le commandant resta coi.

— C'est pas raisonnable, ça, commandant ! On sait que vous êtes chez vous, que la lumière de votre chambre s'est éteinte il y a plus d'une heure, et que je vous ai très probablement réveillé.

Ils savaient ça aussi ! Ils avaient vu la lumière de sa chambre ! Ici ! Un des lieux les mieux protégés de Ciudad Juárez ! Ils avaient donc une taupe, quelque part dans ces bâtiments ! Inimaginable...

— ¿ Entonces, Comandante ?

El negociador était sûr de lui. Ils étaient tous sûrs d'eux. Malgré tous les efforts de la police, puis de l'armée qui quadrillait les villes frontières depuis quelque temps, leur toute-puissance n'était pas vraiment menacée. Même planqués dans l'ombre, leur loi s'appliquait toujours avec la même violence.

Le commandant Valerio faillit raccrocher. Pour lutter. Pour leur signifier qu'il ne les craignait pas et qu'il...

— Vous avez réfléchi, commandant ?

Le commandant ne raccrocha pas tout de suite. Il laissa encore s'écouler une dizaine de secondes sans répondre, et il allait enfin couper le contact, quand il entendit :

— Quel dommage !

Puis un déclic.

Incrédule, le commandant Valerio demeura un instant le téléphone à la main, essayant de comprendre ce que signifiait cet insolite : « Quel dommage. » Pas encore une menace à proprement parler, pas non plus l'expression d'un regret sincère. Un peu comme une mise en garde à peine masquée. Il se dit alors que le *negociador* rappellerait comme à son habitude, certain qu'il finirait par céder. Or, il ne céderait pas. Jamais. Puis il songea à ce délai évoqué par cette ordure la fois précédente. Une semaine. Or la semaine était précisément écoulée ce soir.

— ¡ Hijo de puta !

D'un geste ferme, le commandant reposa son portable sur le chevet, se recoucha, éteignit la lumière et ferma les yeux, bien décidé à se rendormir. Il se foutait bien de ces pourris, de leurs mises en garde et même de leurs intimidations. Y compris des menaces transversales, chères aux mafias du monde entier. Ses parents étaient au cimetière depuis longtemps, sa pauvre femme Almira également, ainsi que Leonor. Leonor, son tourment éternel. Quant à sa sœur Lupita, elle vivait aux U.S.A., quelque part au Texas, ou en Arkansas, ou ailleurs. Difficile de savoir. Compagne d'un vague illusionniste, elle allait d'une ville à l'autre. Quant aux cousins d'Oaxaca, trop affairés à leurs minables petits trafics de cigarettes, ils ne lui donnaient plus de nouvelles depuis des années. Normal. Un commandant de police ! Pour le reste, il était tranquille, sa vie sentimentale actuelle se résumait à des passades de rencontres sans lendemain. Personne ne savait rien de plus sur sa vie privée. Très privée. Avec un secret bien enfoui. Ils n'avaient donc aucun moyen de pression sur lui, hormis la menace de mort sur sa propre personne. Or, la mort, il ne la craignait pas. La violence et ses corrélats faisaient partie de son existence depuis trop longtemps pour qu'il les redoute vraiment, pas plus qu'il ne craignait ces *basuras*. Ce *negociador* avait beau lui avoir laissé entendre qu'ils le surveillaient de près, et même qu'ils étaient là, quelque part dans ces murs à épier tous ses faits et gestes...

Où ? Qui ? Comment ?

Ces ordures étaient partout. La lie de la société, la honte du Mexique. La ville, le pays en regorgeaient. Dès lors, il sut que le sommeil ne viendrait pas.

CHAPITRE III

Les chants et les guitares des mariachis s'élevaient dans la nuit, une brise fraîche balayait les dernières chaleurs de la journée, et, jusqu'au loin vers le nord, le tapis des lumières s'étendait, coupé en deux par la ligne sombre du Rio Grande : de ce côté, Ciudad Juárez, de l'autre, El Paso. Beaucoup plus de lumières du côté U.S., mais Abel « Tonel » Ferrer-Ortes ne contemplait vraiment que *son* côté à lui. Sa ville. Le petit royaume, sur lequel il régnait sans partage, au prix du sang. Sauf que, depuis quelque temps, il avait déserté son luxueux fief d'El Castel des quartiers résidentiels des *Colinas* pour s'exiler ici avec ses troupes de choc, ne laissant en ville que quelques membres de la Famille. Son jeune frère Emilio, un vrai débile qui composait des chansons à la gloire des cartels, plus quelques cousins, leurs putes respectives, et les domestiques pour torcher leurs dégueulis d'après orgies. Personne là-bas ne connaissait sa planque. Il n'avait pas confiance. Il appelait seulement Emilio. Parfois. Juste pour vérifier que les flics avaient renoncé à le chercher de ce côté. Ils le croyaient enfui aux States. Les cons ! En attendant, il était là ! Dans ces ruines ! Reclus, quasi planqué. À cause de ce con de Maximiliano Carjal.

Le nouveau procureur, parachuté du Tamaulipas après son soi-disant coup d'éclat sur le clan Chanas 2... avec pour mission spéciale du gouvernement, de le coincer, lui, Abel « Tonel » Ferrer-Ortes !

Heureusement, il avait son joker, qui allait lui permettre une victoire totale. Bientôt. Très bientôt.

À demi allongé sur le vieux canapé d'extérieur, portable collé à l'oreille, chemisette à fleurs largement ouverte sur son poitrail massif couvert de poils noirs, et une bouteille de tequila déjà bien entamée dans l'autre main, le *jefe* du cartel de Juárez respirait à pleins poumons. Sans vraiment écouter son correspondant. D'ailleurs, le vacarme de ses mariachis l'en aurait empêché. De vrais mariachis, en costumes traditionnels, avec sombreros et tout l'attirail, y compris les flingues à leurs ceintures cartouchières. Parce que mariachis, et vrais tuteurs aussi.

Sicarios expérimentés, garde rapprochée du boss. Toujours avec lui et partout et souvent en « civil », parfois détachés sur un contrat. Mais

la plupart du temps, leur job se limitait à la musique. Ces scies traditionnelles qui émouvaient parfois le boss jusqu'aux larmes, lui, le tueur implacable.

Au téléphone, son correspondant insistait. Aux States, la concurrence était rude, les prix avaient baissé, etc. Abel connaissait la rengaine. Pas assez de livraisons, blanche colombienne trop chère... Agacé, il jeta dans le combiné :

— ¡ *Sí, sí* ! Je sais ! Mais un peu de patience. Dans quelque temps, tout sera comme avant. Autant de marchandise que tu pourras payer.

Il ne bluffait pas. Juste avant l'appel de cet emmerdeur, il venait d'ordonner à Jesús d'envoyer le feu vert à Diego. Pour lancer *Sumisión*. Premier volet de l'opération *San Pedro*.

Dans son dos, les mariachis s'en donnaient à cœur joie, et, dans l'écouteur, son correspondant continuait ses jérémiades. De plus en plus agacé et fourrageant nerveusement dans ses chaînes en or, Tonel cracha dans l'appareil :

— Tu te tripotes, ou quoi ! Va te faire mettre, *cabron* ! C'est le tarif, et même que c'est le prix plancher. Encore un peu, et je bosse pour la gloire ! D'ailleurs, si t'en veux plus...

Une vibration dans sa poche de chemisette lui coupa la parole.

— *Momento*, cria-t-il à son correspondant.

Posant le portable sur les coussins, il mit à jour un deuxième appareil. Sur l'écran, un numéro. Celui de Nick Abrantes. Le *teniente* de son grossiste de Los Angeles. Il décrocha le deuxième combiné, cria derechef :

— ¡ *Si* !

Il écouta une poignée de secondes, hurla cette fois à l'adresse de ses mariachis :

— Vos gueules, vous autres !

Brusque silence. Derrière leur boss, les *sicarios* en tenues traditionnelles s'étaient figés. Ils avaient l'habitude. Dans le calme revenu, Tonel reprit le premier téléphone, lança :

— Je te rappelle.

Puis dans le second :

— Tu peux me répéter ça ?

Sur le réseau, il y eut un « blanc », puis la voix de son correspondant, coincée :

— C'est... je suis sûr que c'est cette salope de Bolan ! Personne s'en est tiré ! Même nos clients ! Même que c'est par eux que les flics sont remontés jusqu'à notre siège ! Ils m'ont posé des tas de questions

à la con, et je suis convoqué demain. Ils vont encore me faire chier et...

— Et la marchandise ? s'écria le boss de Ciudad Juárez, tendu et l'œil mauvais. Est-ce qu'ils ont fait main basse dessus, les flics ?

— Ben... Ils en ont pas parlé, mais la presse et la télé disent que tout avait brûlé... C'est cette ordure de Bolan ! Certain ! Il a tout fait sauter avant de se tirer...

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est un coup du Fumier ?

— Ben... dans le *Los Angeles Times*, ils ont fait allusion à des indices bizarres récoltés par les scientifiques de la criminelle. Des faux dollars en faux argent. Les gros. Tout éclatés, à demi fondus, et creux.

— Creux ?

— *Yeah !* Et ça m'a mis la puce à l'oreille, parce que y-a quelque temps, des *amici* de Palerme m'ont parlé de ça. D'après eux, le Fumier aurait l'habitude de se servir de ce genre de trucs pour foutre le feu et...

Tonel n'écoutait plus que d'une oreille. Sous son crâne les pensées se bousculaient à un rythme effréné. Tout ça sentait le soufre. Tous les amigos du Mexique savaient ce que le Fumier avait récemment infligé comme dégâts aux cartels de Sinaloa et du Golfe. Pas question de le laisser venir foutre le bordel dans le secteur. Pas question du tout ! Surtout en ce moment ! *San Pedro* était lancé, et ça, c'était plus important que tout.

Bien plus que ce fumier de gringo !

Dans l'écouteur du portable, Nick Abrantes continuait son leitmotiv. Dans une sorte de rugissement, le boss de Juárez l'arrêta :

— Boucle-la, *cabron* ! Plus de dope, plus de témoins vivants, même plus de blessé qui pourrait raconter sa vie. Les flics peuvent rien contre toi. Alors réponds à leurs questions, joue au con et bouge plus un cil en attendant que ça se passe. Quand tout sera tassé, je te ferai une nouvelle livraison. À toi, et à personne d'autre. Et par le canal de secours. ¿ *Entiendes* ?

— *Si. Claro que si. De acuerdo.* Et puis les flics, je les em...

Cette fois, Abel « Tonel » Ferrer-Ortes n'écoutait plus du tout. Un pain de glace avait envahi son énorme abdomen.

Bolan ! Par la bande certes, mais c'était bel et bien à lui et au cartel que Bolan la Salope s'attaquait cette fois !

Tétanisé, il resta un instant immobile, finit par raccrocher, fixant d'un regard vide le panorama des lumières de Ciudad Juárez. Puis, envoyant la bouteille de tequila se briser sur le dallage de la terrasse dans un mouvement de rage, il hurla à la cantonade !

— Jesús !!!

Trop, c'était trop ! Bolan le Fumier, le business de L.A. en l'air, les clients qui allaient désormais renâcler, ce putain de *Comandante* qui se foutait ouvertement de sa gueule... Et au sous-sol, cette *guapa* pourrie qui ne voulait même plus bouffer ni boire, qui puait déjà comme un cadavre !

Il était vraiment temps de remettre de l'ordre partout ! Et de se tenir prêt. Si le Fumier se pointait dans le secteur, ils allaient l'accueillir.

En faire de la charpie.

CHAPITRE IV

Dans le minuscule studio meublé, la chaleur était étouffante. Malgré les deux ventilos qui brassaient l'air autour du lit, Michael « Diego » Balsera transpirait à grosses gouttes. Il avait beau être d'origine mexicaine, il était né aux States, à Portland, où il faisait plutôt frais, et où des études secondaires l'avaient conduit à un diplôme de comptabilité, puis à un emploi d'aide-comptable dans sa ville natale. Plus tard, on l'avait engagé dans un grand cabinet financier de Los Angeles. Un climat beaucoup moins bon pour lui que celui de l'Oregon. Du fait d'un dérèglement sévère de ses glandes sudoripares, eccrines et apocrines, il n'avait jamais pu se faire à la chaleur de la terre de ses ancêtres. Transpiration excessive permanente et malodorante sur tout le corps. Alors bien sûr, quand deux ans plus tôt la Centrale l'avait dirigé sur le desk « Latina », il n'avait guère été surpris. Ses origines, sa langue maternelle... mais cela l'avait inquiété. Supportant de moins en moins la chaleur, il étouffait continuellement, et, de la tête aux pieds, sa peau coulait comme une fontaine à partir de 25°. Un handicap qu'il s'était bien gardé de mentionner des années plus tôt, ni dans son dossier militaire, ni dans le bureau climatisé des agents recruteurs de la DO, le *Directorate of Opérations* de Langley, venus le chercher dans son cabinet financier de L.A. On l'aurait cantonné aux tâches comptables de la Centrale, ou pire, on aurait écarté sa candidature. Une catastrophe. Dès ses douze ans, il n'avait rêvé que d'une chose, devenir espion. Comme cet abruti de flic pourri. Sauf que lui, il avait réussi.

La C.I.A.

Un fantasme qui ne l'avait plus quitté, jusqu'à ce jour tant attendu où, à l'issue d'années de stages nerveusement épuisants où il avait appris le français, l'italien... et « travaillé » ses aptitudes comptables, on l'avait enfin attaché à un *Field Officer* du desk O.E.A., l'*Office of European Analysis*. En Espagne. À Bilbao... comme simple NOC. Officiellement, employé à la gestion du stock d'une boîte d'import-export, filiale d'une entreprise U.S. Autant dire, un boulot débile, pour un simple pion en sommeil, qu'on ne « réveillerait » qu'en cas de

nécessité ponctuelle. C'est-à-dire, peut-être jamais.

Il se trompait.

On l'avait réveillé. Une fois, au bout de treize mois. Pour relever la boîte aux lettres morte, utilisée en urgence par un informateur infiltré dans une cellule de la mouvance basque E.T.A., soupçonnée d'association avec des groupes terroristes islamistes. Une seule fois. Le lendemain, on avait retrouvé le cadavre de l'agent flottant dans le lit canalisé du Nervión. Peu après, on avait rappelé Mike Balsera aux States, pour le coller aux analyses comptables des sociétés commerciales gérées par les Cubains de Miami. Une sorte de placard. Comme s'il avait été responsable de « l'incident » espagnol.

C'était un an avant l'attentat de Madrid à la gare d'Atocha, le 11 mars 2004.

Enfin deux ans plus tard, après une véritable indigestion de comptabilités « cubaines », on l'avait muté à l'OALA, *L'Office of Africa & Latin America Analysis*, et envoyé dans cette ville frontière de merde.

Sous le pseudo de Diego.

Ici, à Ciudad Juárez. Le secteur le plus dangereux du Mexique, où malgré les tueries quasi quotidiennes un peu partout en ville, il s'emmerdait encore plus qu'en Espagne. Où il risquait aussi de bloquer une rafale à chaque coin de rue. Et en plus, pour rien. Car ici, les informateurs de la centrale n'avaient jamais le temps de glisser le moindre message dans les boîtes aux lettres mortes. On les tuait bien avant. Aussi, quand les autres, les « *amigos* », avaient débarqué pour lui suggérer de choisir entre l'accident fâcheux, la rafale dans le bas-ventre, la décapitation, ou la collaboration rémunérée, avait-il compris deux choses à la fois. Il était grillé, et coincé. La frontière avait beau n'être qu'à quelques centaines de mètres de l'officine comptable qui constituait sa couverture, il n'aurait jamais le temps de passer le check point avant d'être abattu. Quant à sonner le tocsin...

Alors, il avait dit « *Si* ». Avec tout au fond de lui, une espèce de louche excitation mêlée de peur. Il était surveillé en permanence. *Eux*, ils disaient « protégé ». En cas de problème, quoi qu'il arrive, il n'aurait qu'un coup de fil à donner, et le « problème » disparaîtrait. À leur manière à eux.

Bref. En un rien de temps, il était devenu un « vrai » espion.

Un agent double. Ou presque. Traître à la C.I.A., au pays d'accueil de ses aïeux, et désormais à la solde des cartels.

Au début, il avait songé réactiver à son tour une boîte aux lettres morte pour alerter sa hiérarchie, créant ainsi la possibilité de se bâtir la carrure de véritable agent double. Mais c'eût été dire adieu au *sueldo*, le salaire des cartels que la boîte aurait évidemment récupéré

au passage, et surtout, adieu à la vie. Parce que, en face, ça dégommaït dur, et dès le moindre doute. Des morts tous les jours. Plein les rues, les terrains vagues et les *colonias* de la périphérie de Juárez. Mais Mike Balsera était un homme prudent. Et intelligent. Jusqu'à ce jour, il avait su ménager la chèvre et le chou. Jouer fin. Il s'arrangeait toujours pour rendre les petits services demandés par les *amigos*, et afficher profil bas aux yeux de la C.I.A. Il ne figurerait sans doute jamais au tableau des promotions à Langley, mais, au moins, il resterait en vie. Et il arrondirait le compte offshore qu'il s'était ouvert aux Caïmans. Avec un petit souci tout de même : la montée en puissance des exigences des cartels. Comme ce contrat qui l'avait mis mal à l'aise dès le début, mais auquel il n'avait pu se soustraire. On ne refusait rien, à ces gens-là. N'empêche que, ce soir, Diego respirait mal, et la chaleur persistante de la nuit n'en était pas entièrement responsable. Il y avait cette convocation à El Paso pour la semaine prochaine. Sans doute rien d'inquiétant, mais il n'arrivait pas à se l'arracher de l'esprit.

Il se demandait ce que signifiait cette convocation de son traitant à El Paso. En général, la Centrale communiquait avec lui par téléphone en langage codé, ou par le biais des boîtes aux lettres, ou encore directement par son traitant, mais uniquement de ce côté-ci de la frontière, lors de ses incursions. Or, ce soir, l'instinct de Balsera lui disait que quelque chose clochait. La C.I.A. avait des antennes partout, et, bien sûr, il se savait surveillé, au même titre que la plupart des agents résidents. Comme il l'était également par les *autres*. Il avait beau se triturer l'esprit, il ne voyait pas où il avait pu commettre une erreur. Il avait toujours marché sur des œufs, toujours pris toutes les précautions. Y compris question téléphone. Un portable fourni par son contact mexicain au pseudo ridicule. *El negociador*. Un portable « clean », pour correspondre avec eux. Il avait toujours respecté toutes les consignes.

Il avait sans doute tort de s'inquiéter. De toute façon, en cas de soupçons, il avait déjà la réponse. Son rôle à Ciudad Juárez consistait à enquêter sur les réseaux de trafic d'armes opérant sur la frontière. Or, ce genre de mission n'était pas une sinécure. Il fallait être crédible. Donner des garanties, endormir les méfiances, en un mot, s'impliquer. On savait ça dans tous les services de documentation extérieure, et jusqu'à présent, il avait su rester sur le fil du rasoir. Donner le change, à la fois aux gens des cartels, et à la C.I.A. Il ne voyait donc pas ce que son *Field Officer* pouvait lui vouloir.

Et ce coup de fil, ce feu vert qui tardait à venir et...

Téléphone.

Sur sa table de chevet. Deux portables. Décrochant celui qui

sonnait, Diego articula :

— ¿ Diga ?

Un bref silence sur le réseau, puis une voix masculine, étrangement rauque. *El negociador* :

— ¿ Castillo ?

— No, répondit Mike Balsera. Soy Diego.

Nouveau silence dans le combiné, puis :

— *Acción confirmada.*

Action confirmée. Ça devenait sérieux. Instantanément mobilisé, Michael Balsera questionna :

— C'est pour quand ?

— Maintenant.

Et on raccrocha. L'agent de la C.I.A. demeura quelques secondes immobile, reposa le portable à sa place, relâcha son souffle bloqué, s'empara du deuxième appareil, composa un autre numéro. On répondit aussitôt :

— ¿ Diga ?

La voix de Paco Montego. Balsera déclara sobrement :

— Vas-y.

Lui aussi raccrocha aussitôt, reposa le téléphone près du premier, éteignit machinalement la lampe de chevet, la ralluma derechef. L'obscurité, ça créait la panique...

CHAPITRE V

— T’as bien compris ?

— ¡ *Sí, sí* !

Sous la veste du sergent Paco Montego, la crosse du pistolet glissé dans sa ceinture pesait contre sa taille. Présence rassurante.

Un vieux pistolet Taurus brésilien, de calibre 9 mm, fourni à l’instant par Diego. Une arme qui ne « voyait pas le jour ». Indispensable en la circonstance, et dont il devrait se débarrasser sitôt le travail achevé. Montego aimait ce contact tiède. L’arme d’un contrat. Symbole de sa double vie, l’interdit absolu quand on est flic. Une transgression qui le faisait chaque fois basculer dans un univers parallèle. Depuis son adolescence, Paco Montego rêvait d’intégrer les services secrets. Les vrais. Les mythiques. Américains. La C.I.A. Il rêvait d’être un agent en action. De ceux auxquels on confie les missions très clandestines. Notamment les exécutions. Issu des *barrios* du Nord situés non loin de la frontière, il avait d’abord touché au proxénétisme. Absence de scrupules, physique d’athlète, gueule de petite gouape, regard de velours, et tous les « accessoires » nécessaires. Les putes étaient alors folles de lui, mais ça ne rapportait pas des masses. Remarqué par un petit *jefe* local de la dope, il avait alors accédé au statut d’homme de main, emploi qui avait renforcé son fantasme d’entrer à la C.I.A.

Dans son esprit d’alors, une telle démarche devait être facile, puisque la C.I.A. chapeautait pratiquement tous les services mexicains, et que, c’était connu, elle avait de tout temps également engagé des voyous pour ses basses besognes. Exactement le profil de Paco Montego. Alors, deux ans plus tôt, ayant dans un premier temps échoué dans son ambition d’être intégré au CIPOL, tout juste promu au grade de sergent de la police municipale de Ciudad Juárez après l’arrestation d’un sadique, et à l’occasion d’une restructuration au sein des services fédéraux, le policier avait postulé au bureau de recrutement des *Fuerzas Especiales* du *Secretaría de la Defensa Nacional*. Un groupe directement formé par des instructeurs de la C.I.A., officiellement destiné à la lutte contre le Crime organisé, mais qui « traitait » également les activismes politiques trop dérangeants. La

Défense Nationale pouvait donc être le marchepied de son rêve. Des passerelles existaient entre le *Secretaria* et les services américains... Hélas, sa candidature avait été refoulée. Mauvais dossier, malgré l'arrestation du sadique. Vieux soupçons de corruption. Et pour cause. Résultat, histoire de se venger, mais aussi pour se faire un max de pognon en attendant sa *green card*, il avait replongé dans le business de la dope. Facile. Il avait les relations, il connaissait aussi les bons plans pour faire passer la poudre de l'autre côté de la frontière. Alors...

— ¿ *Seguro* ?

Dans l'habitacle de la vieille Chevrolet Malibu « Auto », malgré la nuit tombée, il régnait une chaleur de sauna, et Diego transpirait comme un porc, dégageant un lourd remugle de sueur rance.

— Hé ! T'es sûr ?

La voix nasillarde de Diego avait toujours indisposé le Montego. Presque autant que son odeur d'écurie. Agacé, il rétorqua d'un ton sec :

— Évidemment, je suis sûr ! Tu me prends pour un gringo, ou quoi ?

Le gros homme suant au teint olivâtre et au costume bleu fripé hochait la tête :

— *Muy bien*, dit-il.

Puis, détournant les yeux, il s'épongea la face à l'aide d'un grand mouchoir à carreaux, avant de fixer le décor à travers le pare-brise poussiéreux. Au bout de la rue aux trottoirs défoncés où déambulait une petite foule en quête d'air frais du soir, on apercevait la *border line* aux épais grillages de la frontière. Au-delà, les lumières des buildings d'El Paso, dont celui, plus sombre et plus imposant, de la Wells Fargo, symbole de la puissance américaine. El Paso, cité jumelle U.S. de Ciudad Juárez, El Paso, l'eldorado de tous les frontaliers mexicains du secteur, lassés de la misère, des assassinats en pleine rue, de la police corrompue et de ses bavures. Chaque semaine, des morts par dizaines, des enquêtes à l'emporte-pièce, et presque jamais de coupables. Depuis le déploiement de l'armée en ville sur ordre de Calderón, des patrouilles circulaient un peu partout, des camions militaires chargés de soldats en armes stationnaient aux croisements des rues les plus chaudes. Malgré cela, le rythme des règlements de comptes n'avait guère ralenti. Hier soir encore, cinq types avaient débarqué dans un bar de Los Colorines, vidant les chargeurs de leurs « cornes de bouc » sur les consommateurs. Bilan, sept cadavres, dont deux femmes. Armée ou pas, tout fonctionnait comme avant. Aussi sauvagement, aussi impunément.

Plus que jamais, les cartels faisaient la loi.

Chez les flics comme Montego, c'était ras le bol, et pour ses honnêtes citoyens, Ciudad Juárez, c'était l'enfer. À leurs yeux, El Paso représentait l'Eden inaccessible. Pour Paco Montego également. Provisoirement. Car dans quelque temps, grâce à ses relations de l'autre côté des grillages, ce gros con de Diego lui obtiendrait sa *green card*. Ça faisait partie de leur deal. Seule inconnue, le délai. Très flou. Une promesse, basée sur la confiance. Or de la confiance, le sergent n'en avait pas des stocks en réserve. L'univers du gros Diego était aussi pourri que celui du crime mexicain. Montego le savait. Il était bien placé pour ça : quinze ans d'expérience au sein d'une police gangrenée, et par ailleurs mouillé dans des tas de combines.

Heureusement, il y avait son magot.

Patiemment amassé, à coups de chantages, de prévarications diverses, de « services » rendus aux narcos, de petits trafics de dope... et quelques modestes contrats « physiques », à la fois pour le compte des *jefes* successifs des secteurs chauds de la ville, et pour celui de ce *cerdo*, ce gros porc de Diego.

Le Gringo.

Un Américain d'origine mexicaine, agent local de la C.I.A., qui avait eu vent de la candidature de Montego refusée deux ans plus tôt. Peu après cet échec cuisant, le sergent avait été « approché » par Diego. Un pseudo, évidemment. Contact discret suivi de quelques débriefings, puis l'offre d'emploi. Enfin ! D'abord des jobs faciles, puis de plus en plus « spécialisés ». En partie grâce à Diego, Montego avait pu louer une maison à peu près potable à la périphérie Est. Il aurait préféré un beau truc du côté de Colonial ou de Camino Real, mais il devait économiser, laisser son pactole grossir. Trop lentement certes, mais un petit trésor qu'il conservait bien au chaud, en prévision de son émigration. Aux States, le fric était roi. En posséder ouvrait toutes les portes.

— ¡ *Bueno* !

S'épongeant avec son mouchoir à carreaux, le gros Américano-Mexicain enchaîna :

— ¡ *Bueno* ! *Entonces*, alors...

Il ouvrit le petit sac en toile élimée jusqu'alors posé sur ses genoux en rappelant :

— Le nécessaire, et le fric. La moitié maintenant, le reste après le travail.

Paco Montego alluma le plafonnier, l'éteignit aussitôt. Juste le temps d'apercevoir au fond du sac la forme vague d'un pistolet emballé dans du plastique, celle d'un minuscule appareil photos, et

deux liasses. Le « nécessaire » en question, plus les dollars. Petites coupures, billets usagés. Il aurait préféré toucher l'intégralité de la somme tout de suite, mais, avec Diego, c'était toujours comme ça. Désignant les liasses, l'agent de la C.I.A. proposa :

— Si tu veux compter...

— *Vale*, éluda le policier.

Diego ne lui avait jamais fait d'entourloupe, le compte y était forcément. La moitié des sept cents dollars représentant le tarif du contrat. De l'autre côté des grillages, une somme ridicule, mais au Mexique, un joli paquet. Pour un travail très délicat, normalement pas dévolu aux forces de police. Encore moins celui-là. Vraiment un sale boulot. Mais au Mexique, 80 % des flics étaient corrompus, et parmi eux, quelques-uns sortaient en droite ligne des *barrios*. Capables de tout. Même certains sous-officiers. Comme Montego. Voire, plus gradés encore. Une question de prix. Ou mieux, la carotte de la *green card*.

Et pour Montego, la C.I.A. tant espérée.

Le *Directorate of Opérations*, la direction des opérations clandestines. Celle de Diego. Les coups tordus, et les « extrêmes préjudices ». Genre faux accidents, faux suicides, et vrais assassinats. Le rêve de Paco. Le type de boulot qu'il connaissait parfaitement. Sauf que cette fois-ci, il y avait une ombre au tableau. Un détail qui perturbait Montego. Pourtant, il avait accepté. Diego n'aurait pas apprécié qu'il refuse. Ses boss encore moins. Alors, adieu la « prime » et plus grave encore, adieu la *green card*.

N'empêche, le sergent avait un souci.

Sa conscience. Ou ce qu'il en restait. Heureusement, cette partie du contrat ne serait peut-être pas exécutée ; en tout cas, pas par lui-même. Seulement sous-traitée... si elle avait lieu. Il devait juste monter l'opération, et la superviser. Jusqu'à son terme, la deuxième partie du contrat. La plus facile. Procédure classique du cloisonnement. Décidément la C.I.A. faisait des choses aussi pourries que les cartels.

Mais pour Montego, c'était le prix à payer. Par bonheur, il ne serait pas témoin de la scène au moment de l'action.

— ¿ *Un problema ?*

Au ton soupçonneux de Diego, le flic ripou se dit qu'il devait le rassurer. D'une voix qui se voulait tranquille, il renvoya :

— ¿ *Qué problema ! ; Seguro qué no ! ; Todo está bien !*

Décidément ce soir, l'Américano-Mexicain semblait anxieux. Comme préoccupé par un souci particulier. Il le prouva en

s'inquiétant :

— J'espère qu'il est toujours d'accord.

« Il », l'outil de son contrat.

— Mais oui, se hâta le sergent. Je l'ai vu hier soir. Toujours d'accord. Et je viens de l'avoir sur son portable. Il m'attend déjà.

Sans changer de ton, l'homme de la C.I.A. insista :

— Où ça ?

— Son bar habituel. Près de Mariscal.

Diego renifla bruyamment.

— Son bar habituel, hein ! Ce *hijo de puta* picole toujours autant ?

Montego esquissa une grimace dans l'ombre, avant de rassurer :

— Il m'a juré que non.

— Hum ! Ce *cono de mierda* risque d'être fin soûl au moment de l'action.

— Non, il tient trop à son fric... et au reste. Il est si excité qu'il fera gaffe !

— *Bueno !* Tu connais la suite du programme. Quoi qu'il arrive, tu attends mon coup de fil.

— ! *Si, si !* soupira Montego, excédé.

— Alors, à toi de jouer.

Diego ouvrit sa portière, tourna la tête vers le policier, prévint sur un ton plein de sous-entendus :

— Si ça foire, tu connais les conséquences.

Sur ce dernier commentaire, il quitta la vieille Chevrolet, claqua la portière et se perdit dans la foule. Lèvres pincées, Montego demeura un instant le regard fixe, puis, pour chasser l'odeur de sueur alluma une *faro*, lâcha un soupir dans un nuage de fumée.

D'un mouvement nerveux, il sortit un portable de sa poche de chemisette, le posa sur le siège près de lui, soucieux. Au fond de lui, il espérait vraiment que le contrat serait annulé au dernier moment. Parce que, en tout état de cause, il garderait le fric et son espoir de *green card*, et que sa conscience cesserait de lui pourrir la vie. Mais ça, il ne le saurait qu'au coup de fil de Diego. Dans une minute, dix, voire une heure... Totale incertitude. Nerveux, il fit redémarrer sa vieille Chevrolet en jurant derechef :

— Putain ! Il pue le bouc, ce con !

CHAPITRE VI

Plus le temps passait, plus Montego sentait ses nerfs se tendre. Avec, tout au fond de lui, une lueur d'espoir : l'annonce de l'annulation du contrat. Cette histoire sentait trop le soufre. Il n'en connaissait que ce que Diego lui en avait dévoilé, c'est-à-dire presque rien. Pourtant, il en était maintenant certain, c'était un de ces trucs bien pourris dont la C.I.A. avait le secret, et qui pouvait engendrer de gros problèmes pour les petits maillons dans son genre. Ce soir, son rêve de devenir un agent de la Centrale U.S. était en train de prendre un coup de blues.

Et Diego qui n'appelait pas ! Peut-être que ce putain de contrat posait trop de problèmes et que ceux de Washington...

La sonnerie dans la poche du sergent balaya ses pensées moroses. Un peu crispé, il établit le contact, répondit :

— ¿ Si ?

Dans l'écouteur, il entendit la voix nasillarde lancer brièvement :

— *Vaya-allí.*

Exactement ce que le sergent ripou souhaitait secrètement ne pas entendre. *Avait* souhaité. Car subitement, et contre toute attente, son angoisse disparut comme par enchantement. D'un coup, il se sentit vraiment plongé dans cette action clandestine qui le fascinait tant depuis toujours.

Diego avait déjà raccroché. Alors, sans hésiter cette fois, Paco Montego composa un numéro sur son portable, entendit une sonnerie qui n'en finissait pas. Si cet abruti détraqué avait encore... Un déclic, suivi d'un fond sonore. Musique, exclamations, rires. Ambiance night. Et une voix :

— Hé ! ¿ Quien... diga !

Timbre gras. Hésitant. Montego fit la grimace. Cette merde ambulante avait bel et bien picolé ! Collant sa bouche au combiné, le flic municipal gronda :

— C'est moi, connard ! Je suis là-bas dans cinq minutes !

— ¡ Sí, sí ! ¿ Cinco minutos ! ¿ De acuerdo !

À cause du bruit, Vidél Adrian avait dû crier dans son portable. Si, en raison de l'insécurité aiguë en ville, la plupart des rues se vidaient à la tombée de la nuit, il n'en était pas de même pour certains bars, surtout les plus glauques. D'ailleurs, ce soir, le Pueblo's était plein comme un œuf, et il y avait tellement de fumée qu'on n'y voyait pas à trois mètres. Agglutinés au comptoir, des ivrognes des deux sexes aux faces ruisselantes de transpiration braillaient, s'invectivant ou s'envoyant à la face des rires excités. Malgré les mises en garde affichées aux entrées de certains établissements, des pétards circulaient allègrement, et l'odeur de la marijuana se mêlait à celle des cigarillos, du tabac américain, de la bière et de la tequila. De toute façon, à Ciudad Juárez, tout le monde ou presque tétait le joint. Y compris chez les flics. Les descentes du CIPOL étaient rares, souvent annoncées à l'avance, presque toujours sur dénonciation. Or au Pueblo's, personne n'aurait eu l'idée saugrenue de balancer qui que ce soit. Rien que des habitués. Comme Vidél Adrian et quelques-uns de ses copains de beuveries... quand il n'était pas en prison. Adrian ne comptait plus ses condamnations. D'abord pour violences. À l'époque, il faisait de la lutte et un peu de boxe. Pas pour le sport, pour se battre. Pour intimider, cogner si nécessaire les victimes de ses escroqueries, de ses vols, de ses viols. Le dernier en date l'avait fait tomber. Une *guapita* de quatorze ans qu'il n'avait eu que le temps de frapper, et d'arracher ses fringues, avant que des témoins alertés par ses hurlements lui tombent dessus. Bagarre, début de lynchage, débarquement salvateur des flics, procès. On l'avait alors soupçonné d'être un de ces *serial killers*, responsables des crimes en séries de ces centaines de jeunes femmes et jeunes filles violées puis assassinées à Ciudad Juárez au cours des dernières années. Heureusement, dans le même temps, la police avait justement arrêté un de ces criminels.

La chance !

Faute de preuves, ses viols précédents étaient passés à la trappe, et, pour cette dernière tentative, il n'avait écopé que de deux ans. À sa sortie, on l'avait obligé à suivre une thérapie à l'américaine. Logique, la frontière était toute proche. Il était tombé sur un psy encore plus allumé que lui. Genre « voyeur » de fantasmes, qui semblait s'envoyer en l'air aux récits de ses délires... et de ses actes. Résultat, loin d'avoir disparu, les pulsions coupables de Vidél Adrian avaient carrément décuplé à la fin du traitement. Résultat, toujours les mêmes obsessions : ces *guapitas*. Ces gamines qui déambulaient en groupes le soir, du côté de Paseos del Pinar ou de Las Palomas, histoire d'apercevoir l'Ascarate Park, de l'autre côté de la frontière. Et surtout, les ouvrières des *maquiladoras*, quand elles rentraient le soir dans leurs bidonvilles d'Anapra, ou de Lomas del Poleo. Les plus jeunes. Les apprenties. Petites gourmandises interdites depuis sa sortie de taule.

Trop dangereux. De quoi péter les plombs, quand on résistait depuis des mois.

De quoi faire une connerie. Ce qui était justement sur le point d'arriver, quand l'autre pourri lui était tombé dessus quelques jours plus tôt. Videl Adrian l'avait tout de suite reconnu. Il y avait des gueules qu'on n'oubliait pas. Surtout celle-là, même sans sa casquette d'uniforme. D'abord, il n'avait pas cru à sa proposition. Trop belle. Genre piège, pour le coincer, et cette fois pour perpète. Mais ce pourri de flic lui avait refilé une poignée de pesos. Une sorte d'accord. Décidément surprenant. Un flic qui raquait, c'était un flic ripou. Deux ans plus tôt, il n'en avait pourtant pas eu l'air, quand il avait débarqué avec la meute de ses collègues...

Mais le temps passait. Ce fumier risquait de s'énervier. De casser le deal, de repartir, de refiler le job à un autre. La ville ne manquait pas d'amateurs du genre. Pour Videl Adrian, une trop belle occasion. Pour le fric, bien sûr, mais surtout pour le reste.

Une brusque excitation montant brutalement en lui, il sentit son rythme cardiaque s'emballer. Il connaissait ça. C'était chaque fois pareil. Heureusement, ce soir, il n'aurait pas de problème. Tandis que des cymbales commençaient à cogner à ses tempes, il avala son reste de tequila d'un trait, et son pétard de nouveau à la bouche, il sauta de son tabouret, fendit la foule braillarde, émergea sur le trottoir noir de monde, le cœur battant la chamade, et les yeux brûlants à cause de la fumée, faillit buter dans un groupe de types qui s'apprétaient à entrer au Pueblo's.

L'un d'eux l'attrapa par une manche en l'apostrophant d'une voix avinée :

— Oh ! Tu fous le camp juste quand on débarque ?

Des copains de comptoir. À l'angle du croisement de rues d'en face, la vieille Chevrolet était là. Stationnée, feux allumés. S'arrachant à la poigne du *companero* et aux quolibets du groupe, Videl Adrian sauta du trottoir, slaloma dans la circulation aux autoradios hurlants, gagna le véhicule, se laissa tomber sur le siège défoncé du passager, claqua la portière sur lui en essayant de plaisanter :

— J'ai failli attend...

— Fous-moi cette merde en l'air, espèce de con !

— Quoi ?

Dans la pénombre de l'habitable, le regard noir de Montego lançait des éclairs. Depuis le coup de fil de Diego, quelque chose lui disait qu'une nuit de merde commençait pour lui. Désignant le pétard collé aux lèvres du repris de justice, il gronda, mauvais :

— Balance cette pourriture dehors, imbécile !

Videl Adrian abaissa sa glace de portière, jeta son mégot de joint sur la chaussée, fut agacé de voir sa main trembler. Se retournant vers le chauffeur et alors que la voiture démarrait, il questionna :

— C'est pour ce soir ?

— C'est pour maintenant, répondit le policier d'un ton sec.

Tandis que la voiture se frayait un chemin dans la circulation, Adrian insista, le regard luisant :

— J'espère qu'elle est pas trop vieille.

Il ne savait encore rien de sa « cible », et seules, les très jeunes *chicas* lui faisaient vraiment de l'effet. Avec une vieille, il serait obligé de se forcer, et ça le contrariait.

— Seize ans, renvoya le sergent.

— Et... elle est belle ?

— Si, acquiesça le policier du bout de lèvres. Très.

Videl Adrian le dégoûtait littéralement. Un abruti intégral.

Décidément, il n'aimait pas ce nouveau deal de la C.I.A. Mais sa *green card* en dépendait. Alors...

— Et pour l'argent ?

Lâchant le volant d'une main, le policier alluma le plafonnier, sortit le sac en toile élimée de sous le tableau de bord, l'ouvrit d'une main et en sortit une liasse qu'il passa sous le nez de son voisin en grognant :

— Il est là, le fric.

Adrian voulut saisir les billets, mais, plus rapide, le sergent les remit aussitôt dans le sac qui disparut sous le tableau de bord.

— Hé ! s'écria le voyou. On avait dit...

— Après le boulot, coupa Montego, péremptoire.

Le boulot ! Les mains de Videl Adrian tremblaient d'excitation. Ce con de flic appelait ça un boulot ! Seize ans et belle, avec ça ! Il allait se régaler. Et en plus, il était payé ! Oubliant sa frustration passagère, il soupira :

— *Bueno. Bueno.*

La Chevrolet descendait à présent vers le parc industriel Juarez, s'enfonçant résolument vers le sud-ouest. L'ancien taulard questionna :

— On va où, là ?

Le policier gronda :

— Ferme ta grande gueule, et tâche de bien écouter.

Un bref exposé du « contrat » suivit, extrêmement précis.

Le silence revenu, Adrian n'en pouvait plus. À travers le

martèlement des cymbales au fond de ses oreilles, il entendit le sergent avertir :

— Tu suis le plan à la lettre, parce que à la moindre connerie, tu peux dire adieu au fric. ¿ *De acuerdo* ?

Malgré sa fièvre, le repris de justice crut deviner une menace dans le ton. Avec ces pourris de flics, on pouvait s'attendre à tout.

Quittant le volant d'une main, Montego fourragea sous le tableau de bord, en retira un objet enroulé dans un sac en plastique. Le pistolet remis plus tôt par Diego. Le laissant tomber sur les genoux de Vidal Adrian, il commenta :

— Petit calibre. À cause du bruit. Il y a ce qu'il faut dans le chargeur. Juste ce qu'il faut. Alors, t'as pas intérêt à rater le coup.

— Bien sûr que non ! se récria Adrian en serrant nerveusement le paquet dans ses mains moites. Je... je ferai comme vous avez dit. Exactement comme vous avez dit... Merde ! Je suis pas complètement con !

Paco Montego resta coi. Inutile de le braquer avant le boulot. La voiture tressautait à présent sur la terre défoncée des faubourgs du nord-ouest de la ville. Lomas del Poleo. Un maillage de terrains vagues en plein désert, parsemés d'îlots de constructions misérables, pour la plupart sans eau courante, sans tout-à-l'égout, voire sans électricité, là où les poteaux électriques manquaient, ou avaient été abattus par les agents de sécurité des sociétés immobilières qui revendaient les terrains. Des zones « grises » parsemées de bidonvilles habités par tout le petit peuple des sans-espoir. Ouvriers des *maquiladoras*, et traîne-misère endémiques. Sans compter les autres. Squatters, drogués, voyous de tous poils. Un univers que Vidal Adrian connaissait bien. Avant ses deux ans de taule et son stage de probation chapeauté par ce flic pourri dans ce minable garage d'Arecco, il y avait pratiqué divers petits trafics. Jamais revenu depuis. Interdit. Reconnaisant les lieux, il sentit son excitation décupler encore. Sa première agression, c'était par ici. Il y avait longtemps, mais il se souvenait de tout. Chaque détail. Un souvenir qui lui couvrit les reins de transpiration. La voix du *sargento* résonna de nouveau dans l'habitable.

— On arrive. Pas de conneries, hein.

— ¡ *No !* ¡ *No !* promit Adrian, la gorge nouée. ¡ *Seguro que no !*

CHAPITRE VII

La voix de Marcos résonnait à l'oreille de Carlotta en une sorte de musique grave, enivrante.

— J'ai si envie de toi ! Laisse-toi faire, mon amour ! Je ferai attention ! Tu n'auras pas mal ! Et puis... et puis j'ai pris ce qu'il faut. Là ! Dans ma poche. Et...

— Non, Marcos Je t'en prie !

La jeune Carlotta Farias avait peur. Elle aimait encore moins cet endroit que celui des autres soirs. Encore plus loin de la ville, et de la *maquiladora* qui l'employait. Mais justement, malgré son service en 3/8 épuisant de ce soir, et les agents de sécurité de la Universal Seguridad qui patrouillaient souvent dans le secteur, elle avait aussi encore plus envie. Au point qu'elle n'avait pas eu la force de résister complètement à la fougue de son *enamorado*. Elle s'était laissé entraîner sur la banquette arrière. Elle avait eu tort. Parce que cette fois, Marcos l'avait déjà à demi déshabillée, et ses caresses l'enfiévrèrent si fort qu'elle haletait sans discontinuer.

— ¡ Querida bonita ! ¡ Te quiero ! ¡ Te quiero tanto !

À présent, les mains de Marcos devenaient une véritable torture. Le ventre de Carlotta brûlait. Si Marcos continuait comme ça, si elle ne s'arrachait pas à lui dès maintenant, elle...

— Hé !

Toutes pensées stoppées net par le soubresaut et l'exclamation de Marcos, Carlotta sursauta si violemment que l'arrière de sa tête heurta l'angle supérieur du montant de sa portière. Elle eut très mal, des étoiles fulgurèrent devant ses yeux, un bourdonnement intense envahit ses oreilles, et, à travers un brouillard sonore épais, elle perçut vaguement le son semblable à celui d'une forte giflle. Ou quelque chose de ce genre. Puis une plainte sourde. Dans l'ouverture de son jean, la main de Marcos se crispa sur sa chair. Si brusquement que Carlotta ne put contenir un cri de douleur. Puis il y eut le choc. Un poids soudain qui lui écrasa le torse, qui la plaqua encore plus contre la portière. Celui de Marcos tombé sur elle. Affolée, elle songea immédiatement à une agression.

Elle voulut se dégager, repousser Marcos, n'en eut pas le temps. Elle le sentit s'arracher brutalement à elle, entendit sa portière à lui s'ouvrir, perçut des sons divers qui ressemblaient à ceux d'une lutte, et alors que sa vue s'éclaircissait enfin, elle entrevit une silhouette qui s'abattait sur elle, fut de nouveau écrasée par une masse, encaissa un choc terrible en pleine tempe, tandis qu'une chose dure et tiède s'enfonçait sous son menton, et qu'une haleine fétide lui soufflait à l'oreille des propos à demi audibles :

— ¡ ... silencio... *ella guapa* ! ¡ *Silencio* !

La chose s'était enfoncée si profondément sous le menton de Carlotta qu'elle n'aurait pu émettre aucun son. Rien qu'un vague râle à peine audible. Complètement paniquée, au bord de la syncope et le cœur près d'exploser, la jeune Mexicaine voulut ruer, en vain. Elle étouffait. Se sentait mourir.

— Du calme ! gronda encore la voix.

Carlotta défaillait de peur !

— Tu allais te faire baiser par ce jeune con, hein, ma *guapita* ! Ben tu vas y passer, ma belle ! Tu vas être heureuse ! ¡ *Muy feliz* !

Simultanément, le corps qui écrasait Carlotta se fit plus dur. Il semblait fait en acier. Et il tremblait. Convulsivement.

— ¡ *Muy feliz, mi guapita* !

Sur Carlotta, le corps se souleva brusquement, et avant qu'elle ne puisse réagir, un bras puissant la retourna sans ménagement sur la banquette. Son nez craqua sous l'énorme pression, elle eut très mal, un goût de sang envahit sa bouche, tandis que la chose dure quittait la chair de son menton pour s'enfoncer cette fois sous son oreille droite. Dans les cheveux de la jeune Mexicaine, la voix inconnue gronda, essoufflée :

— Si tu gueules, je te bute !

Carlotta voulut crier quand même :

— ¡ *A... la ayud...* ! À l'aide !

Un deuxième coup percuta l'arrière de son crâne. Carlotta gémit, sentit son cerveau se liquéfier. Elle résista pourtant. Ne pas flancher ! Surtout ne pas s'évanouir ! Le nez et la bouche écrasés sur le coussin de la banquette, elle parvint à hoqueter encore :

— ¡ *Por... por... favor* !

— Ta gueule !

La chose força de plus belle sous l'oreille de Carlotta.

— T'auras pas mal, pas mal du tout, ma petite salope !

Malgré son état, la jeune fille perçut un cliquetis métallique sous

son oreille.

La chose dure. Une arme ! Un pistolet ! L'homme allait la tuer ! Quelque chose craqua dans son oreille, mais, à cet instant précis, ce ne fut rien de plus qu'un détail. Car son jean venait de craquer sous la poigne de son agresseur.

Son cœur parut cette fois exploser vraiment, puis un autre coup percuta sa tempe, un énorme bourdonnement fit trembler son cerveau, et elle plongea dans un gouffre.

Immobile dans l'ombre de l'habitacle de la Chevrolet tous feux éteints, Paco Montego avait perçu le claquement lointain dans le silence nocturne du désert. Un son pourtant faible, mais qu'il avait parfaitement identifié. Calibre .22 bosquette. Balle pour stand de foire. Faible résonance dans l'air, puissance modeste, néanmoins efficace à bout portant. De toute façon, pas question de confier un « vrai » calibre à ce débile. Diego avait pensé à tout. Élimination éventuelle du jeune con, mais en douceur. Pas de vagues. Les A.S. patrouillaient rarement dans ce secteur reculé, mais il suffisait d'une fois. L'autre malade ne devait pas être dérangé. Il devait aller jusqu'au bout avec la fille. Paco Montego ignorait le fin mot de toute cette mise en scène, mais pour Diego, cela semblait très important, et très urgent. Un plan monté en catastrophe, dont le sergent était très fier. Enfin, il en serait vraiment fier, quand ce serait terminé, et sans bavure. Jamais gagné d'avance, avec ce genre de malade. Il n'avait pas entendu la fille crier, et ça le préoccupait. Une fille violée, ça gigotait, ça hurlait. Du moins au début. À moins que...

Si ce con avait dérapé...

L'attente s'éternisait, et Montego n'était vraiment pas tranquille. Diego lui avait dit de tout vérifier, de ne rien laisser au hasard, alors... Il consulta sa montre, estima le temps écoulé largement suffisant, ôta la clé du contact de la vieille Chevrolet, prit dans la boîte à gants sa torche de patrouille et le mini appareil photos numérique remis plus tôt par Diego, quitta le véhicule, et, sans claquer la portière, se dirigea vers la Ford dont on devinait la silhouette au loin. Une nuit étoilée, mais sans lune, idéale pour ce type d'opération. Ses semelles de caoutchouc ne faisaient aucun bruit, et il n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la Ford, quand il perçut les halètements. Puis un grognement sourd. Du côté de la fille, pas la moindre plainte, pas le moindre sanglot, même très étouffés. Si ce con avait cogné trop fort, ou si pire encore...

Inquiet malgré lui et ravalant une grimace dégoûtée, il allait parcourir les derniers mètres, quand il distingua un reflet du côté de la

Ford. La portière arrière venait de bouger. Une vague silhouette apparut dans l'ombre. Haute et maigre. Videl Adrian. Le policier corrompu perçut le son d'une fermeture éclair, puis un rot sonore, et, enfin, la silhouette se mit en marche, avant de se statufier brusquement. Adrian venait de noter sa présence.

— Ça va ! rassura le flic à voix contenue. C'est moi.

Arrivé à la hauteur du repris de justice, il questionna :

— ¿ *No problema* ?

— Non, non, rassura l'affreux d'une voix essoufflée. Tout s'est bien passé ! La *chica* est dans les vapes et...

— La ferme ! Retourne à la bagnole, et attends.

Tandis que Videl Adrian s'exécutait, Montego alla jusqu'à la Ford. Son pied glissa, s'enfonça dans un sol mou. À cet instant seulement, il distingua une masse allongée contre la roue avant du véhicule. Bref coup de torche, et constat.

Le copain de la fille.

Un œil dilaté et vitreux, l'autre à demi fermé, très gonflé. Et du sang plein les cheveux et la face. Le flic balaya l'intérieur de la Ford avec le rayon de sa torche, découvrit la jeune Mexicaine, gisant à plat ventre sur la banquette arrière, reins à nu, slip arraché, jean déchiré, descendu sur ses jambes. Du sang maculait ses cheveux à l'arrière de son crâne, et, dans l'habitacle, pas le moindre souffle, pas le plus petit soulèvement de poitrine indiquant une esquisse de respiration. Rien.

D'un coup, l'évidence frappa Montego. Cet abruti avait déconné !

Il avait tué la fille !

CHAPITRE VIII

La panique submergeait Paco Montego. Le contrat était raté ! Plus de *green card*... et peut-être pire encore ! Comme un fou, il se pencha sur le corps de la Mexicaine, lui dégagea le visage, nota l'énorme hématome à sa tempe, ses paupières gonflées, le sang qui avait coulé de son nez, de sa bouche.

La chica était morte ! Diego allait le... Puis, dans le rayon de sa lampe, il vit soudain les lèvres de Carlotta frémir, hoqueter brièvement. Une plainte ! Faible, mais une plainte.

Ce con d'Adrian avait cogné trop fort, mais la fille vivait ! Comme soulagées d'un poids énorme, les entrailles du flic ripou se dénouèrent subitement. Retournant alors la jeune évanouie d'un bras sur la banquette, il déchira son chemiser, arracha son soutien-gorge, acheva de descendre le jean déchiré sur ses chevilles, lui dégagea une jambe pour l'écarter, accentuant ainsi la vision d'horreur. Tandis qu'elle gémissait en esquissant un vague mouvement de défense inconscient, il activa l'appareil photos, fit plusieurs clichés de la scène, éteignit sa lampe, regagna la Chevrolet à grands pas et remisa l'appareil dans la boîte à gants. Ensuite, remettant le contact, il tendit sa paume ouverte vers Adrian, ordonna :

— Le flingue.

— ; *Si, si !* s'empressa le violeur en lui rendant l'arme.

Montego s'en empara, la déposa dans le vide-poche de la console centrale en déclarant :

— Faut balancer ça loin d'ici.

N'allumant que les lanternes du véhicule, il démarra lentement, roula un moment ainsi, avant de rallumer les codes de la Chevrolet pour accélérer. Un peu plus tard, sortis de Lomas del Poleo et alors que la voiture cahotait dans les énormes nids-de-poule de la zone désertique au nord-ouest d'Anapra, Videl Adrian s'inquiéta :

— Qu'est-ce qu'on vient faire par là ?

Plus une habitation. Rien que de la caillasse, du terrain défoncé, des collines arides. Les yeux fixés sur le décor, Montego grogna, peu à peu :

— Je te l'ai dit, imbécile ! Jeter ton calibre, loin de Poleo.

D'ordinaire, Videl Adrian détestait qu'on l'insulte. Mais il venait de passer un sacré bon moment avec la pucelle de la Ford, et ce soir, il se foutait de tout. Enfin, sauf de sa prime. Subitement renfrogné, il demanda :

— Et mon fric ?

— *j Vale ! j Vale ! j Momento !*

Montego ralentit, finit par stopper la voiture, phares braqués vers le bas d'une longue ravine au fond couvert d'épineux et décréta :

— Je crois que c'est bien, ici. Ça a l'air assez profond. Va jeter un œil.

L'autre hésita, regarda le décor alentour, puis de nouveau Montego :

— *Si. Es bien, aquí.*

Désignant le vide-poche où le policier avait remisé le .22, il ajouta :

— C'est bon. Balance-le là-dedans et refile-moi mon blé.

Dans l'ombre, il avait semblé à Montego deviner une lueur nouvelle dans le regard du violeur. Ce salaud se méfiait. Impatient, il renvoya :

— C'est quoi, le problème ! Je te dis d'aller voir...

— J'irai nulle part, coupa Videl Adrian d'une voix soudain tendue. Et je descendrai pas. T'as qu'à balancer le flingue dans ce trou de merde, me refiler mon fric et me ramener en ville !

Cette fois, la méfiance du violeur était manifeste. Résigné, le policier grogna :

— *Vale.*

Il s'empara du .22, saisit la poignée de sa portière, mais, à l'instant où il amorçait le mouvement d'ouvrir cette dernière, son bras droit se détendit latéralement. Un mouvement de fléau si rapide, si violent qu'il sentit un nerf claquer légèrement dans son épaule. La crosse du revolver rencontra quelque chose de dur, déclenchant une exclamation sourde. Simultanément, il sentit l'arme glisser dans le vide, entendit encore un juron, encaissa un choc à la pommette droite. Des étoiles éclatèrent devant ses yeux, son poignet sembla soudain pris dans un étau, et, alors qu'il cherchait à le libérer, il encaissa un deuxième coup, qui dérapa sur son menton, lui causant une douleur cuisante.

— *j Puta de maricon !*

Non seulement Videl Adrian ne l'avait pas lâché, mais se plaquant à lui, il venait d'envoyer sa main libre vers l'intérieur de sa veste, côté

gauche, vers la crosse du Taurus. Ce connard avait deviné qu'il voulait le descendre, et, à cet instant, le ripou se dit qu'il aurait mieux fait de le faire sitôt partis de la scène de viol. Une balle dans le crâne et...

Déjà, Videl Adrian essayait d'arracher le Taurus de sa ceinture, et, en même temps, les doigts de sa main libre cherchaient ses yeux, plantant ses ongles partout. Fou de colère, le flic se souvint alors que le repris de justice avait autrefois pratiqué des sports de combat. Il était costaud. Et mauvais. Si ce salaud parvenait à lui arracher l'arme... comme un fou, il voulut de nouveau cogner avec la crosse du .22, mais son bras était coincé sous celui d'Adrian, et pendant ce temps, les ongles du pourri continuaient à lui dévaster la face. Alors, en désespoir de cause, Paco Montego envoya l'autre main entre les deux sièges, parvint à la glisser entre les cuisses d'Adrian. Quand son poing se referma sur les parties de son adversaire, celui-ci sursauta si fort que son crâne heurta violemment le toit de la voiture. Un son de tambour, qui se mêla à son cri. À la fois rage et douleur. Poussé par l'instinct de conservation, Montego serra encore, et encore plus fort. Jusqu'à ce qu'il sente la pression des ongles d'Adrian faiblir. Simultanément, sous sa veste, l'autre pogne du violeur avait enfin quitté la crosse du Taurus pour venir lui serrer le poignet, essayant de lui faire lâcher prise. En vain. Plus dur que jamais, le poing de Montego s'était mis à tordre, à tirer. Le cri du violeur vira à l'aigu, se transformant en une succession de hurlements, qui ressemblaient à des jappements, qui couvraient le ronflement du moteur, qui fusaient par les glaces ouvertes, qui résonnaient dans la nuit du désert. Mais Montego se foutait qu'on l'entende. Il sentait la panique le gagner. Plus que jamais à présent, Videl Adrian devait mourir. Trop d'implications. Sa propre vie, mais aussi le contrat. Diego l'avait prévenu. Échec interdit. Alors, réussissant enfin à libérer son bras droit, il envoya sa main sous sa veste, arracha le Taurus de sa ceinture, fit sauter la sûreté d'un coup de pouce, et parvint à enfoncer le canon de l'arme dans l'abdomen d'Adrian, et à enfoncer la détente. Trois fois.

L'automatique tressauta dans son poing, émit trois explosions sourdes, tout juste étouffées par l'effet « bout touchant », qui se répercutèrent dans la nuit en échos cascadants. Une nouvelle fois, Adrian sursauta violemment, et ses jappements se muèrent en un chapelet de couinements misérables. Enfin libéré, le policier poussa brutalement le blessé contre la portière opposée, jusqu'à ce que sa tête émerge à l'extérieur. Puis, d'un mouvement rapide, il arracha le Taurus du ventre d'Adrian, enfonça le canon dans sa bouche grande ouverte sur ses plaintes, pressa la détente une quatrième fois. Des choses giclèrent dans la lumière des codes, éclaboussèrent les montants métalliques et la face de Montego. L'occiput explosé, le

corps du pourri tressauta une dernière fois sur un ultime jappement, lâcha un rot gras avant de s'affaïsser contre la portière. Étouffant un juron et grimaçant de dégoût, le flic ripou balança le Taurus au canon gluant de sang sur le plancher, glissa une main dans le dos du mort, déverrouilla la portière qui s'ouvrit d'un coup sous la poussée, entraînant les deux hommes qui chutèrent lourdement dans la caillasse. Le policier se redressa et, ahanant sous l'effort, tira le cadavre jusqu'à la ravine. Ce dernier bascula, roula lourdement dans la pente, disparut dans les bouquets d'épineux. En partie seulement. Montego hésita, faillit descendre au fond pour le cacher mieux, y renonça finalement. Trop crevé. À bout de souffle, résistant à une nausée sournoise, il regagna la Chevrolet en balayant des pieds les traces de sang laissées dans la poussière, fit plus ou moins disparaître celles qui souillaient la carrosserie et se réinstalla au volant. À cet instant, la lumière du plafonnier lui renvoya son image dans le rétroviseur, et son cœur rata un battement. Du sang plein le visage, mélangé à la sueur, coulant jusqu'à son menton, et sinuant dans son cou. Il sortit son mouchoir, s'essuya tant bien que mal, se regarda de plus près, jura :

— ¡ Mierda !

De chaque côté de son nez, deux estafilades rouges, sanguinolentes. Les ongles d'Adrian. Fou de rage, il claqua sa portière, nettoya hâtivement les traces écœurantes constellant l'habitacle, puis lançant un regard haineux vers le fond de la ravine, il cracha d'une voix sourde :

— Sale con !

Enfin, il éteignit ses codes et, ne conservant que les lanternes, il démarra aussitôt.

Foutre le camp. Vite. Quitter la zone au galop. Avant même d'appeler Diego.

Peu après, alors que la Chevrolet tressautait de plus belle dans les trous du terrain, il se détendit légèrement. Contrat merdique, mais réussi. Ne restait plus qu'à essuyer les deux armes, et à s'en débarrasser dans un coin discret. Loin d'ici. Les instructions de Diego. Pas de rapprochement possible. Ce gros porc suant allait être content, et lui, Paco, il allait toucher le reste de son...

— ¡ Qué... !

Son exclamation lui resta dans la gorge. La lumière l'avait tant aveuglé qu'il ferma les yeux et freina d'un coup sec en contenant un juron. Une lumière blanche. En fait, plusieurs lumières, mais pas le temps de compter. Trois ou quatre. Aveuglantes, brutalement jaillies de la nuit, exactement face à la Chevrolet, et qui avaient transpercé

son pare-brise crasseux comme des rayons laser. Pied collé au frein, le sergent mit son avant-bras gauche en barrage au-dessus de ses yeux, mais la luminosité était trop vive, et, au même instant, deux autres taches aveuglantes s'allumèrent face à lui. Presque au ras du sol, prenant la piste et le bas de la voiture dans leur faisceau blême. Montego avait déjà compris. Des phares et une de ces rampes lumineuses composées de plusieurs projecteurs, qu'on trouvait sur le toit de certains transports militaires ou de police d'intervention. Le temps d'un clignement de paupières, le sergent put distinguer la forme sombre de l'engin. Pick-up. Les fédéraux ! Étouffant un deuxième juron, le flic ripou agita sa main libre derrière le pare-brise, pencha la tête à l'extérieur en criant pour couvrir le bruit du moteur :

— Ça va ! Je...

Puis il réalisa qu'il n'était pas en service, et pas en uniforme. Or par les temps qui couraient, les flics tiraient au moindre signe suspect. Mais après tout, il était policier lui aussi, et entre flics... Avant que Montego n'ait eu le temps d'analyser pleinement la situation, deux ombres avaient jailli de nulle part, encadrant la Chevrolet. Dans la lumière crue, il vit nettement les canons braqués vers lui. Fusils d'assaut. Formes caractéristiques, avec leurs chargeurs recourbés. Parfaitement identifiables pour un œil exercé. AK-47.

Instantanément, Montego réalisa son erreur. L'arme en dotation au CIPOL n'était pas la Kalach russe, mais le M. 16 américain.

Son regard ébloui accrocha la crosse noire du vieux Taurus à demi encastré sous le siège voisin. Encore essoufflé, il tenta :

— *j Momen... !*

Pas le temps d'achever. Le choc lui dévasta la tempe, et des étoiles explosèrent dans ses yeux.

CHAPITRE IX

Michael « Diego » Balsera transpirait de plus en plus, et l'air du petit studio devenait irrespirable et des pensées corrosives se bouscullaient sous son crâne. Il se voyait convoqué à Langley. Ou pire, à la Ferme, le centre de formation de la C.I.A., et jeté entre les mains de ces spécialistes de l'interrogatoire... À moins qu'il ne soit jamais rappelé à Langley. Que son parcours ne s'arrête carrément à El Paso. Exécuté surplace.

Mike Balsera se redressa sur son lit, la tête en feu, le corps dégoulinant. À tâtons, il ralluma la lumière, cligna des paupières pour regarder l'heure à son réveil. Cet abruti de sergent qui n'appelait toujours pas !

Presque vingt minutes de retard sur l'horaire prévu. Si le coup avait raté...

Paco Montego avait l'impression qu'une lance avait transpercé sa tempe. En fait, il le savait, c'était le canon d'une « corne de bouc ». La Kalachnikov du type planté à sa portière gauche.

— Et ça, mon mignon, c'est quoi, ça ? Ta brosse à dents ?

Une voix grasseyante. Avinée. Celle du type placé à la portière de droite. Le sergent n'aurait même pas besoin de risquer le moindre regard de côté pour comprendre de quoi parlait le type. Il le fit pourtant, vit nettement la crosse du Taurus, dépassant de sous le siège du passager. Heureusement, cette partie de l'arme était restée vierge de sang. Dans le même temps, il avait eu le temps d'apercevoir le sigle sur le revers de poche pectorale de la chemisette bleue de l'aviné.

U.S.

Universal Seguridad. Une des sociétés privées qui assuraient la sécurité des colonies de Ciudad Juárez, notamment pour le compte des propriétaires fonciers du secteur. Les ADS. Des agents de sécurité, brutes et ignares, qui faisaient régner la terreur en se livrant à toutes sortes d'exactions. La vue du sigle remit les pensées du sergent en place, réactivant ses réflexes de flic. D'un ton mordant, il gronda :

— *¡ Imbécil !* Tu sais combien ça coûte, de menacer un flic avec une arme ?

Il y eut un flottement dans la fermeté du canon de la Kalach sur sa tempe. Un lourd silence suivit, puis la voix de l'ADS de la portière de gauche :

— Tu... tu veux dire que t'es flic ?

Conforté par ce début de désarroi, Paco Montego enchaîna, plus fermement :

— On n'a pas gardé les cochons ensemble, connard ! D'abord, tu me dis vous, et tu enlèves ce putain de truc de mon crâne ! Ensuite, je te montre ma carte. D'accord ?

À cet instant, une troisième silhouette se profila derrière le pare-brise de la Chevrolet, repoussa le deuxième type armé de la portière droite pour ouvrir cette dernière. Une tête se pencha à l'intérieur.

— Ah ! Salut, sergent !

Une voix jeune, haut perchée, mal assurée, et légèrement pâteuse également, qui enchaîna :

— Ça va, les mecs. Je le connais. C'est un municipal. Troisième district.

— Exact, grommela Montego, crispé.

Le canon de la « corne de bouc » quitta enfin sa tempe. Soulagé, il tourna son regard vers la portière ouverte, reçut le rayon de la torche en pleine face, cligna des paupières, entrevit le visage du nouvel intervenant. Un jeune chef de groupe ADS, qu'il lui sembla avoir effectivement aperçu lors de ses rondes du côté de Lomas del Poleo.

— C'est quoi, ça ?

Le rayon de la torche restait figé sur la face de Montego, qui sentit son poulx remonter à la vitesse grand V. Ça, ne pouvait être que le sang de Videl Adrian. Mal essuyé. En rage contre lui-même, il glissa un regard vers le rétro, reçut un choc à l'estomac. Dans le même temps, le jeune ADS insistait :

— Ce sang, ces plaies... Un problème, sergent ?

En fait, il s'agissait des coups de griffes infligés par Adrian au cours de leur bagarre. De longues et profondes estafilades sur sa pommette et l'aile de son nez, d'où le sang suintait toujours. Comment justifier ça ? Le temps de réfléchir, il sortit un kleenex de sa poche, en tamponna le sang, jeta le kleenex en boule sur le siège voisin d'un geste négligent, et pointant son pouce vers l'arrière, il expliqua :

— Crevaison. Là-bas, plus loin. Mais sur ce putain de terrain, le cric a basculé.

Indiquant ensuite ses estafilades, il enchaîna :

— C'est l'aile de la bagnole. En retombant. Mais tout va bien, les gars. Je vais rentrer soigner ça.

Puis, repoussant cette fois le canon de la Kalach toujours engagé dans l'ouverture de sa vitre de portière gauche et s'adressant au détenteur de l'arme, il ordonna d'un ton sec :

— Et toi, arrache ça de ma bagnole !

L'ADS fit mine d'hésiter, finit par s'exécuter, et, sans un regard vers le jeune chef du groupe qui reclaquait sa portière, Montego redémarra la Chevrolet dans un nuage de poussière. D'un coup de volant, il contourna le 4x4 aux projecteurs, prit de la vitesse. Dans le rétro, il vit les ADS plantés sur la piste, l'air de le regarder s'éloigner.

Montego sentit la sueur couler dans sa nuque. De toute façon, pas question de parler de ce merdier à Diego. Trop beau prétexte. Ce gros porc garderait la deuxième partie de son fric.

Quoi qu'il en soit, restait encore le coup de fil à Diego, et la livraison de la carte mémoire de l'appareil photo. Une boîte aux lettres morte indiquée par l'agent. Alors, l'estomac toujours serré, Paco Montego accéléra.

Gisant sur son lit chiffonné, Mike Balsera était littéralement trempé, quand le jingle du portable résonna près de sa tête. Raflant l'appareil de sa main glissante de sueur, il établit le contact, entendit :

— ¿ *Diego* ?

L'imbécile !

— Qui veux-tu que ce soit, gronda-t-il. ¿ *El Papa* ? Alors ?

— C'est fait ! Tout baigne !

Malgré le ton coincé du sergent, Mike Balsera ressentit un grand soulagement. Il insista pourtant :

— Tu veux dire que tout s'est déroulé comme je t'ai dit ?

— Oui ! J'ai fait les photos comme prévu... merde ! Tout baigne, je vous dis !

Et en anglais, cet abruti ! Pour être sûr d'être bien compris. Mais à cet instant, le résident de la C.I.A. sentit un vrai grand poids libérer sa poitrine. Un contrat très délicat, mais parfaitement réussi. Enfin... il l'espérait. Un reste de soupçon le taraudant quand même, il insista :

— Bon, dit-il. Dépose immédiatement la carte mémoire où tu sais, et pour la suite, je te rappelle.

— Je viens de la déposer, la carte ! Et pour mon fric ?

— C'est de ça que je parle, abruti ! Je te rappelle pour te fixer rendez-vous.

Il raccrocha sans plus attendre. Ce pourri qui se la jouait services secrets l'avait toujours énervé.

Agent C.I.A. ! Le con !

Réactivant aussitôt le portable, il composa le numéro d'un autre portable, entendit une sonnerie, puis une voix caverneuse :

— Oui ?

Mike Balsera déglutit. Comme chaque fois qu'il appelait ce numéro, sa gorge s'asséchait. Il articula :

— Diego.

— Et alors ?

— C'est fait. Aucun problème.

— Je sais. On a vérifié.

Déjà ! À croire qu'ils avaient conservé en permanence le sergent dans leur collimateur ! Mais moins il en saurait... D'ailleurs, la suite ne le concernait plus. Il ignorait ce que la fille de Lomas del Poleo allait devenir, et il refusait même d'y penser. Il lui restait à régler le solde de sa prime à Paco Montego. Il interrogea :

— Et pour le reste de son fric ?

— On te rappellera. Merde, t'es sourd ?!

Puis un déclic. Communication terminée. Au téléphone, les *amigos* n'étaient jamais bavards.

Et s'ils avaient décidé que son rôle à lui s'arrêtait là ? Qu'il n'était plus utile...

Un flot de transpiration ruissela sur sa nuque. Il avait tort de trop penser.

CHAPITRE X

Ouvrant les yeux d'un coup, le *comandante de la Seguridad* demeura un instant immobile dans son lit, le regard accroché à la lueur bleutée qui se reflétait sur le dessus de son chevet. L'écran de son portable. Allumé. Près de ce dernier, le cadran aux chiffres lumineux de son réveil.

Près de 2 heures !

Instantanément, ses réflexes de policier reprirent le dessus. Un coup de fil en pleine nuit. Jamais bon signe. Plus crispé qu'il ne l'aurait voulu, il empoigna l'appareil, établit le contact.

— Oui ?

— Je vous réveille, Commandant. Désolé.

El negociador ! Se dressant brusquement sur un coude, le commandant rugit :

— Écoute bien, espèce de...

— Nous savons que vous avez un ordinateur, et aussi internet, et même une webcam, Commandant.

Une webcam ! Est-ce que ce salaud allait se montrer ? La voix caverneuse ordonna :

— Ouvrez votre messagerie. Vous avez un courriel. Des éclairs fusèrent dans les yeux du commandant. Ces ordures ne lui laisseraient pas de répit. Il gronda :

— Je me fous de tes putains de messa...

— Vous auriez tort. C'est un message très... personnel. Ouvrez votre messagerie. C'est dans votre intérêt, tout peut encore s'arranger.

Tout peut encore s'arranger !

Phrase sibylline, menace sous-jacente. Comme si une action était déjà lancée contre lui, que l'on pouvait encore arrêter. Durant une seconde, le commandant Valerio faillit raccrocher, fermer son téléphone, mais la phrase courait déjà dans sa tête. Dans l'appareil, la voix encouragea de nouveau :

— ¡ *Vamos, comandante* ! Je suis là pour vous aider.

Domingo Valerio n'écoutait plus vraiment. Sans l'avoir voulu, il avait passé les jambes hors du lit. Son ordinateur portable était là. Sur la table de bois blanc qui lui servait de bureau. Il remua la souris, vit l'écran s'éclairer, activa la touche e-mail du clavier. Cinq messages, dont quatre notes de service. Immédiatement, son regard tomba sur le dernier, envoyé dix minutes plus tôt, au libellé édifiant :

Negociador.

Dans le téléphone, le commandant percevait la respiration de son correspondant, tandis que son regard accrochait sur l'écran le symbole de pièce jointe. Il cliqua de nouveau, vit apparaître trois barrettes de dossiers JPG, mais, bien sûr, pas de relais webcam. Le fonctionnaire de la Sécurité cliqua sur le premier dossier, et un cliché apparut à l'écran. Sur la photo, une fille. Apparemment inanimée, vêtements arrachés, ventre nu, cuisses ouvertes et le visage... Le commandant Valerio sentit alors sa raison basculer. Carlotta ! Sa fille !

Avachi dans le transat, les nerfs à fleur de peau et bouteille de tequila au poing, Tonel était comme tétanisé. Depuis le coup de fil de Soltana, et tout ce qui avait suivi, le pain de glace était toujours dans son estomac.

Ces hommes bousillés, le comptable et ce putain d'infarctus qui l'avait tué au volant de sa Mercedes à proximité du lieu de la tuerie... Et le fric ! Disparu !

Bolan le Fumier !

Car c'était lui, bien sûr. Aucun doute là-dessus. Il avait remonté la trace de ce con de Soltana, avait coincé tout le monde au moment de la remise du fric. Pour comprendre ça, pas besoin d'être devin.

Si le Fumier se pointait par ici... Putain ! Comme si ce connard de procureur ne suffisait pas à ses emmerdes ! Comme si... Non. Il devait se calmer. Réfléchir. Gérer. Il était Tonel, *el jefe* de Ciudad Juárez. Ici, tout le monde faisait dans son froc, rien qu'en pensant à lui.

Là-bas, loin de cette terrasse, les lumières de la ville brillaient comme un tapis de diamants. Ciudad Juárez. Son fief.

Son fief, gagné au prix du sang. Personne ne le lui prendrait. Ni la grande Salope yankee, ni cet empaffé de procureur ! Si le Fumier se pointait, ses troupes de choc s'en occuperaient, et quand tout serait réglé côté procureur, tout redeviendrait comme avant.

Abel « Tonel » Ferrer-Ortes monta le goulot de la bouteille à sa bouche, avala une longue rasade d'alcool, rota, essaya de se détendre.

— Abel !

Tonel sursauta, tourna la tête, découvrit Jesús, son beau-frère,

penché sur lui. Il ne l'avait pas entendu arriver.

— C'est fait.

Le *jefe* de Juárez se redressa dans le transat.

— Accouche !

— Le *cabron* sait tout, enchaîna Jesús.

Le *cabron*, le procureur Maximiliano Carjal.

— Il a vu les photos sur son ordinateur, il est au courant de ce qui est arrivé à sa *hija*, qu'elle est vivante, mais qu'il ne la reverra qu'une fois le boulot fait. J'ai dit exactement ce qui était prévu.

Ferrer-Ortes n'en doutait pas une seconde. Jesús exécutait toujours ses ordres à la lettre. Désormais, le *Comandante* allait lui bouffer dans la main. En tant que flic, Brasco-Valerio connaissait mieux que quiconque les immenses pouvoirs des cartels, et en particulier du sien. Il avait des hommes partout et dans tous les systèmes civils, policiers et militaires. S'il déconnait, sa fille était condamnée. En attendant, Tonel allait se la garder au frais, la *hija* du *Comandante*. Rasséréné et déjà sûr de son fait, le *jefe* de Juárez s'enquit pourtant :

— Réaction ?

Jesús esquaissa un sourire, et une expression lointaine dans le regard, il répondit :

— Celles que tu avais prévues. Coup de rage, et puis la question... « Qu'est-ce que vous voulez, bande de pourris ? » Je lui ai alors dit qu'on le rappellerait en temps voulu, qu'on lui dirait tout au téléphone, ou qu'on lui filerait rencard quelque part.

Petit suspense destiné à grignoter les nerfs du commandant. En attendant, ils allaient devoir le tenir serré, l'incorruptible dur à cuire de la Sécurité. Mais ça, ils savaient faire. Et ils en avaient les moyens.

Fier de cette certitude, le *jefe* de Juárez se laissa aller dans le transat. Soudain, il eut très envie de se détendre. Mais surtout, de changer son « ordinaire ». Pointant son pouce vers le béton de la terrasse, il ordonna à son beau-frère :

— Tu devrais descendre faire le ménage.

Il avait très envie de sa nouvelle *guapa*. La *hija* de ce sale flic avait suffisamment mariné dans son jus. Il était temps qu'elle assure la relève.

— Tout va bien ! Ne t'inquiète pas !

Protectrices, presque tendres, les longues mains osseuses de Ponce « Jesús » Fortino entouraient le haut de la tête de Balbina Carenza. Réveillée en pleine nuit, la jeune fille avait d'abord cru à une de ces

odieuses séances sexuelles de Tonel, mais heureusement, il ne s'agissait que de cet illuminé en chemise blanche et en sandales qui se prenait pour Jésus. Balbina n'avait jamais compris le rôle de ce grand type maigre, aux cheveux longs et au regard étrangement magnétique, au sein du groupe qui l'avait kidnappée, mais dans ce contexte de tortures et de viols répétés, les visites quasi quotidiennes de cet illuminé avaient fini par lui apporter une espèce de réconfort. Au moins, celui-là ne la violait pas, et, dans cet environnement pourri, ses prières étaient presque apaisantes.

Elle était en plein cauchemar, quand l'échalas était venu la réveiller. Selon le rite habituel, il l'avait fait s'agenouiller sur le ciment défoncé de la cellule, et avait doucement pris sa tête entre ses mains et commencé à psalmodier. À voix si basse qu'elle n'entendait presque pas. Aucune importance, c'était en latin, elle n'en comprenait pas suffisamment. Très religieuse, la jeune fille priait pourtant elle aussi. Façon de s'évader. Pour ne plus penser qu'à sa mère, et au chagrin dans lequel sa disparition l'avait plongée. Elle n'avait probablement aucune certitude, mais la pauvre femme devait se douter. À Ciudad Juárez depuis quelque temps et pour diverses raisons, beaucoup de filles se faisaient kidnapper. Pour Balbina, cela s'était passé deux mois plus tôt, non loin de la *maquiladora* qui l'employait. Un 4x4, un hurlement de pneus, des hommes qui surgissent, qui l'assomment à demi, qui la jettent sur le plancher du véhicule, qui la recouvrent d'une couverture et posent leurs pieds sur elle pour l'empêcher de se débattre.

Depuis, elle vivait dans cette cellule noire et puante, avec un seul et immonde repas quotidien, un broc d'eau et une cuvette pour ses besoins... la peur et les viols en prime.

— *¡ Todo va bien, Balbina ! ¡ Todo va bien !*

Depuis le début, Jésus émaillait ses prières de ce message rassurant. Alors, une espèce d'espoir insidieux s'infiltrait en elle. Ses ravisseurs avaient-ils décidé de la libérer bientôt ? Sa mère avait-elle payé une rançon ? Balbina ne voyait pas avec quel argent, mais plus ce leitmotiv s'échappait de la bouche de l'échalas, plus l'espérance augmentait...

C'est alors que, d'un mouvement foudroyant, le pourri fit pivoter la tête de Balbina. Une torsion violente, qui provoqua un son de bris de bois sec. La jeune fille émit une plainte aiguë, fut secouée d'un frémissement bref, s'affaissa sur elle-même, face livide, regard figé. En douceur, Jesús accompagna son corps jusqu'au sol, s'agenouilla, joignit les mains, et d'un ton pénétré, se remit à psalmodier.

La prière des morts.

En quittant la cellule peu après et la désignant du pouce, il

ordonna aux deux *aztecas* qui patientaient dans le couloir :

— *El desierto.*

Sans commentaire. Ses pensées étaient déjà ailleurs. Désormais, il avait une autre cellule à visiter. Celle de la nouvelle *guapa* de Tonel.

La *hija* du flic.

Celle-là ne devait pas mourir. Pas encore. Il fallait la persuader, l'obliger à boire, et manger. Pour être en forme et satisfaire *el jefe*. Décidément, Jesús avait souvent les rôles ingrats. Mauvais pour son salut éternel. Heureusement, dès que possible, il irait se confesser. Son âme avait besoin de rédemption, et comme chaque fois, le padre De Campo lui donnerait l'absolution.

Le cartel arrosait suffisamment son denier du culte.

CHAPITRE XI

Derrière le volant du poste de pilotage climatisé du char de guerre, Mack Bolan observait la frontière mexicaine, dans le décor surchauffé de la zone douanière, toutes pensées volontairement axées sur un seul sujet. Une suite de bribes de mots.

j Vid... Ad... Adr... an !

Des lambeaux sonores qui tournaient dans sa mémoire, depuis la fin de son blitz à L.A., trois jours plus tôt. Les derniers sons prononcés par Mestiso.

Un nom, peut-être. Un bluff du Mexicain ? Possible.

Entre-temps, l'Exécuteur avait passé quelques coups de fil, notamment à son ami Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Département* américain, son complice de toujours. Compte tenu des nouvelles dispositions sécuritaires du gouvernement mexicain, et du zèle quasi maniaque des militaires affectés aux postes frontières, il avait besoin d'aide pour franchir les check points à bord du char de guerre. Un véhicule qui avait quelque peu souffert lors de son précédent blitz au Tamaulipas, notamment la boîte de vitesses. Heureusement, l'équipe technique du Black Warriors Ranch avait remédié au problème, et le TACOM N° 3 était comme neuf. Ou presque.

En tout cas, un très bel outil de mort.

De nouveau relooké pour son troisième séjour au Mexique. Peintures ternes, estafilades sur la carrosserie, aspect défraîchi. Dans le Mexique actuel, mieux valait ne pas trop attirer l'attention. Un ensemble forteresse, que le Guerrier n'était pas sûr de pouvoir faire passer la frontière. Car, depuis deux heures déjà, le correspondant local de Hal Brognola aurait dû lui téléphoner le feu vert. Lui indiquer la bonne file d'attente, la bonne porte d'entrée au Mexique, gardée par le « bon » contrôleur militaire. Celui qui, en aucun cas, n'aurait l'idée de visiter l'intérieur du véhicule, ni de le dévisager de près. Faute de quoi, l'Exécuteur devrait se passer du TACOM. Or il le savait, contrairement à son blitz précédent au Mexique, cette fois, on l'y attendait de pied ferme. Et pas n'importe qui. Le cartel du Golfe, et ses

armées de *kaibiles*. Pourtant aujourd'hui, le Guerrier cherchait à entrer au pays des tacos par le poste frontière de Ciudad Juárez. À des centaines de miles de Nuevo Laredo et du cartel du Golfe. À cause du seul indice glané à ce jour.

¡ Vid... Ad... Adr... an !

En fait, peut-être plutôt Vidal Adrian.

Un nom piraté dans les ordinateurs du ministère de la Justice mexicaine, par les « pêcheurs » informatiques de l'ami Herman « Gadgets » Schwarz. Vidal Adrian, l'unique patronyme semblant correspondre aux dernières paroles du *custodio* de Ramon Montaldo, et fiché au Mexique comme repris de justice. Maigre fil d'Ariane, peut-être inexploitable... à condition même qu'il puisse passer la frontière avec le char de guerre, et très discrètement. Car ici aussi, l'accueil promettait d'être chaud. Depuis ses blitz sur le Sinaloa et le Tamaulipas, son signalement avait été diffusé un peu partout, ainsi que son portrait-robot. *Sic*, une certaine Consolation Avila. Or, côté troupes, le cartel de Juárez n'avait rien à envier à celui du Golfe. Avec ses commandos de *negros*, ses *güeritos* et autres *pelones*, le clan avait fait des milliers de morts depuis sa création en 1993 par feu Amado Carrillo Fuentes, et avec ses nouvelles recrues d'*aztecas* et de *lince*s, Ferrer-Ortes n'avait pas à rougir de la comparaison. Plus de mille morts dans le secteur, en seulement quelques mois. Et pas seulement en ville. Le 4 mars 2009, cent cinquante-six condamnés *aztecas* de la prison municipale avaient attaqué deux bandes de détenus rivaux de Sinaloa, laissant plusieurs cadavres sur le carreau. Le type d'ennemi que l'Exécuteur ne pouvait se permettre d'affronter en un de ces blitz « désarmés », auxquels il devait se résoudre le plus souvent à l'étranger. Ici, faute de pouvoir acheminer le van, c'était suicide programmé.

Alors, il attendait.

Il attendit ainsi encore près de deux heures, et, à la nuit tombante, il allait redémarrer le van pour aller stationner plus à l'écart, quand le buzzer de la ligne satellitaire résonna dans la cabine de pilotage. Enfin !

— Hello, Striker !

La voix tant attendue. Claire, nette, froide. Celle de Harold Brognola.

— Hello, Hal ! Quelles nouvelles ?

— Pas très bonnes, répondit le fédéral. Notre correspondant local vient de nous faire savoir que son contrôleur ne sera pas de service aujourd'hui.

Bolan fronça les sourcils, mais déjà, son ami enchaînait.

— Et il ignore quand l'intéressé sera de nouveau désigné pour ce point de contrôle.

Mack Bolan avait un problème. Sérieux.

— O.K., remercia-t-il. On se tient au courant.

Le Guerrier coupa le contact, demeura un moment immobile, le regard perdu dans la multitude de lumières qui crevaient à présent la nuit au poste frontière, éclairant les militaires qui s'activaient toujours. Taraudé par cette idée qui était née depuis longtemps dans son esprit. Une idée qu'il n'aimait pas. Et qu'il aima encore moins quand il réactiva son téléphone satellitaire. Un coup de poker, qui pouvait s'avérer très dangereux, et pas seulement pour lui.

CHAPITRE XII

Ils allaient appeler. Cette ordure de *negociador* l'avait affirmé lors de son coup de téléphone de l'autre soir. Le commandant Domingo Valerio était même certain qu'ils allaient l'appeler aujourd'hui.

Trois jours plus tôt, il aurait souhaité qu'ils oublient même jusqu'à son existence. Mais ce soir, enfermé dans son bureau sinistre du *cuartel* San Isidro, il espérait le contraire. Pour qu'ils annoncent enfin la couleur. Pour qu'il leur dise qu'il acceptait la mort dans l'âme.

Ils avaient débusqué Carlotta ! Ils tenaient sa fille !

L'autre soir, *el negociador* s'était montré extrêmement précis. Un agresseur sexuel récidiviste engagé par eux avait violé Carlotta après avoir tué son petit copain, puis avait pris ces photos à son intention. La découverte du cadavre de Marcos Arabal et la disparition de Carlotta Farias signalée par sa grand-mère avaient certes déclenché une enquête, mais comme d'habitude, la police piétinait. À Ciudad Juárez, ce type d'affaire était quasi quotidien, et même l'intervention du *Comandante* Valerio serait inutile. Et fatale. Car, dans ce cas, ils tueraient Carlotta. Carlotta que ces ordures avaient « prise en charge » sitôt le viol commis, et qu'ils retenaient en lieu sûr... jusqu'à l'aboutissement du plan *San Pedro*.

En attendant, qu'il exécute les ordres, et qu'il ne fasse rien qui puisse prêter à confusion. Ils savaient tout, entendaient tout, voyaient tout.

Carlotta Farias. Le patronyme de sa mère... seize ans déjà... Comment avaient-ils appris ? Personne ne savait. Absolument personne. Ou alors... bien sûr !

Son téléphone ! Scanné à distance, et en toute discrétion. Ils avaient le matériel, et ils savaient faire. Ils avaient pris leur temps, tout appris de lui, intercepté ses contacts avec sa fille, trop rares à l'insu de Pilar, sa grand-mère qui l'avait recueillie. Veuve, dure et inflexible. Depuis son enfance, elle avait fait la leçon à sa petite-fille. Il était l'homme marié, l'infidèle, le coureur, qui avait séduit sa mère Leonor. Trop jeune, trop naïve, trop fragile. Morte en couches, en la mettant au monde.

Bourrelé de remords, le sergent Brasco-Valerio d'alors avait pourtant tout avoué à sa femme. Almira... qui ne pouvait enfanter elle-même. Elle avait pardonné. Mieux, qui avait accepté qu'il donne son nom à la petite. Qu'il l'adopte. Mais Pilar, inflexible, avait refusé. La suite était facile à comprendre : l'intoxication. Le travail de sape sur l'esprit de l'enfant, puis de l'adolescente. Résultat, rien que des images volées à l'insu de tous. Carlotta refusait toute rencontre. Pour sa fille, Domingo Valerio n'était qu'un vaurien, qui avait usé de son pouvoir de flic pour profiter de sa mère.

Depuis, Almira était morte à son tour. Cancer. Six ans déjà, et pour Valerio, la peine et les remords étaient toujours là. Et depuis ces photos, la torture. Bien sûr, son premier réflexe avait été d'appeler le portable de Carlotta, et on avait décroché. Une voix d'homme. Celle du *negociador*, qui l'avait fait patienter un moment, avant que ne résonne une autre voix dans le combiné. Celle de Carlotta. Et ce cri !

— Au secours, papa ! Sauve-moi !

Papa ! Enfin ! Hurlement du cœur. Bouleversé, il avait essayé de répondre. De rassurer, mais la voix caverneuse avait ordonné :

— Ça suffit !

Et celle de Carlotta s'était tue. Pourtant, le *Comandante* n'avait pas été dupe. C'était un enregistrement. Il avait exigé d'entendre sa fille en direct.

— Plus tard, avait promis le *negociador*, avant de raccrocher.

Le commandant avait alors stoppé le Dictaphone qu'il avait connecté au téléphone, et écouté l'enregistrement. Pas suffisant. Alors depuis, l'âme en berne, il attendait.

La sonnerie !

Le ventre noué, Valerio se redressa dans son fauteuil, déclencha le Dictaphone, décrocha son portable :

— ¿ *Comandante Valerio* ?

— Si.

Un silence, puis :

— Vous avez réfléchi, *Comandante* ?

— Si.

— Et bien sûr, cette fois, vous allez accepter notre deal. ¿ *Verdad* ?

Une question taraudait le commandant. Il était temps de la poser :

— Quelle garantie j'aurai que vous ne tuerez pas Carlotta si j'accepte ?

— La garantie la plus sûre, *Comandante*, répondit aussitôt son interlocuteur. Celle que vous constituerez en continuant de collaborer.

Valerio serra les dents. Il était pieds et poings liés, *ad vitam aeternam*.

— *Si*.

Anéanti. Vaincu. Il y eut comme une hésitation sur la ligne, puis :

— *¡ Bueno !* Vous êtes un homme raisonnable. C'est bien. Vous devez beaucoup aimer votre fille, *Coman...*

— Fais pas chier, sale con ! Et balance-moi ton putain de deal !

Le commandant Valerio serrait le portable si fort dans son poing qu'il l'entendit craquer. À l'autre bout du réseau, la voix reprit alors :

— Fais pas chier toi-même, sale flic de merde. Et fais pas le con. Parce qu'à la moindre erreur de ta part, ta pétasse de fille y passera.

Le timbre n'avait pas varié. Menaçant.

— *¿ Comprende ?*

— Accouche ! gronda le commandant.

— Pas tout de suite. T'as une carte LADATEL ?

Carte prépayée pour cabines publiques.

Valerio avait déjà compris, quand l'autre ordonna :

— *Casetas* des galeries, plaza San Isidro. Celle de la pharmacie. Dans un quart d'heure. Quand ça sonne, tu décroches, et tu dis : « ma fille s'appelle Carlotta ». *¿ Comprendes ?*

— *Sí*

— *Bueno*.

Et on raccrocha.

Cette fois, les salauds allaient dévoiler leurs exigences. La plaza était à deux cents mètres, à la limite de San Isidro. L'estomac chargé de plomb, en tenue civile et le cerveau en ébullition, le commandant quitta son bureau, traversa le *cuartel* hyper sécurisé, franchit le poste de garde, remonta jusqu'aux galeries marchandes de la plaza, quasiment désertes à cette heure, repéra la cabine publique indiquée, alluma une cigarette pour se donner une contenance. Il n'avait pas exhalé deux bouffées, quand le poste sonna. Contracté, il décrocha :

— Ma fille s'appelle Carlotta.

— *Muy bien*, renvoya l'autre salaud. Ouvre bien tes oreilles... *cabron* de flic.

Le commandant Domingo Valerio écouta, et à mesure que la voix du *negociador* résonnait dans l'écouteur, il sentait sa gorge se nouer de plus en plus.

C'était complètement dingue ! En fait, il s'était trompé. Très loin d'avoir subodoré le sujet du deal, ni quel serait son rôle dans

l'histoire ! Comment savaient-ils ? Tout était secret ! Hyper secret !

L'impossible ! Ils lui ordonnaient l'impossible !

— « 19 heures précises. La fenêtre sera étroite. Très étroite. »

En clair, le temps serait compté, et l'opération risquée. L'Exécuteur ne le savait que trop. Et puis, il y avait eu cette précision en fin de communication, jetée si vite qu'il avait failli ne pas l'entendre :

— Plus de contact, jusqu'à nouvel ordre.

Il s'agissait bien d'un ordre. Sec. Définitif. Depuis ce coup de fil de la veille, donné après celui passé à Hal Brognola, plus rien. Maintenant, il regrettait presque ce coup de téléphone. En toutes circonstances depuis le début de sa guerre contre le Crime organisé, il avait détesté être contraint à ce genre de démarche. Mais hier, en accord avec le fédéral, il n'avait pas vu d'autre solution pour passer la frontière avec le char de guerre. Aujourd'hui, le moindre blitz au Mexique risquait de tourner à la guerre totale, et Ciudad Juárez était sans doute l'endroit le plus chaud du pays en la matière. Désormais, les *amigos* mexicains réglaient leurs comptes à l'arme lourde. Lances-grenades M-203, mitrailleuses M-60, lances-roquettes RPG7, etc. quand il ne s'agissait pas de véhicules bourrés de C4 explosant en pleine ville. Peu importaient les dommages collatéraux. De l'autre côté des ponts franchissant le Rio Grande, les vies humaines ne coûtaient rien. Dans ces conditions, tenter quoi que ce soit contre les cartels mexicains, sur leur territoire et sans matériel lourd, relevait du suicide. Moralité, deux solutions : faire passer le TACOM, ou renoncer.

D'où le coup de fil de la veille.

Mais le Guerrier avait déjà perdu trop de temps. Plus de vingt-quatre heures d'attente à proximité de ce poste frontière, avec le risque d'attirer sur le van l'attention des *border patrol* qui circulaient dans la zone. Il venait de franchir le check point U.S., le plus facile. Il était maintenant 18 h 50, et compte tenu de la longueur des queues de véhicules, quinze minutes au moins seraient nécessaires pour accéder aux contrôles mexicains. Tout en insérant le char de guerre dans une des files, l'Exécuteur se remémorait les derniers mots entendus la veille au téléphone.

« La fenêtre sera étroite. Très étroite. »

Deux phrases en forme de mise en garde, qui tournaient en boucle dans son esprit. Pas eu le temps d'obtenir plus amples précisions. Le Guerrier jeta un œil à la montre de bord.

18 h 49.

Subitement, sa file s'était mise à avancer plus vite, et les panneaux jaune et bleu grandissaient rapidement derrière le pare-brise. De plus en plus vite.

« La fenêtre sera étroite. Très étroite. »

Si ça continuait, il allait arriver trop tôt. Il voulut changer de file, ce fut presque pire. Et soudain, il se retrouva sous les portiques, avec une seule voiture devant le TACOM et toute une grappe de militaires en armes. Treillis de combat, index sur les pontets des fusils d'assaut, regards suspicieux figés au ras des casques. Contre toute attente, un des soldats fit signe à la voiture située devant le Guerrier de circuler, et d'un coup, le van se retrouva en première ligne. D'un nouveau signe, le militaire lui ordonna d'abaisser sa glace de portière, jetant aussitôt d'un ton sévère :

— *Pasaporte, porfavor.*

Le jeune type avait déjà le document en main. Passeport américain, vrai-faux, évidemment. Quelque peu crispé malgré lui, Bolan vit le jeune type le feuilleter, tandis qu'un autre soldat se mettait à tourner autour du mobil-home.

— *¿ Hablan español, señor ?*

— *Un poco*, répondit modestement Bolan.

Du coin de l'œil, il surveillait l'autre soldat dans le rétro extérieur. Deux autres militaires avaient rejoint ce dernier, louchant également sur la carrosserie, et l'arrière du véhicule. De son côté, son passeport toujours en main, le premier questionna :

— Quelle est la raison de votre entrée au Mexique, *señor* euh... Beckett ?

Arnold Beckett, le nom inscrit sur le passeport. Celui d'un négociant en vins de la Napa Valley, célibataire et sans enfant, disparu dans un crash aérien en Colombie. Se forçant à afficher un air « touriste », le Guerrier renseigna :

— Vacances.

Moue incrédule du Mexicain.

— Ici ? A Ciudad Juárez ?

Étonnement bien légitime. Il aurait fallu être suicidaire.

— Non. Acapulco.

Station balnéaire réputée de la côte Sud-Ouest. Pas le chemin le plus court par ce poste-frontière, mais après tout...

— *¿ Nada que declarar, señor ?*

— *Nada*, assura Bolan.

Un œil toujours vers le rétro.

— ¿ *Señor* ?

On avait toqué à la vitre de portière opposée. Bolan tourna la tête, découvrit une large face renfrognée. Un des trois autres militaires. Saisi d'un sentiment désagréable, Bolan abaissa la vitre. Sous le rebord du casque, tous les soupçons de l'humanité, et, sur l'épaule de l'uniforme, des barrettes de sergent. D'un signe nerveux, le soldat indiqua une aire de dégagement sur la droite, ordonna :

— *Por aquí, señor.*

Un ton sans réplique. Le Guerrier obtempéra, cherchant une solution. En vain. Il avait franchi le contrôle U.S., il était à la merci des Mexicains. Instinctivement, tout en manœuvrant pour gagner la zone indiquée, il balaya le décor du regard, dut se rendre à l'évidence : rien. Et le quart d'heure était écoulé. Trois des militaires avaient suivi le déplacement du van, et le gradé leva un bras en ordonnant :

— Stop !

Le Guerrier arrêta le TACOM, vit le sergent se poster devant sa portière, fusil d'assaut au poing :

— Veuillez couper le moteur, descendre du véhicule, et en ouvrir les accès, *señor*.

CHAPITRE XIII

Cette fois, c'était foutu.

Les soldats entouraient le char de guerre, et, déjà, le sergent s'approchait de sa porte latérale. Celle qui s'ouvrait sur le sas central, desservant la cabine de repos d'un côté, et de l'autre, le module opérationnel. Le centre vital du van. Certes, l'arsenal de bord n'était pas visible d'emblée, mais la moindre fouille sérieuse...

— ¿ *Señor* ?

Le gradé s'impatiait, appuyant son appel d'un mouvement sec du canon de son arme, tandis que les deux autres essayaient d'actionner les poignées des ouvertures du van.

L'Exécuteur se pencha à sa portière, jeta un regard alentour, scrutant le secteur. Rien à l'horizon.

Désignant le panneau d'ouverture latéral du van, le gradé pressa :

— *Pronto, señor*. Arrêtez le moteur, et ouvrez ce panneau. *Por favor*.

Affichant la mine « touristique » la plus décontractée possible, Mack Bolan renvoya, l'air de s'excuser :

— *Si, si. Momento*. Ça s'ouvre de l'intérieur.

En fait, il venait de prendre sa décision : passage en force. Plus le choix.

Déjà, les pieds de l'Exécuteur étaient au-dessus des pédales respectives, sa main gauche empoigna le volant, sa droite saisit le pommeau du levier de vitesse et...

— ¡ *Sargento Rodriguez* !

Une silhouette en uniforme clair venait de passer devant le pare-brise du van. Fonctionnaire des douanes. Contournant le véhicule, celui-ci rejoignit le groupe de militaires, tendit une feuille de papier genre circulaire au sergent, tout en tournant la tête vers la longue file d'attente. Le militaire consulta le papier et se mit à discuter avec le douanier. Toute son attention focalisée sur son projet de fuite, l'Exécuteur suivait la scène d'un œil attentif. L'adrénaline à son maximum, il allait enclencher la première vitesse, quand, du coin de

l'œil, il aperçut dans le rétro le sergent adresser un signe à ses subordonnés, puis, circulaire au poing, les entraîner soudain vers l'arrière de la file de voitures en attente. Incrédule, il vit alors le douanier revenir vers l'avant du van, s'arrêter dans le cadre de la glace de portière toujours abaissée, en feuilletant ce qui semblait... son passeport.

Un passeport qu'il tendit dans l'ouverture en souhaitant :

— Bon séjour au Mexique, monsieur.

Incrédule, mais l'air parfaitement à l'aise, Bolan récupéra le document.

— *Gracias*, remercia-t-il.

Puis il démarra. Sans comprendre exactement ce qui s'était passé.

Sitôt les limites de la zone frontière passées, il accéléra, cherchant du regard un signe quelconque. Une voiture, une silhouette, un visage. Son coup de fil d'hier avait été si bref et les propos si lapidaires, qu'il ignorait même la nature du « signe » en question, et le moment où il s'établirait.

« Plus de contact, jusqu'à nouvel ordre. »

En tout cas, ni ici, ni maintenant. Flou total. Autour de lui, aucun indice. Rien que les abords anonymes d'un nouvel univers. Plus rien à voir avec El Paso et les States. Dès les premières constructions, sitôt les premiers décamètres de chaussée, façades basses et usées, peintures défraîchies, trottoirs rafistolés, parc automobile fatigué. Et peu de piétons. Furtifs. Rasant quasiment les murs. En d'autres temps, Mack Bolan avait connu Ciudad Juárez beaucoup plus décontractée, parfums épicés de tacos, de tequila et ambiances mariachis. Ce soir, alors que la nuit s'installait, ce qui planait sur la ville portait un nom lugubre : la peur.

Surveillant machinalement ses arrières et délaissant le plan de la ville dont il s'était tout de même muni, il se repéra de mémoire, et se coulant dans le flot d'une circulation poussiéreuse et pressée, le char de guerre se dirigea vers l'est. Malgré son maquillage passe-partout et défraîchi, le gros véhicule ne passait pas inaperçu. Des regards curieux le détaillaient au passage, et par deux fois déjà, il avait croisé des véhicules du CIPOL, dont les occupants armés jusqu'aux dents l'avaient observé avec méfiance.

Décidé à trouver un lieu de parking discret pour stationner le char de guerre, Bolan décida de rester dans la périphérie. Il roula un long moment, et il avisait les enseignes d'une station-service PEMEX perdue dans une zone plus ou moins en réhabilitation, quand son satellitaire se manifesta. Une sonnerie particulière. SMS. Il activa l'appareil, trouva un texte en espagnol. Laconique :

« Cette nuit, à 11 heures, parking de l'hypermarché Soriana. »

Une lueur fugitive passa dans les prunelles de l'Exécuteur. Il était à pied d'œuvre, et le compte à rebours était commencé. À partir de maintenant, il était dans le fief d'une des pires organisations criminelles de la planète, sur le terrain le plus miné qui soit. Il allait y jouer sa vie sur le fil du rasoir.

Mais, comme au poker, il fallait payer pour voir.

— ¡ *Bella !*

L'œil luisant, l'échalas en maillot de peau trempé de sueur passait doucement sa large main osseuse sur la crosse de l'AK-47, comme il aurait caressé la peau d'une femme aimée. En fait, c'était presque ça. Amarillo « Viejo » adorait sa « corne de bouc ». Une Kalach un peu particulière, dont il avait décoré la crosse de bois de délicates incrustations en os, représentant des allégories mayas. Ses racines. D'origine maya, face tannée et épaisse crinière grise, *El Viejo*, le plus ancien *sicario* des troupes de choc d'Abel « Tonel » Ferrer-Ortez, était aussi le plus doué de tous. Tueur né, doublé d'un artiste. Une sorte de joaillier, qui n'utilisait que des fragments d'os pour décorer ses armes.

Les os de ses victimes.

Sous les structures métalliques des anciens dépôts de la fabrique et dans la lumière glauque des tubes fluos, les cliquetis des culasses résonnaient comme sous la nef d'une cathédrale. Silencieux, installés devant les plateaux sur tréteaux dressés au milieu des caisses et des véhicules blindés alignés comme à la parade, les *aztecas* et les *lince*s des troupes de Tonel s'affairaient à l'instar d'*El Viejo*, à l'entretien de leurs armements. Cela sentait la graisse et le gasoil, et malgré les larges portes ouvertes, la sueur ruisselait sur les corps et les faciès brutaux.

— ¡ *Bella, buena chica de mi corazón !*

Des rires fusèrent autour du vétéran, accompagnés de sarcasmes. Installé près de lui, son second, « Mamut » le colosse ricana d'un air lubrique, mimant à son tour une masturbation sur le canon de sa mitrailleuse Minimi FN Herstal, en singeant un orgasme, dans un concert d'exclamations.

— ¡ *fSilencio !*

La voix caverneuse avait roulé sous la charpente métallique en un écho sourd qui figea tout le monde dans un brusque silence. Dans la large tache de soleil d'une des portes béantes, la maigre silhouette était apparue comme par magie.

Jesús.

Sur la chemise blanche couvrant les épaules, les longs cheveux noirs du beau-frère de Tonel frémissaient dans le léger courant d'air, et sous l'éclairage lugubre, la flamme intense de ses yeux brillait. Un regard qui s'attarda sur la main d'un des *lince*s encore enroulée de façon suggestive autour du canon de son arme, tandis que la voix caverneuse s'élevait de nouveau.

— Porcs lubriques ! Vous offensez Dieu !

Dans le silence revenu, alors que les culasses glissaient à vide dans leurs logements et que les hommes reprenaient les remplissages des chargeurs, Jésus gagna le tréteau d'*El Viejo*.

— Tu te moques de tes ennemis morts, Viejo, et tu as tort. Ces morceaux d'os que tu offres à la risée de tous sont des reliques. Des éléments sacrés, que tu as toi-même élevés au rang d'œuvres d'art. Elles méritent donc le respect.

Contre toute attente, la voix s'était adoucie, comme s'adressant à un enfant. De l'autre côté du plateau, le vétérân hoça la tête, acquiesça sans oser lever les yeux.

— Tu as raison.

Ponce « Jesús » Fortino allait enchaîner un de ses commandements pseudos religieux, quand une vibration secoua sa poche de jean sous l'ample chemise blanche. Il sortit l'appareil, lut le numéro sur l'écran, fronça les sourcils.

Frasco. Le *jefe* des *aztecas* restés au Castel. Il décrocha, dit « *si* », écouta un instant, un éclair fulgura dans son regard magnétique, et il quitta le hangar d'un pas pressé. Si jamais Frasco...

D'abord, avertir Tonel, et faire sauter les fusibles. Pour le cas où. Ensuite, prier. Il fallait toujours prier.

Ils ordonnaient l'impossible !

Depuis le dernier contact du *negociador*, Valerio n'était pas resté inerte. Le flic avait repris le dessus. Ayant coupé ses propres paroles et tout autre indice susceptible de l'impliquer sur les enregistrements du Dictaphone, il avait envoyé ces derniers au labo du *ministerio del Interno*. Le but, essayer d'identifier la voix rauque, en la comparant aux milliers d'enregistrements opérés sur les enquêtes des derniers mois. Depuis, il attendait. Espérant sans trop y croire récolter l'élément qui lui permettrait de remonter la piste. De sauver Carlotta et de...

Le téléphone ! Le *negociador* ! Encore !

Activant la touche REC du Dictaphone toujours connecté à son portable, le commandant décrocha, articula d'un ton qui se voulait

sec :

— *Si*.

— Domingo Valerio ?

Une voix de femme. Dure, sourde. Pilar !

La mère de Leonor, la *abuela* de Carlotta ! Des années qu'il ne l'avait pas entendue. Même pas appelé après le rapt pour demander son aide. Seulement la police. Incrédule, il articula :

— ¿ *Si* ?

— Si Carlotta ne m'est pas rendue dans les quarante-huit heures, je dis tout aux journaux et à la radio.

— Pilar ! Je...

— Si ça se trouve, c'est toi qui l'as fait enlever, ma *niña* !

— Pilar ! Ne dis pas de conne...

— En tout cas, j'en aurai le cœur net.

— Écoute, Pilar. Je ne...

— Non ! Toi, tu écoutes, coupa la vieille. Tu as deux jours. Rien que deux jours !

Puis un déclic. Communication coupée.

Quarante-huit heures ! Pour faire quoi ?

Il était près de 23 h 30, l'hypermarché Soriana avait fermé ses portes depuis longtemps, le secteur était quasi désert. Quelques véhicules militaires et un 4x4 du CIPOL bourré d'hommes en uniformes sombres étaient passés au loin, et sur le parking, l'enseigne de l'hyper aux couleurs délavées éclairait les quelques véhicules stationnant çà et là, feux éteints. Dont deux ou trois véritables épaves sans roues.

Petits pillages ordinaires.

Installé aux consoles du module opérationnel, Mack Bolan attendait, surveillant le périmètre par le truchement des mini caméras externes panoramiques et les senseurs acoustiques du char de guerre. Sans impatience, malgré le retard. Il avait déjà vécu une scène similaire, lors de son précédent blitz au Mexique.

Un instant plus tard, les senseurs acoustiques captaient un bruit de moteur et une des caméras externes zooma sur un taxi Volkswagen vert qui s'arrêtait à l'entrée du parking. Une silhouette en descendit, des pas résonnèrent dans la sono du module et, peu après, actionné électriquement de l'intérieur, le panneau latéral du TACOM s'ouvrait sur le sas.

Le Guerrier fit pivoter son siège, leva les yeux vers l'ouverture donnant sur le sas, et une lueur flotta fugacement dans son regard minéral, tandis qu'une voix résonnait :

— ¡ *Hola* !

CHAPITRE XIV

Le silence qui suivit fut ponctué d'un échange de regards. Intense. Puis Mack Bolan renvoya :

— *Hola*, Consolación.

Consolación, un prénom qui collait parfaitement au personnage. Le genre de « consolation » qu'aurait souhaité le plus difficile des mâles branchés. 1m70, environ 50kg, des déliés et des pleins idéalement répartis, soulignés par le jean et le T-shirt moulants sous le boléro en cuir fauve. Plus, une crinière de cheveux bruns et frisés, retenus dans la nuque par un ruban fauve formant catogan. La trentaine triomphante, un fourre-tout couleur caramel en cuir tressé à l'épaule. Et puis les yeux. Argent. Pas gris, pas la teinte de l'acier non plus. Vraiment celle de l'argent. Avec ce fond de patine propre au métal précieux quand on en ravive l'éclat au blanc d'Espagne. Une nuance magnifique, et quasi magnétique, que le Guerrier n'avait jusqu'alors vue que deux fois lors de ses deux précédents blitz, au Mexique, des mois plus tôt.

Pas vraiment une oie blanche. Lieutenant de l'AFI, la *Agenda Fédéral de Investigation*. La police d'élite mexicaine à vocation d'enquêtes, une sorte de F.B.I. local. Lors des deux précédentes actions du Guerrier au Mexique, Consolación et son frère Lucio avaient apporté au Guerrier une aide très efficace... et pas très légale, notamment motivée par la mort de leur frère aîné, lui aussi ayant appartenu à l'AFI, assassiné par les *amigos* de la dope. À leur façon, Consolación et son frère, pourtant condamné au fauteuil roulant, semblaient mener ici la même croisade que le Guerrier contre le Crime organisé. En l'occurrence, des alliés très précieux. Surtout elle. Elle l'avait prouvé à plusieurs reprises dans la violence et dans le sang.

Tandis que le panneau latéral se refermait dans son dos, la belle Mexicaine s'excusa :

— Désolée, l'avion a pris du retard.

— Pas de problème.

Pointant son pouce vers l'extérieur, Consolación commenta :

— Joli boulot, la peinture.

Elle parlait du travail de réparation effectué par le Ranch sur la carrosserie du TACOM. Toutes traces du dernier blitz mexicain sur le cartel du Golfe avaient été effacées, et la nouvelle peinture grise artificiellement défraîchie n'attirait pas l'attention. Dans ce pays où le salaire moyen confinait au seuil de pauvreté, c'était préférable. Sautant alors du coq à l'âne en s'appuyant de l'épaule contre le cadre d'ouverture du module opérationnel, Consolación Avila esquissa un de ces petits sourires en coin dont elle avait le secret pour ironiser :

— Ça a chauffé pour ton cul, à la frontière. Pas vrai ?

Qualité première de Consolación, son langage châtié. Pas vraiment en accord avec son physique, mais on s'y faisait. Une lueur amusée dans ses prunelles pâles, Bolan s'intéressa :

— Comment vous avez fait ça ?

— C'est Lucio. Simple envoi d'information par fax à l'heure dite. Ordre de l'AFI de contrôler plusieurs véhicules « soupçonnés suspects », ayant passé le check point U.S. peu après ton mobil home. Depuis les mesures d'exception ordonnées par le gouvernement, tous les passages frontaliers sont enregistrés et acheminés en temps réel à nos services, par informatique.

D'où la fameuse « fenêtre très étroite » mentionnée au téléphone par Lucio Avila.

— Hum, pas mal, reconnut Bolan.

Il avait quand même éprouvé quelques sueurs froides.

— Quand tu as appelé mon frère, poursuivit la Mexicaine, j'étais en stand bye à Los Mochis, sur un coup foireux de l'équipe locale. Le temps de m'organiser pour justifier mon départ, j'ai ensuite sauté dans le premier avion, pendant qu'il montait la diversion destinée à te faire passer. Mais son contact était sur un autre point frontalier. Le temps qu'il le joigne... Ça a dû se jouer à un poil de touffe, non ?

— Si, admit Bolan.

— Désolée, mais c'était délicat. Aux check points, les militaires sont de plus en plus nerveux. La semaine dernière, un sergent de la *Guardia National* s'est fait descendre dans les chiottes du poste du Puente Dos.

Sans doute un de ces petits règlements de comptes locaux. À Ciudad Juárez, les trafics gangrenaient toutes les administrations, et l'armée n'était pas en reste.

— Bref, soupira la jeune femme. Si tu ramènes tes rangers par ici, c'est que ça va saigner. *Verdad*.

Même pas une question. La certitude s'imposait d'elle-même. Machinalement, elle avait posé sa main sur le flanc de son fourre-tout,

l'air de beaucoup y tenir. À en juger par les expériences précédentes, son contenu était sûrement très précieux. Genre pistolet automatique, voire mini P.-M. au chargeur de 20 ou 30 cartouches.

Petit sourire énigmatique aux lèvres, la jeune femme déclara :

— Contente de te revoir, *hombre*.

Lui rendant son sourire, Bolan renvoya :

— *Yo también, guapa*. Mais, pas très original, ton rencard.

Il faisait allusion au parking, comme lors de son dernier blitz mexicain. Au loin, une sirène de police résonna, s'estompant rapidement. Levant le pouce vers l'extérieur, Consolación railla :

— Tu aurais préféré le commissariat local ?

Bolan ne releva pas, et ils s'observèrent un instant, des tas de souvenirs très mouvementés plein leurs mémoires. Puis le Guerrier enchaîna :

— Comment il va, ton frère ?

Lucio Avila était *capitán* au sein de l'AFI, chef du *servicio central de información*. Grade et affectation obtenus, suite à la fusillade qui avait tué leur aîné à tous deux, et au cours de laquelle une balle avait lésé sa moelle épinière, le condamnant au fauteuil roulant. Les ordres de mission passaient donc par lui. Une lueur de fierté dans ses beaux yeux argent, Consolación répondit :

— Il vient d'être promu premier échelon, à la *Direction Central* de Mexico.

— ¡ *Enhorabuena* ! félicite le Guerrier.

Dans leur cas, ça facilitait les choses. Comme devinant sa pensée, la jeune femme enchaîna :

— Officiellement, je suis ici dans le prolongement de mon enquête à Hermocillo. Mais je ne pourrai pas m'étemiser.

— Moi non plus, renvoya le Guerrier.

Ouvrant le compartiment frigo du module et désignant l'autre tabouret de console, il proposa :

— Whisky *con hielo* ?

Il connaissait les goûts de Consolation. Cette dernière s'assit d'une fesse sur le deuxième siège du module, et avala d'un trait la ration servie par Bolan avant de soupirer :

— ¡ *Burdel* ! Ça dégrasse !

Sans façon, elle tendit son verre, fit signe de resservir en déclarant :

— J'ai peut-être ton info.

— *El patron está de acuerdo.*

« Jesús » Fortino raccrocha le téléphone, hocha la tête, et son regard magnétique toujours fixé sur celui d'Abel « Tonel », il souffla de sa voix caverneuse :

— *La paz a las almas de los muertos.*

Les mariachis s'étaient tus, et dans le silence à peine troublé par la brise nocturne, la phrase de Jesús résonna à la manière d'une oraison. Puis saisissant la bouteille de tequila posée au pied du lit de jardin, le *jefe* du cartel de Juárez but une large rasade au goulot, rota, hocha la tête à son tour, rota de nouveau, cracha sur les dalles avant de déclarer d'une voix grinçante :

— Maintenant, appelle Diego ; faut s'occuper de ce *cabron* de *sargento*.

Puis en trois lampées, il vida la bouteille de tequila, et les mariachis se remirent à chanter.

¡ Ay, ay, ay, ay !

canta y no llores,

porque cantando se alegran,

cielito lindo, los corazones...

CHAPITRE XV

— Alors ? Cette info ?

Un renseignement que Bolan avait demandé la veille par téléphone au frère de Consolacion pour comparer avec celui fourni par Brognola. Petit silence de cette dernière, puis plongeant son regard argent dans l'acier de celui du Guerrier, elle interpella :

— ¡ *Eh, compañero !* TU veux jouer tout seul ?

En clair, c'était à lui de parler. Et de ne RIEN oublier.

— O.K., dit-il.

Et il résuma. Le blitz de L.A., citant au passage ce « Vid... Ad... ran » qu'il avait cru déchiffrer de la bouche de Mestiso le *custodio*, et occultant le Videl Adrian débusqué par les « *fishermen* » du F.B.I. Puis il évoqua la fuite de Soltana, et sa décision de venir au Mexique s'attaquer au cartel du Golfe, en la personne actuellement introuvable d'Abel « Tonel » Ferrer-Ortes. Son récit terminé, la *teniente* de l'AFI réfléchit un instant, hocha la tête en disant :

— Adran, hein ?

Elle prit le temps de boire une gorgée, déclara :

— Dans nos ordinateurs, pas le moindre Adran. En revanche, on a dégoté un certain Adrian qui pourrait faire l'affaire.

Ouvrant son fourre-tout, elle y préleva un paquet de *Delicados* et un briquet et alluma une cigarette.

Elle souffla un nuage de fumée bleue, fronça les sourcils comme pour se concentrer, récita de mémoire :

— Un type nommé Adrian-Traco et prénommé Videl, né à El Sueco en 1962...

Le Guerrier sentit son intérêt grandir d'un coup. Les *fishermen* du F.B.I. semblaient avoir bien travaillé. Il ignorait si c'était la bonne piste et où elle pourrait le conduire, mais cet Adrian devenait très intéressant. Après une deuxième bouffée, la Mexicaine enchaîna :

— ... Sans profession définie, condamné plusieurs fois pour agressions, dont la plupart à caractère sexuel, dernièrement sorti de la prison de Ciudad Juárez, envoyé en réinsertion dans un stage de

mécanique... et retrouvé mort.

— Mort !

Stoppée par l'exclamation dépitée de Bolan, Consolation acquiesça.

— *Lo siento*. Si ce type était ton unique piste...

— Mort comment ? coupa le Guerrier. Où et quand ?

— Selon le rapport du légiste, mort depuis environ trois jours.

Bolan tiqua. Trois jours, ça correspondait à la période où il avait justement entendu prononcer ce nom par feu Mestiso Santiago. Coïncidence ?

— Abattu de plusieurs balles, renseigna la jeune femme. Son corps a été découvert au nord-ouest de la colonie d'Anapra de Ciudad Juárez, par une patrouille d'A.D.S.

Agents de sécurité. Bolan connaissait.

— Les hommes d'une société privée, précisa Consolation. La *Universal Seguridad*. Des agents dont la plupart se sont recyclés dans ce business après avoir été virés de l'armée. Des brutes. Pas très bien considérés par la police, et détestés par les populations des colonies défavorisées, car ils bossent souvent pour les propriétaires des terrains concernés. Des investisseurs, qui souhaitent récupérer ces zones pour y développer des cités à forts loyers, et qui n'hésitent pas à user de la force pour virer les habitants actuels. La police locale soupçonne les A.D.S. de plusieurs meurtres et assassinats commis dans ce but d'évictions, mais jamais la moindre preuve.

— O.K., se résigna le Guerrier. Piste coupée.

— Pas forcément, rassura la jeune femme.

Surprise de l'Exécuteur.

— ¿ *Por qué* ?

— Parce que sous les semelles du cadavre d'Adrian, la police scientifique a relevé des traces de sang.

— Et ?

— Un sang qui n'était pas le sien, et qui correspond à celui d'un autre cadavre, tué par balle, à peu près au même moment, dans les terrains vagues de la colonie de Lomas del Poleo. Un certain Marcos Arabal. À priori, rien de particulier, sauf que ce Marcos semblait être le petit ami d'une certaine Carlotta Farias, seize ans, signalée disparue le même soir par sa grand-mère. Dans la voiture de Marcos Arabal et outre divers indices, la *Criminal* a prélevé des traces de sperme sur la banquette arrière, mélangé avec un peu de sang, et l'analyse a prouvé que ce n'était pas ceux du petit ami.

— Ceux de Videl Adrian, déduisit Bolan.

— *Exacto*. Ça ressemble fort à un viol. D'autre part, une de ses semelles avait imprimé son empreinte dans le sol ramolli par le sang, près du cadavre de Marcos Arabal. Quant à Carlotta, elle demeure introuvable.

Joli mystère mexicain.

— O.K., répéta le Guerrier. Mais mon unique piste n'en est pas moins rompue.

— Pas si sûr.

— Comment ça ?

— Par des indiscretions émanant de la *Universal Seguridad*, la *Criminal* aurait appris le passage en patrouille d'un sergent de la police municipale, le même soir, aux alentours du lieu où on a retrouvé le cadavre du présumé violeur. La voiture de ce municipal aurait eu des ennuis mécaniques qui l'auraient obligé à s'arrêter pour réparer, mais il n'aurait rien remarqué de suspect dans le secteur.

Bolan fronça les sourcils.

— Pourquoi tout ce conditionnel ?

Vidant son verre, Consolation Avila revendiqua :

— *Por favor*.

Elle jurait comme un charretier, et buvait comme un *hombre*. Resservie, elle but une large gorgée, répondit enfin à la question :

— Parce que si personne n'a semble-t-il cherché à fouiller tout ça de plus près, moi si. Quand après ton appel du poste frontière j'ai trouvé la trace de ce Videl Adrian dans les dossiers informatiques de la *Criminal*, j'y ai également lu les noms des policiers liés à ses différentes arrestations, et l'un d'eux m'a tout de suite sauté aux yeux. Un certain Paco Montego. Un des responsables de la dernière interpellation de Videl Adrian, en flagrant délit d'agression sexuelle.

— Le sergent de la panne ? avança Bolan.

— Je vois que tu suis, ironisa l'enquêtrice de l'AFI.

Bolan suivait d'autant plus que les infos de Mestiso restaient gravées dans sa mémoire.

— Alors, je me suis plongée dans le dossier de carrière de ce sous-officier, et j'ai découvert qu'outre ses faits de service plutôt corrects, il avait été plusieurs fois plus ou moins en liaison avec des affaires crapuleuses, non seulement avant son entrée dans la *municipal*, mais également une fois incorporé. Notamment dans de sombres histoires de racket et de dope, dont à l'époque, il a expliqué qu'il s'agissait d'actions de pénétration destinées à ses enquêtes, opérées notamment avec le concours d'amis, habitués comme lui d'un bar un peu chaud de

Mariscal.

Consolacion soupira :

— Et comme aucune preuve de véritable implication illicite de sa part n'a jamais été apportée...

L'Exécuteur esquissa une grimace. Au Mexique, tout était possible, mais en l'occurrence, quelque chose lui disait que sa piste n'était effectivement pas forcément rompue. Seulement, aller agacer un flic local qui n'était peut-être pour rien dans cette affaire... Pourtant, une petite lumière s'était mise à clignoter quelque part dans son cerveau. Il s'enquit :

— Il s'appelle comment, ce bar un peu chaud de Mariscal ?

— Le Pueblo's. J'ai consulté nos dossiers, l'AFI y a un ou deux informateurs. *Pero...*

Soupirant derechef, elle avoua :

— Tout ça peut te constituer une amorce de piste, mais tu vas avoir du mal. Parce que Tonel, on a perdu sa trace. Évaporé. Dans sa propriété des *Colinas*, seuls restent là-bas ses domestiques, et la bande de parasites qui bouffent à ses frais. Neveux et nièces et leurs copains, plus quelques gros bras de service. La police a interrogé tout le monde, mais bien sûr, silence radio total. Quant à Jesús et sa garde rapprochée... même ses mariachis ont disparu.

Bolan tiqua :

— Jesús ? Ses mariachis ?

— Le frère de l'ex-femme de Ferrer-Ortes, en fait son second. Les mariachis, ce sont les *custodios* personnels du boss. De vrais mariachis. Avec tenues folklos, guitares et tout.

Ce beau monde a disparu, sitôt la nomination du nouveau *procurador* du secteur.

La Mexicaine précisa, mi-figue, mi-raisin :

— Le procureur Maximiliano Carjal. Celui à qui on a attribué l'élimination du clan Roque-Chanas... si tu vois ce que je veux dire.

Mack Bolan voyait. Roque-Chanas, le Tamaulipas, où officiait alors le *procurador* en question. Il fallait bien que ses blitz profitent un peu à la loi. Au moins, le procureur Carjal avait pu finir le boulot, en faisant arrêter dans la foulée l'ex-*primero teniente* de « Roca » Roque-Chanas. Capturé sitôt sa prise de succession.

— Il faut dire, reprit Consolacion, que l'ancien proc' de Juárez était largement mouillé. En remerciement pour son laxisme en matière de répression, le cartel lui versait un salaire mensuel de vingt mille dollars, sur un compte bancaire uruguayen. Ayant appris par indiscrétions qu'on allait l'arrêter, il a disparu lui aussi. En fait, deux

jours avant « Tonel » Ferrer lui-même. Dommage. Le ministère comptait justement sur le parachutage de Maximiliano Carjal pour le coincer.

Elle se tut, fixa l'Exécuteur d'un regard soupçonneux :

— T'aurais pas une ou deux infos sur son éventuel passage aux States ?

— *Nada*, coupa le Guerrier. Rien du tout.

— Hum ! Autant dire qu'on n'est pas près de lui mettre la main dessus. En tout cas...

« Tu crois que c'est lui ? »

Stop pant net Consolación et émergeant des sons ambiants captés à l'extérieur par les senseurs acoustiques, la voix avait résonné dans la sono du module opérationnel comme dans une église. Instinctivement, le Guerrier tourna la tête vers les écrans de contrôle et son regard se figea. Là-bas, devant l'entrée du parking, un gros pick-up stationnait. Exactement à l'emplacement où s'était arrêté le taxi de Consolación un peu plus tôt. Un pick-up noir, modèle ancien et apparemment fatigué, lanternes allumées, vitres fumées, dont une à l'arrière, légèrement baissée. Figée à son tour, Consolación fixait également les écrans. Elle souffla :

— *Qué...*

La sono lui coupa de nouveau la parole. Une autre voix :

« Sûr ! C'est son putain de mobil home ! »

Une voix rauque, émanant tout droit du gros pick-up noir, grâce aux senseurs du TACOM qui la captaient par la vitre arrière baissée. Dans le regard minéral de l'Exécuteur, une lueur sauvage fulgura. Aucun doute possible. Déjà repéré. Dès son passage de frontière. Forcément. Et filé jusqu'ici ! Sans qu'il s'en rende compte !

Il avait mal surveillé ses arrières... Et ça sentait la poudre.

CHAPITRE XVI

Un pick-up Dodge, modèle Dakota.

Grâce au zoom de la caméra arrière du char de guerre, Consolación avait pu noter les caractéristiques du gros véhicule noir. Dans le silence tendu, la même voix résonna de nouveau à l'intérieur du module opérationnel.

« Mes couilles à couper ! C'est la grande Salope ! »

« C'est bien lui. Rappelle Jesús. »

Jesús ! Le nom prononcé par Consolación. Le beau-frère de Tonel !

« C'est pas nécessaire ! T'as vu sa tronche au contrôle. Exactement son putain de portrait. »

Cette fois, aucun doute possible. Ils l'avaient aperçu lors du contrôle à la frontière, et son portrait-robot circulait chez les pourris. Résultat, à peine débarqué, l'Exécuteur était dans leur collimateur. Bonsoir, l'effet de surprise !

« Qui c'est, cette gonzesse ? »

Bien sûr, ils avaient vu arriver Consolación. Cette dernière souffla :

— *j Puta !* On les a au cul !

Bolan hocha la tête sans répondre. Son regard fouillait les écrans de contrôle, à la recherche d'éventuels autres véhicules suspects. En vain. Vraisemblablement, celui-là opérait une surveillance de routine au poste frontière. À moins qu'il ne s'agisse d'un pur hasard. Mais dans l'univers du Guerrier le hasard n'avait guère cours. Bien sûr, l'idéal eût été de tomber sur les *podridos* par surprise, pour tenter de localiser Tonel grâce à un débriefing persuasif, mais dans le contexte, toute opération de ce type semblait compromise. Consolación chuchota :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Pas le moindre frémissement dans la voix. L'action, elle connaissait. D'ailleurs, elle avait déjà plongé la main dans son fourre-tout, et la ressortait aussitôt, serrant la crosse d'un MAC 10, avec chargeur de 30 coups. Un instant, il songea attendre le coup de fil de

ses « observateurs » au fameux Jesús, y renonça pour répondre :

— Tu prends le volant, et tu roules vers le sud.

La Mexicaine fronça les sourcils, faillit dire quelque chose, se ravisa et le suivit en silence dans la cabine de pilotage où elle se mit aux commandes, son arme près d'elle. Lors des deux précédents blitz du Guerrier au Mexique, elle avait eu l'occasion de s'habituer au TACOM.

Le Guerrier activa l'écran de contrôle des caméras externes, et l'image apparut. Quatre plans distincts, couvrant tout le périmètre. Avec sur l'une d'elles, l'entrée du parking, et le pick-up. Pendant ce temps, Consolation avait démarré le mobil home, le dirigeant vers la sortie du parking, à une allure de sénateur. L'air de ne rien avoir remarqué. Peu après, le puissant véhicule roulait placidement vers le sud, en direction d'Abraham González Aeropuerto. D'abord, Bolan avait cru au décrochage du gros pick-up noir, avant de le voir réapparaître sur l'écran couvrant l'arrière du char de guerre.

La filoché était lancée.

À proximité de l'aéroport, l'armée et la police étaient omniprésentes. Pas question de s'éterniser. Consolación questionna :

— C'est quoi, ton plan ?

L'Exécuteur tenait à son idée de débriefing. Peut-être l'occasion attendue pour attraper le fil d'Ariane. Pour ça, une seule solution. Tout en préparant ses armes, il répondit :

— Le désert.

Un désert qu'ils aborderaient sitôt les faubourgs franchis. Une zone hyper connue des pourris du secteur, puisqu'ils y abandonnaient leurs victimes...

— Où il va, ce con ?

Didio, le chauffeur du gros Dodge, suivait le mobil home de loin, prenant toujours soin de laisser un ou deux véhicules entre eux. Sa question fit ricaner Frasco assis sur le siège voisin :

— ¡ Vale ! grinça-t-il. Tout baigne.

Au sud, il n'y avait que le désert, et il avait compris le parti à tirer de la situation. Si ce *cono* de gringo sortait de la ville, ils auraient toutes les chances de le niquer sans craindre les flics. À bord, ils avaient de quoi attaquer n'importe quel blindé léger, et la nuit, ni le CIPOL ni l'armée ne venaient guère tramer leurs guêtres dans ces secteurs-là. Alors...

— On devrait rappeler Jesús, fit une voix derrière eux.

Mando. Toujours à chercher la petite bête, celui-là. Un petit nouveau. Réflexes d'ancien *comando paracaidista*. Doigt sur la couture, respect de la hiérarchie. D'ailleurs, contrairement aux autres *aztecas* de Ciudad Juárez aux looks plus ou moins relâchés, il avait conservé une vraie rigueur d'apparence. Cheveux courts, gueule rasée de près, moustaches bien taillées, et treillis militaire.

— Fais pas chier ! gronda Frasco. On fait sa fête au grand con, et on appelle après.

Frasco était le *jefe* d'un des commandos de couverture laissés en ville par Tonel, et il comptait bien profiter de l'aubaine pour se hisser dans la hiérarchie du clan.

Descendre le grand Fumier !

La gloire... et le fric.

Et tout semblait se dérouler comme il l'espérait. Ils avaient dépassé l'aéroport, les faubourgs Sud de la ville se clairsemaient de plus en plus et la circulation se raréfiait. Heureusement, Didio le chauffeur avait réussi à conserver deux véhicules entre le pick-up et le van. Du reste, ce dernier n'avait pas une seule fois fait mine d'esquisser la moindre rupture de filature. Au contraire, il avait même ralenti. La grande Salope se croyait bien tranquille.

Dix minutes plus tard, ils se retrouvaient en plein désert, où la pleine lune brillait dans le ciel étoilé. La circulation était devenue quasi nulle, et plus aucune voiture ne séparait le pick-up du van. Le chauffeur avait dû ralentir, laissant le mobil home prendre de l'avance. Seuls, la lune et ses feux arrière permettaient désormais de le suivre à la trace, mais ils pouvaient également se faire repérer. Scrutant le rétro, Didio Vasquero aperçut des phares loin derrière eux, qui grossissaient rapidement. Frasco qui observait le rétro de sa portière renseigna :

— *Es un camion*. Arrête-toi et laisse-le passer.

— M'arrêter !

— *Sí*. Et vous deux, ordonna le *jefe* au binôme de l'arrière, passez sur la plate-forme, et préparez le matos. ¡ *Pronto* !

Le chauffeur arrêta le pick-up sur le bas-côté, et tandis qu'il surveillait les feux du van qui s'éloignaient, Mando et son copain quittèrent la cabine pour sauter sur la plate-forme arrière. Une poignée de secondes plus tard, en fait de camion, ce fut une simple camionnette qui les dépassa en trombe. Didio Vasquero redémarra pour accélérer aussitôt, copiant son allure sur celle de l'utilitaire, tandis que des bruits métalliques résonnaient sur la plate-forme. L'ouverture du « coffre à outils ». Près du chauffeur, Frasco recommanda :

— Le perds pas, surtout.

Vasquero devait maintenant sans cesse déboîter et se tordre la nuque pour continuer de surveiller le mobil home. Il déporta de nouveau le pick-up sur la gauche, écarquilla les yeux et tendant le cou.

— ¡ Mierda !

Son juron fit se raidir son voisin.

— ¿ Qué pasa ?

— ¡ El móvil ! ¡ Desaparecido !

Michael Balsera commençait juste à s'endormir, quand la sonnerie de son portable le redressa sur son drap humide de transpiration. L'esprit engourdi, il établit la communication :

— ¿ Diga ?

— *Es mi*, fit une voix caverneuse dans le combiné.

El negociador. Puis sans transition :

— Appelle le sergent dans une heure, et file-lui rencard pour lui remettre le reste de son fric.

Incrédule, l'agent C.I.A. s'étonna :

— Dans une heure ?

Il n'avait pas l'argent.

— *Si. Una hora exactamente*. Il a fini son service et sera chez lui. Tu lui diras que tu l'attends dans 4x4 gris Nissan stationné devant chez lui et...

— Un 4x4... Hé ! J'ai pas de 4...

— *Vale*, coupa la voix caverneuse. ¡ *Tranquilo ! Y escucha...*

Michael Balsera écouta, mémorisa, se détendit alors que son interlocuteur enchaînait :

— Après, tu oublies toute cette affaire, d'accord ?

— *Muy bien*.

Un déclic, on avait raccroché. Subitement, une coulée de transpiration déferla dans sa nuque, son dos, ses reins. L'angoisse. Et s'ils avaient décidé qu'il n'était plus utile... Puis il se reprit. Comme venait de le lui ordonner *el negociador*, il allait simplement oublier toute cette affaire. Dès qu'il aurait rappelé Montego.

Dans une heure.

— Merde ! Où il est passé ?

Accélérant comme un fou, Didio Vasquero avait remonté la camionnette, l'avait dépassée en trombe, cherchant les feux arrière du mobil home. En vain. Le chauffeur enfonçait l'accélérateur jusqu'au plancher, quand près de lui Frasco le retint :

— Là-bas ! À droite !

Didio regarda, découvrit l'amorce d'une piste à moins de cent mètres avec, au loin, deux infimes points rouges, et une forme sombre qui cahotait dans le désert.

— ¡ *Elcabron* !

Après cent mètres, il tourna à droite, et tandis que le pick-up cahotait à son tour sur la piste défoncée bordée de roches et d'éboulis, Frasco ordonna :

— Éteins tes lumières.

La lune permettait une vision suffisante. Sans doute à cause d'un accident de terrain, les feux du van avaient un instant disparu, avant de réapparaître. Alors que Didio éteignait ses phares, Frasco pivota du buste pour jeter un regard par la lunette arrière de la cabine. Sur la plate-forme, au pied du container métallique qui tenait lieu de « boîte à outils », Mando, l'ex-parachutiste en treillis, serrait un gros tube contre lui.

LAW.

Light Anti-tank Weapon M-72 A2. Lance-roquette de 66 mm, portée maxi 1000 m, portée efficace 200 m, capable de percer 25 à 30 cm d'acier. Véritable arme de guerre, presque surdimensionnée en la circonstance. Un rictus étira la bouche du *jefe* du groupe. Avec ça, cette connerie de mobil homme qu'on disait si redoutable ne ferait pas un pli. Ils allaient le pulvériser !

Se penchant à sa glace baissée, Frasco passa son bras à l'extérieur, cria vers la plate-forme :

— Quand je lèverai le bras !

En fait, très bientôt. Car sur sa lancée, le pick-up avait déjà parcouru la moitié du chemin le séparant du mobil home. Une cible parfaite dans cette nuit claire. À moins de 300 mètres maintenant. Encore un instant, et la distance serait optimale. D'ores et déjà, le *cabron* n'avait plus aucune chance.

— Accélère ! ordonna le *jefe* au chauffeur.

Une certaine fièvre l'avait saisi. Celle du chasseur à la traque. Juste avant l'hallali. Dans le rétro externe, il devinait la silhouette de Mando, LAW à l'épaule. Et déjà, son bras à lui amorçait son mouvement vers le haut...

Le TACOM s'éloignait peu à peu, mais tapi dans la pierraille, l'Exécuteur regardait dans la direction opposée. L'instant d'avant, profitant du repli de terrain qui avait provisoirement masqué les feux arrière du char de guerre à la vue de ses suiveurs, il avait sauté à terre. Revêtu de la sinistre combinaison de combat, armé du Beretta 92F, d'un MP 5K à deux chargeurs scotchés tête-bêche, deux grenades M-26 à la ceinture, et une lunette I.L. sur son front, il s'était tassé derrière un remblai de roches. Avec en tête un plan très simple. Rafaler les roues du 4x4 à son passage pour le stopper, puis abattre ses occupants dans le foulée, tout en tâchant de ménager un blessé aux fins de débriefing. Unique chance éventuelle d'obtenir l'info qu'il attendait.

La planque d'Abel « Tonel » Ferrer-Ortes.

Manœuvre hasardeuse, mais c'était ça, ou rien. D'ailleurs, le 4x4 était déjà là. Feux éteints, roulant vite, tressautant violemment sur les accidents de la piste, gagnant rapidement du terrain sur le char de guerre. Dans une poignée de secondes...

Mais alors que l'Exécuteur amorçait le mouvement de se redresser, les deux silhouettes apparurent découpés au-dessus de la cabine du 4x4. Vaguement luminescentes, parfaitement visibles. Deux types juchés sur la plate-forme du véhicule, dont un, avec un long tube sur l'épaule. Un lance-roquette ! Pointé droit devant...

Sur le char de guerre !

À distance optimale ! À la position caractéristique du servant et à l'emplacement de sa main sous le lance-grenade, l'ex-sergent Miséricorde comprit immédiatement.

Le tir ! Maintenant !

Sur le TACOM ! Consolación !

CHAPITRE XVII

Bolan redressa le canon du MP 5K. Dangereux. Très risqué. Il pressa pourtant la détente, envoyant une giclée de 9 mm en direction des deux silhouettes... et par conséquent, du lance-roquette. Et arriva ce qui devait arriver : une explosion fracassante. La roquette enfermée dans le tube.

L'œil droit fermé pour éviter l'éblouissement, l'Exécuteur vit de l'œil gauche des éclats gicler tous azimuts, dans un éclair en forme de soleil. Les silhouettes et le lance-roquette disparurent derrière la cabine du 4x4, et quelque chose vint rebondir à deux mètres du Guerrier, avant de rouler entre les pierres. Une tête. Celle du servent. Arrachée par l'explosion. Dans la foulée, Bolan allait lâcher une rafale vers les roues du 4x4, quand une flamme jaillit de l'arrière de la cabine, puis sous son châssis. Suivie d'une déflagration si puissante que son souffle balaya le sol, envoyant cailloux, sable et poussière dans toutes les directions. Puis une autre explosion. Et encore deux qui fracassèrent l'espace. Une myriade de pierres valdingua tout autour de l'Exécuteur, qui roula à terre sous le souffle incandescent. Des choses brûlantes le frappèrent au crâne, au visage, et malgré sa respiration bloquée, de la poussière investit ses narines, sa bouche, ses bronches, en même temps qu'un choc lourd lui percutait le flanc. Il roula de côté, se protégeant de son bras libre, sa main rencontra une masse tiède. Visqueuse. Pendant ce temps, craquements et grondements montaient dans la nuit, accompagnés d'un souffle infernal qui faisait bouillir l'air ambiant.

Toussant et crachant, le Guerrier rouvrit les yeux, et la première chose qu'il vit dans le nuage de poussière éclairé par les flammes, fut un corps inerte, dos cassé sur le rebord de la plate-forme du 4x4, avec un bras à demi détaché de l'épaule, et une partie du crâne manquante. Il tourna la tête, découvrit ce qui s'était abattu sur lui. Un autre corps. Ou plutôt, un tronc humain. Avec un seul bras et plus de jambes. Incrédule, il releva la tête, regarda vers la piste, aperçut un troisième corps dans la lumière de l'incendie. Étala sur le sol dans une mare sombre, lui aussi déchiqueté par les explosions. Avec le servent du lance-grenade, ça faisait quatre cadavres. À croire que le 4x4

contenait tout un arsenal.

Les yeux pleins de sable et de larmes et des lames de feu dans les poumons, le Guerrier se releva, s'approcha du brasier, dut se protéger la face pour en faire le tour, et pour faire son constat. Plus rien de vivant. Le compte y était. Pour le débriefing, il faudrait trouver quelqu'un d'autre.

En résumé, chou blanc sur toute la ligne.

Il jura, recula, tourna la tête, dut encore s'éclaircir la vue à plusieurs reprises pour apercevoir les feux arrière du char de guerre. Puis ses feux avant. Pleins phares. Il revenait vers lui. Consolación s'inquiétait. Il lui avait dit d'attendre au loin. De ne pas s'en mêler, quoi qu'il arrive. Elle venait quand même.

L'instant d'après, toussant et crachant comme un malade, il réintégra le char de guerre qui repartit aussitôt. Tandis qu'il gagnait la mini-cabine de toilettes du bord, Consolación lui cria de loin :

— Ça baigne ?

— *I'm O.K.*, renvoya-t-il.

Question de baigner, il avait vraiment besoin d'un bon décrassage. Quand il regagna la cabine de pilotage un peu plus tard, mise au courant de l'échec côté 4x4, la jeune femme avait ramené le TACOM sur la route, direction Ciudad Juárez. Arrêtant l'engin sur le bas-côté un peu plus loin, elle tourna la tête vers Bolan, fronça les sourcils en découvrant ses yeux rougis, ironisa :

— On dirait que t'as sommeil, gringo.

Sans relever, il tourna la tête vers l'extérieur. Loin au-dessus du désert, des reflets d'incendie montaient dans la nuit. Reprenant le volant à la jeune femme, il questionna :

— Tu sais où il est, ce Pueblo's ?

Le Pueblo's était plein à craquer, et le boucan était insupportable. Accrochée au comptoir, toute une faune transpirante hurlait pour se faire entendre en avalant bières et tequilas. Coincé dans un angle entre un gros ivrogne hilare et une jeune entraîneuse qui tentait de lui essorer ses dollars, Mack Bolan suivait de loin la silhouette de Consolación émergeant des *banos*. Un moment plus tôt, il l'avait vue discuter avec une des entraîneuses du lieu. Une des indicis figurant aux dossiers de l'AFI. La fille avait ensuite effectué un assez long tour des tables, discutant avec plusieurs types, avant de se rendre aux toilettes, où Consolación l'avait suivie. Très brièvement. Tandis que celle-ci gagnait la sortie de l'établissement sous les regards et les lazzis graveleux des consommateurs ivres, l'Exécuteur surveillait ses arrières. Apparemment, pas de soucis. L'instant d'après, s'arrachant aux griffes désespérées de *son* entraîneuse, il la rattrapait dans la rue quasi

déserte où il avait stationné le TACOM. Apparemment rien de suspect dans le secteur. Mais, bientôt, tous les *amigos* de la ville auraient le signalement du mobil home.

Sitôt le véhicule redémarré, l'agente de l'AFI annonça :

— Bonne pioche.

Tout intérêt aiguisé, le Guerrier demanda :

— Genre ?

— Genre ça m'a coûté quelques billets, mais la fille semble avoir récolté une info intéressante. Le soir du meurtre et du viol, des copains de Videl Adrian qui arrivaient tout juste ici, l'ont vu quitter le bar en leur disant à peine bonsoir, pour monter en vitesse dans une voiture stationnée à l'angle de la rue. Ils n'auraient sans doute pas relevé le fait, s'ils n'avaient reconnu le véhicule en question. Une vieille Chevrolet Dakota beige. Celle d'un flic municipal, bien connu dans le secteur.

Mack Bolan sentit son pouls s'accélérer.

— Paco Montego !

— *Muy bien, compañero*. Je vois que tu suis toujours.

Bolan conduisait, tous les sens en alerte, guettant le moindre signe inquiétant. S'ils tombaient sur un contrôle...

— Et maintenant, questionna Consolación, qu'est-ce qu'on fait ?

Le Guerrier s'attendait à cette question. Pressentant le pire, il rétorqua :

— Toi, je ne sais pas, moi, j'ai une visite à faire.

À un certain Paco Montego. Un léger rire lui répondit Sec. Sarcastique. À cet instant, le TACOM dut stopper à un croisement pour laisser passer trois véhicules militaires pleins de soldats et deux pick-up du CIPOL, avec leurs hommes aux uniformes marine, leurs gilets pare-balles et leurs M-16, qui fonçaient vers le nord, toutes sirènes hurlantes. La jeune femme attendit que Bolan redémarre pour renvoyer :

— Même pas en rêve, gringo. Tu la joueras pas solo.

Il se rendit compte alors d'un détail essentiel. Elle ne lui avait pas dit où trouver ce Paco Montego. Pas d'adresse. Il protesta :

— Consolación ! Dans ta position, ce genre de situa...

— Ma position, c'est celle de lieutenant de l'AFI, coupa la Mexicaine. Flic fédéral, précisa-t-elle, en tendant ostensiblement l'oreille en direction des sirènes qui s'éloignaient. Autant dire que ta position à toi, elle est plutôt délicate, si tu vois ce que je veux dire.

Le ton s'était voulu léger, mais le propos ressemblait fort à un

avertissement. Le Guerrier avait déjà vu la jeune femme à l'œuvre lors de ses derniers blitz au Mexique. Pas le genre à lâcher le morceau. Profitant de son mutisme, Consolación Avila enfonce le clou :

— Je doute que tu aies le temps d'aller jusqu'au terme de tes projets, Mack Bolan. Mais je sais une chose. Dès que ton putain de blitz sera vraiment lancé, t'auras intérêt à faire fissa. Parce que les *maricones* d'en face sont à la tête d'armées bien plus puissantes que celle du Mexique. C'est au lance-missiles et au canon anti-char, qu'ils vont te réduire en miettes... si jamais on les retrouve, tes miettes.

L'Exécuteur avait vu ça un moment plus tôt. Il savait aussi que ce n'était pas ça qui l'arrêterait. La guerre était son métier. Sa vie. Mais Consolación avait raison ; dans ce pays en proie à une guerre des gangs généralisée, et quasiment sous loi d'exception, sa situation manquait un peu de stabilité. En clair, son blitz serait éclair, ou ne serait pas.

— Encore une chose, avança la jeune femme. À Ciudad, l'AFI possède deux ou trois locaux confidentiels. Genre *safe-houses*, comme on dit chez toi. On va passer planquer ton char d'assaut dans l'un d'eux, et y prendre *un coche* plus passe-partout.

— Tss, tss ! Je garde le van. Je stationnerai à l'écart.

— T'es loco, ou quoi ! Tu vas pas te pointer chez un flic avec ton putain de char !

— Si.

Le ton de l'Exécuteur était sans appel. En cas de problème, pas question de mouiller la jeune femme avec un véhicule relié à l'AFI. Il l'expliqua à Consolación, qui finit par admettre à contrecœur.

— *Bueno*, trancha Bolan. De toute façon, j'ai besoin d'un minimum d'outillage.

Consolación Avila connaissait le genre « d'outillage » mis en œuvre par le TACOM lors de leurs précédentes collaborations. De quoi se faire repérer très vite. En fait, dès l'amorce du début des hostilités. De quoi s'inquiéter aussi. Si jamais elle se faisait prendre avec lui... Pourtant, elle refusait de décrocher.

— *Vale*, finit-elle par abdiquer. Mais rappelle-toi. Même pourri jusqu'à la moelle, dans ce pays, un flic *reste* un flic.

Ce soir, la patrouille du sergent Montego s'était poursuivie plus tard que d'habitude. Encore des incidents à la *colonia* d'Anapra. Des familles en voie d'expulsion s'étaient mises à squatter des baraques récupérées par les *maquiladoras*, propriétaires des terrains. Quand il était arrivé sur place, les A.D.S. y étaient déjà, virant femmes et

enfants à coups de crosses de fusils. Au cours de l'opération, il avait même croisé le jeune chef de la patrouille qui l'avait arrêté l'autre soir après qu'il eut tué cette pourriture d'Adrian. Le jeune con l'avait regardé d'une drôle de manière. Depuis, le sergent n'arrêtait pas de gamberger. Son malaise persistait encore, un quart d'heure après qu'il eut ramené son véhicule de service au dépôt pour reprendre sa vieille Chevrolet. Songeur, au point d'en sursauter quand la sonnerie de son portable personnel résonna dans sa poche de blouson. Tenant son volant d'une main, il décrocha, front plissé, regard tendu.

— ¿ Diga ?

— C'est moi, entendit-il dans l'écouteur.

Une voix nasillarde. Facile à reconnaître. Diego. Inquiet malgré lui, il interrogea :

— ¿ Qué pasa ?

— ¡ Nada ! Todo va bien. J'ai ton fric. Où tu es ?

Rasséréné, le sergent commençait à expliquer la raison de son retard, quand l'agent C.I.A. l'interrompt :

— Muy bien. Alors, dans un quart d'heure devant chez toi. Ça ira ?

— Sí, está...

— Un 4x4 gris Nissan, mais je pourrai pas m'éterniser. Tu t'arrêtes en double file, je te remets l'enveloppe et je file. ¿ De acuerdo ?

— Euh... ¡ Si ! ¡ Vale !— Son correspondant avait déjà raccroché. Le *municipal* en fit autant, soupira, alluma *une faro*, la fumée du tabac acheva de le détendre, et, coude à la portière, le policier se prit à rêver. Encore quelques affaire avec ce *cerdo* transpirant, et il aurait assez de fric pour se tirer de cette ville pourrie. Il en était encore là, quand dix minutes à peine plus tard, la vieille Chevrolet tourna dans sa rue du *barrio* Fuentes Los Nogales. Trente mètres plus loin, juste devant chez lui, arrêté de guingois dans la maigre file de véhicules stationnés, un gros 4x4 feux éteints. Le flic fit un appel de phares, le 4x4 répondit immédiatement de la même façon.

Les deux véhicules furent bientôt côte à côte. La vitre fumée arrière gauche du Nissan s'abaissa, et le sergent tendait le bras pour intercepter l'enveloppe promise, quand son regard se figea. Dans l'ouverture de la portière, la main qui jaillissait vers lui ne tenait pas d'enveloppe.

Le temps d'un éclair, le flic crut discerner la forme noire d'un MAC 10, sentit un poinçon de glace lui perforer l'estomac, se jeta de côté, tandis que sa dextre empoignait la crosse de son arme de service à sa ceinture. Tandis qu'il redressait le canon de son arme, il encaissa un choc dans le flanc gauche, puis un deuxième un peu plus haut. La

douleur le suffoqua, un grognement rauque lui échappa, tandis que son index pressait la détente de son revolver. Trois fois. Si rapidement qu'il en fut surpris. Il eut l'impression d'entendre un cri, saisit la poignée d'ouverture de la portière opposée, mais la douleur l'empêcha de rouler dehors. Dans un pur réflexe de salut, il enfonça la pédale d'accélérateur, et la boîte automatique fit le reste. La Chevrolet bondit en avant, fonça un instant droit devant, piqua sur la droite, puis il y eut le choc. Le sergent voulut se redresser, ressentit une douleur atroce dans tout le côté gauche, fut secoué par une violente nausée, plongea dans un gouffre.

CHAPITRE XVIII

— C'est lui !

Exactement à l'instant où le char de guerre stoppait à l'angle de la petite voie sombre, la Chevrolet beige tournait à l'angle opposé. À moins de trente mètres de la grille de la courette du petit immeuble sans grâce où le sergent habitait. Paco Montego, le *municipal* dans la voiture duquel Vidal Adrian était monté à sa sortie du Pueblo's trois soirs plus tôt. Le chaînon manquant.

La chance. Enfin !

— C'est lui ! répéta Consolación Avila en tendant le cou vers l'écran de contrôle du module opérationnel.

Grâce au zoom de la caméra couleur externe, la Chevrolet était parfaitement identifiable. L'Exécuteur songea aller intercepter le policier directement dans sa voiture, mais, à l'instant même, cette dernière ralentit, s'arrêta presque, comme si son conducteur hésitait, puis ses phares lancèrent deux appels brefs. Installé dans la cabine de pilotage pour parer à toute éventualité, le Guerrier crut d'abord à une fausse manœuvre du policier, mais presque simultanément, les feux jusqu'alors éteints d'une voiture stationnée devant la grille de la courette s'allumèrent, émettant un appel de phares identique. Dans le module, la Mexicaine s'exclama :

— ¡ Qué... !— — ¡ Espéra ! l'interrompit Bolan.

Il avait vu la Chevrolet se remettre en marche, puis accélérer jusqu'à la hauteur du 4x4 pour s'y arrêter. Un bras sortit par sa glace ouverte, et il sembla au Guerrier que celle de l'arrière du 4x4 s'abaissait également. Tout ça devenait très intéressant, et...

Soudain, il y eut plusieurs éclairs entre les deux véhicules, le bras du flic disparut dans la Chevrolet, trois autres éclairs fulgurèrent dans son habitacle. Riposte de Montego ? La suite se passa très vite. La portière avant droite de la Chevrolet s'ouvrit à la volée puis, dans le même temps, la voiture démarra sur les chapeaux de roues, parcourut une vingtaine de mètres, avant de piquer à droite pour percuter le flanc d'une camionnette en stationnement, avant de rebondir latéralement jusqu'au milieu de la voie. Dans le même temps, le 4x4

avait subitement déboîté, puis manœuvré pour rejoindre la Chevrolet en marche arrière, tandis qu'un bras jaillissait par la glace ouverte de sa portière avant droite armé d'un P.-M. !

Le juron de l'Exécuteur coïncida avec le rugissement du moteur du TACOM. Il avait tout compris. Sa chance ne tenait plus qu'à un fil. Déjà, le char de guerre s'élançait vers la Chevrolet. Pleins phares, mitrailleuses frontales en batterie, viseurs électroniques en phase de recherche. Mais alors que le van n'était plus qu'à une vingtaine de mètres et que les réticules de visée allaient se positionner sur leur cible, le 4x4 stoppa brutalement, avant de repartir en marche avant comme un boulet. Dans un hurlement de ses pneus, il vira à l'intersection d'où avait débouché la Chevrolet l'instant d'avant. Pour disparaître aussitôt.

— *Shit !* jura Mack Bolan.

Il avait freiné à un mètre de la Chevrolet, empoigné le MAC 10 scotché sous le tableau de bord, sauté à terre dans le foulée en lançant à Consolación :

— Au volant ! *¡ Pronto !* — Puis se ruant vers la portière ouverte de la voiture, il se pencha sur le buste qui en émergeait. Dans la lumière des phares du van, il identifia les dégâts. Le flanc plein de sang, le policier geignait sourdement, les yeux mi-clos. Son poing serrait encore le revolver dont il semblait s'être servi contre le 4x4. Pas mort, mais guère mieux. Quant à la voiture, calandre enfoncée et capot faussé, mais apparemment roulante.

Si une patrouille du Cipol ou de l'armée s'amenait...

Confisquant l'arme au flic, Bolan le redressa tant bien que mal sur le siège passager, claqua la portière sur lui, fit signe à Consolación déjà au volant du TACOM de le suivre, sauta au volant et remit la voiture en ligne. L'instant d'après, alors que des fenêtres s'éclairaient et que des ombres émergeaient çà et là des habitations riveraines, la Chevrolet tournait à l'intersection, suivie par le char de guerre.

Bien sûr, le 4x4 gris avait disparu.

Toujours suivi par le TACOM, l'Exécuteur roula un moment dans les rues désertes, attentif à la fois aux sirènes qui s'élevaient dans le lointain, et aux geignements du blessé, nourrissant l'espoir ténu d'en tirer quelque chose in extremis. À condition de ne pas trainer. Repérant une voie étroite ouverte sur ce qui ressemblait à un chantier abandonné, il stoppa la Chevrolet, fit signe à Consolación de ne pas bouger, éteignit ses feux, se pencha sur le blessé dont les gémissements s'affaiblissaient de façon inquiétante.

— Paco, souffla-t-il à son oreille. Tu m'entends ?

Pas de réponse. Un filet sombre suintait au coin de la bouche du

policier.

— Paco ! Qui t'a tiré dessus ?

D'abord, Bolan crut ne rien obtenir de plus, puis après un spasme, le blessé éructa dans un gargouillement sinistre :

— C... CI...

Incrédule, le Guerrier tiqua :

— ¿ *Qué ?*

Un long silence suivit, ponctué d'une respiration anarchique, avant que le gargouillement ne reprenne :

— ¡ *C... I... A... Di... Diego !*

— Diego ? C'est qui, Diego ?

Montego émit un hoquet mouillé, grailonna péniblement :

— ¡ *Una basura ! ¡ Lo llamó... teléfono... mi pasta !* M'a téléphoné... *mi pasta !* Mon pognon !

Peut-être une vraie piste. L'Exécuteur insista :

— Tui veux dire que Diego t'a appelé ce soir, et que c'est lui qui t'a tiré dessus ?

L'autre émit un bruit de bouche affreux, se vomit dessus, finit par cracher :

— ¡ *Sí !*

— Pourquoi, la C.I.A. ? pressa le Guerrier. Il est de la C.I.A., Diego ?

Pas de réponse. Le flic allait décrocher. Proche de l'apnée. Prêtant l'oreille au moindre son extérieur, Bolan le secoua :

— Son téléphone ! Son numéro de téléphone, à Diego !

Le mourant grogna encore quelque chose d'indistinct, souffla dans un autre gargouillis :

— ¡ *Ma... rícon !*

Il hoqueta violemment, s'affaissa sur son siège, puis plus rien. Mort.

À la fois intrigué et vaguement dépité, l'Exécuteur fouilla les poches du cadavre, trouva un mini répertoire froissé, un porte-cartes défraîchi, sa plaque de police, de la monnaie et un téléphone portable. Rien de plus dans les vides-poches et dans la boîte à gants du véhicule. Il empocha le tout, quitta la Chevrolet, regagna le char de guerre, avec une énorme question dans la tête.

Montego avait-il voulu dire... C.I.A. ?

— Hé ! Faut appeler Jesús !

Accroché à son volant, Iago balisait. L'apparition brutale de ce *puta* de mobil home, et le message envoyé par téléphone une heure plus tôt par Jesús...

Assis près du chauffeur, Donato Stora écoutait à peine. Il essayait de réfléchir. En vain. Jusqu'alors aigus et insupportables, les gémissements de Jonas Ariagua recroquevillé sur la banquette arrière du 4x4 avaient subitement faibli, ponctués par un souffle irrégulier. Pénible. Encore sous le coup du stress, Donato Stora se retourna une nouvelle fois sur son siège, scrutant la face grise du blessé dans la pénombre de l'habitacle. Reprenant sa position initiale, il maugréa sous son épaisse moustache noire :

— ¡ *Putá de mierda* !

Il ne comprenait pas comment les choses avaient pu dérapé à ce point. Des contrats de ce type, ils en avaient accompli des dizaines, y compris sur des flics comme celui-là. Jamais le moindre problème. Et voilà que Jo était en train de crever.

— Hé ! T'entends ? Faut appeler Jesús.

Cette énième réflexion du conducteur arracha Stora à ses sombres pensées. Bien sûr, qu'il fallait appeler Jesús. Seulement, Stora connaissait d'avance la première question que lui poserait le beau-frère du boss. Est-ce que le flic était mort ? Avaient-ils vérifié et donné le fameux coup de grâce au milieu du front, la signature du clan pour les exécutions de flics.

Or, ce soir, pas de signature. À cause de ce putain de mobil home qui avait débarqué comme la foudre.

Une heure plus tôt, Jesús avait balancé le message à toutes les équipes restées en ville. Le van de ce *cabron* de Bolan avait été repéré passant le Rio Bravo, et avait déjà fait des dégâts hors de la ville. Ordre à tous de le stopper, par tous les moyens. Or des moyens, l'équipe de Stora n'en avait pas. Juste de quoi remplir un simple contrat. Un P-M. et trois calibres.

Contre un *carro de combate* ! Un tank !

Car Donato Stora connaissait tout du grand Fumier. Depuis le temps que son putain de char de guerre décimait les *amigos* sur toute la planète... Alors, quand il avait vu le mobil home foncer sur eux pleins phares au lieu de se tirer comme l'aurait fait n'importe quel véhicule confronté à ce type de situation, il avait ordonné au chauffeur de foutre le camp. Et il avait bien fait. Parce qu'à l'heure actuelle, ils seraient tous réduits en miettes.

Seulement maintenant, il allait falloir expliquer.

Pas de « signature » dans le front du flic, donc, décrochage prématuré. Bien sûr, Stora avait déjà échafaudé plusieurs explications. Seulement, il y avait Iago. Cet *inbécil* ne pouvait jamais tenir sa langue. Lui, il parlerait du mobil home et de leur fuite. Alors, Jesús le ferait tuer. Pour l'exemple.

Sauf que...

L'idée avait fulguré dans son esprit. D'un coup.

— ¡ *Putas de maricones de polis de mierda* !

— ¿ *Qué* ?

Accroché au volant, Iago avait presque sursauté, et ses yeux dilatés cherchaient déjà dans les rétros. À cet instant, des sirènes de police résonnèrent au loin et, sautant sur l'occasion, Stora s'exclama :

— Pas là, *coño* ! Je parle des flics de tout à l'heure !

— Hein ! Quels flics !

— Mais *mierda* ! Tu les a pas vus débarquer derrière cette connerie de van ? mentit Stora. Un pick-up du CIPOL ! Sans feux de rampe, *los maricones* ! T'as de la merde dans les yeux, ou quoi !

— Ben..., hésita le chauffeur. Moi, je regardais...

— ¡ *Vale, vale* ! Qu'est-ce que tu crois ? Pourquoi on aurait mis les bouts, autrement ?

— Ben...

— Laisse tomber, coupa Stora, les nerfs à fleur de peau.

Dans la foulée, il sortit son portable et composa le numéro de Ponce « Jesús » Fortino.

— ¿ *Si* ?

À croire que le numéro deux du clan avait son téléphone vissé à l'oreille. Lointaine, une musique de trompettes résonnait dans le combiné. Presque pris de court, Donato Stora se lança, l'estomac quand même très contracté. Voulant ignorer les regards en coin dubitatifs du chauffeur, il débita sa fable, attendit, anxieux. Il y eut un silence pesant dans l'écouteur, puis la voix caverneuse :

— *Bueno*. Pour Jo, tu connais la procédure. Et n'oublie pas le signe de croix !

Pas un mot sur le mobil home et la suite. Soulagé, Stora s'empressa :

— ¡ *Sí ! Sí ! ¡ Claro que sí* !

Bien sûr, qu'il connaissait la procédure. Un *sicario* qui se faisait truffer n'était pas grand-chose, mais exigeait tout de même un minimum de respect. D'où le signe de croix... et l'abandon du cadavre dans le désert.

Il y en avait déjà tant...

CHAPITRE XIX

Bolan avait roulé un moment en silence, cherchant un endroit tranquille. En fait, il le trouva le long d'une décharge sauvage, située derrière une station-service désaffectée à l'est de la ville, non loin des grillages de la frontière. Près de lui, Consolación avait respecté son silence. Carrément renfrognée. Ça tombait bien, il avait besoin de réfléchir. Un « détail délicat » à régler. De toute urgence. Moteur stoppé et feux éteints, il dit à la Mexicaine :

— *Momento. Por favor.*

Puis, quittant son siège, il disparut à son tour par le sas de communication, pour gagner le module opérationnel où il s'enferma, pour décrocher sa ligne satellitaire et activer le *scrambler*. Heureusement, à cette heure, Hal Brognola devait être joignable. Chez lui. Avec sa ligne confidentielle, également protégée par système brouilleur. Une poignée de secondes plus tard, la voix du fédéral résonnait effectivement à l'oreille de l'Exécuteur.

— *Striker !* Qu'est-ce qui se passe ?

Excluant les détails inutiles, Bolan expliqua la situation à son ami, puis en vint au « détail délicat ».

Diego.

Si feu Montego avait bien prononcé le sigle C.I.A. et si ce sigle concernait effectivement le Diego prononcé par Montego... Mais piétiner les plates-bandes de la C. L. A. n'était jamais sans conséquences. Après un silence apparemment très réservé, le numéro Un du *Justice Department* maugréa :

— Humm... Je te rappelle.

Puis il raccrocha. Dans les minutes à venir, les réseaux informatiques reliant les *confidential files* du F.B.I. à ceux de la *Central Intelligence Agency* allaient chauffer.

Ils chauffèrent probablement, car quand le fédéral rappela un quart d'heure plus tard, il s'exclama :

— Bingo, *Striker !* Tu vas même peut-être ôter une belle épine du pied de nos cousins.

Intrigué, l'Exécuteur interrogea :

— Genre ?

— Service occulte.

Le Guerrier écouta la suite, eut confirmation de ce qu'il pensait, hocha la tête, déclara :

— O.K. Je vais tâcher de faire comme ça.

Un petit service en passant aux « cousins » ne pouvait nuire. Il raccrocha, regagna la cabine de pilotage où il se réinstalla au volant, réfléchit un instant, puis se tournant vers la jeune femme, il déclara :

— On va se quitter, Consolación.

— *¿ Qué ?*

— Tu as bien compris. On va se quitter. Tout ça devient trop risqué. Tu risques vraiment gros...

— C'est moi qui déciderai quand je devrai décrocher. En attendant... accouche.

À son regard incandescent, le Guerrier comprit qu'elle ne céderait pas. Résigné, prêtant l'oreille à un lointain concert de sirènes qui flottait sur la ville, il résuma le peu qu'il avait appris du flic agonisant. La Mexicaine fouilla dans son cabas, en sortit son paquet de cigarettes, en alluma une, abaissa sa vitre de portière en interrogeant, le regard de travers :

— Et encore ? Je veux dire, ton coup de fil ?

Bien sûr, elle avait deviné.

— J'y arrive, fit Bolan.

Puis sans préciser la source des infos qu'il venait d'obtenir au téléphone, il expliqua :

— Le Diego du sergent est le pseudo d'un NOC latino-américain, œuvrant à Ciudad Juárez pour le compte de la C.I.A.

— Tiens, tiens !

— Sous couverture d'un cabinet comptable local, notre homme venait justement d'être rappelé aux States, histoire de se faire débriefer par ses spécialistes. Car depuis quelque temps, on le soupçonne de collusion avec le cartel. D'après ma source, il semblerait bien qu'il ait entretenu des rapports très réguliers avec Montego, qui, lui-même, a été un temps suspecté de trafics avec ce même cartel.

Consolación jeta son mégot à l'extérieur, réfléchit un instant, avant d'interroger :

— Et maintenant ?

Différant sa réponse, Bolan rouvrit le sas de communication, invita :

— Remonte ta vitre, et suis-moi.

Dans le module opérationnel, il activa le portable de feu Montego. Dans la mémoire des derniers appels, un seul était récent. Un quart d'heure environ avant le clash entre la Chevrolet et le 4x4 gris. Bolan sortit un computer portable extra plat de sous la console technique, posa l'appareil devant lui, l'activa, pianota un code sur le clavier, faisant apparaître une image à l'écran. Celle d'un planisphère. Précis, détaillé. Un effet de zoom réduisit le champ au continent américain. Du Sud USA et de la région frontalière avec le Mexique.

Vision en live, via satellite. Système Spook. Espion, en jargon C.I.A. Consolación connaissait. Le Guerrier y avait déjà eu recours devant elle lors de son précédent blitz au Tamaulipas.

S'emparant de son propre téléphone satellitaire, le Guerrier activa les systèmes Wi-Fi des deux appareils, entra tour à tour deux autres codes sur les claviers respectifs, composa enfin un numéro à seize chiffres sur celui du satellitaire, plus une série de symboles sur celui du computer. Aussitôt, une sorte de voile légèrement laiteux recouvrit l'écran, le découpant en une multitude de minuscules quadrillages, aux traits extrêmement ténus. Enfin, tendant le satellitaire à Consolación, il énuméra l'indicatif de l'appel enregistré dans le portable de Montego en précisant :

— Tu demandes...

— ... le premier nom qui me vient à l'esprit, coupa la jeune femme. Si c'est un répondeur, je laisse un message bidon, etc.

— Non. Tu te fais passer pour la copine du sergent, et tu demandes s'il est avec lui parce que tu l'attends et que tu t'inquiètes.

Inutile de trop finasser. Le principal était d'occuper la ligne de Diego suffisamment longtemps pour permettre au Spook de le localiser. Consolación acquiesça et Bolan composa le numéro de l'appel enregistré dans le portable du policier. Il bascula le son sur la sono du module, entendit une sonnerie. Deux fois. Puis une voix :

— ¿ Si ?

Un timbre nasillard. Au signe de Bolan, Consolación se lança :

— ¿ Señor Diego ?

Il y eut un « blanc » sur le réseau. Les yeux fixés sur Bolan, la jeune femme enchaîna :

— Euh... Excusez, est-ce que Paco est avec vous, parce que je l'attends et...

— No, coupa la voix nasillarde. *Es un error.*

Bolan fit signe d'insister et la Mexicaine demanda :

— ¿ No eres el Sr. Diego ?

— ¡ Le digo que no ! ¡ Es un error !

Bolan avait noté l'accent. Américain. Par ailleurs, son regard observait l'écran du ordinateur, où l'image s'était soudain mise en mouvement. Déplacement latéral, suivi d'un effet de zoom, qui afficha bientôt une vue géographique beaucoup plus resserrée. Imagerie par satellite, de nuit. Avec des myriades de points lumineux, de zones plus ou moins éclairées, où peu à peu des inscriptions apparaissaient en surimpression sur le voile laiteux. D'abord un nom de pays : Mexique.

Le zoom augmenta, faisant apparaître des reliefs, des zones sombres et claires, un nom de région :

Chihuahua.

Bolan fit signe à Consolación de ne pas raccrocher tout de suite, et, tandis qu'elle commençait de s'excuser, le zoom opéra de nouveau sur l'écran du ordinateur, affichant cette fois nettement la photo satellite d'une vaste agglomération, pleine de lumières orangées frémissantes, d'artères éclairées, de zébrures qui se déplaçaient. Verdâtres. Scintillantes, irréelles. L'effet I.L. de vision nocturne. Une ville, bordée au nord d'une large ligne plus claire.

Vision en *live* de Ciudad Juárez, et de la frontière !

À cet instant, il y eut un dé clic sur le réseau. Communication interrompue. Le Guerrier étouffait un juron, quand sur l'écran, un point lumineux apparut. Rouge, clignotant. Son juron se mua en une exclamation contenue :

— *Yeah !*

— *¿ Qué ?*

Bolan raccrocha le satellitaire, vérifia que le point rouge continuait de clignoter sur l'écran, effectua manuellement un nouveau zoom, puis encore un. Des rues plus petites se précisèrent, des feux se déplaçaient. La circulation. Des blocs d'immeubles se dessinaient, se précisaient, jusqu'à ce que l'un d'eux apparaisse clairement. Si précis malgré l'effet scintillant qu'on se serait cru « fixé » en vol stationnaire, quelques dizaines de mètres au-dessus de l'objectif. Activant le logiciel d'acquisition du programme élaboré par le N.S.A. et piraté par le génial Herman Schwarz, le Guerrier mémorisa la fréquence du signal émis par le portable de Diego, enregistra enfin la localisation précise qui venait d'apparaître en surimpression sur l'écran, dans le logiciel du radar couplé au G.P.S.

Bingo ! Selon le plan de la ville, cela correspondait à l'adresse fournie par les « cousins » à Hal Brognola.

À partir de maintenant, relié à la fois au système d'acquisition terrestre, et à un radar de poursuite satellitaire, un simple appel du numéro « cible » de Diego permettrait de « loger » ce dernier, et de le

suivre à la trace en cas de déplacement. Mises au point achevées, Bolan connecta alors le Spook à l'écran informatique de la cabine de pilotage, et levant les yeux vers la jeune femme :

— Tu tiens toujours à risquer ta jolie peau dans ce bordel ?

— ¿ *Porqué no* ?

Le Guerrier n'en fut guère surpris. Il connaissait le personnage.

— *Bueno*, dit-il en quittant le module pour regagner la cabine de pilotage. Alors, *vamos* !

CHAPITRE XX

Michael Balsera était trempé. Dégoulinant de cette sueur grasse et malodorante, dont il était victime à chaque accès de stress. Et depuis ce coup de téléphone, son angoisse avait atteint un pic de niveau extrême. Il n'était pas né de la dernière pluie, et ses stages à la Ferme, le centre de formation de la C.I.A., lui avaient au moins inculqué les fondamentaux.

Se méfier de tous et de tout, des hasards, comme des coïncidences.

Or, ce soir, il y avait coïncidence. Cette voix de femme sur cette ligne « clean » au numéro inscrit nulle part... Probabilité d'erreur, une chance sur un million. Coïncidence très fâcheuse, trois jours seulement après l'exécution du contrat, et un peu plus d'une heure après ce coup de fil à Paco Montego. Ça, plus la convocation à El Paso... Moralité : faire ce *qu'ils* avaient ordonné en cas d'urgence. Sonner le tocsin. Mike Balsera saisit son téléphone « clean », et composa le numéro de son unique correspondant local.

El negociador.

Malgré l'heure, deux sonneries seulement résonnèrent dans le combiné, puis un dé clic, et la voix caverneuse, sur fond lointain d'un chant mexicain célèbre.

— *Es mí*, déclara le NOC de la C.I.A. sur un ton coincé. Diego.

Bref silence sur le réseau, puis :

— *¿ Qué pasa ?*

Balsera prit sa respiration, s'épongea le front, et très mal à l'aise, résuma la situation. Son correspondant interrogea :

— À part le sergent, tu avais donné ce numéro à quelqu'un d'autre ?

— *¡ No ! ¡ Claro que no !* Et je lui ai toujours dit de ne le donner à personne !

Il y eut un silence dans le combiné, avant que la voix n'ordonne sur un ton soudain comminatoire :

— *Enfonces...* Ramasse tes affaires. Une couverture va venir te chercher. Nos hommes t'escorteront jusqu'où tu sais. Tu leur rendras

la puce de ton téléphone. Simple précaution, on t'en fournira une autre. Pour la suite, on t'appellera.

Et on raccrocha.

À cet instant, Michael Balsera comprit la gravité du problème. Le « où tu sais » du *negociador* était une minable *casa* située à la limite Sud de la ville. Une *safe-house*, comme on disait dans le monde du renseignement, mais dans leur milieu à eux, on appelait ça une planque. Mike Balsera la connaissait, et il n'aimait pas ça. Trop isolée, trop loin de la frontière s'il devait s'exfiltrer en catastrophe. Au cœur d'un des territoires mafieux les plus fermés, les plus sauvages de la planète. Un territoire qui allait l'engloutir. À moins qu'il ne s'agisse d'un autre « où tu sais » inconnu de lui où on ne le retrouverait jamais. Cette fois, c'était sérieux. Il avait eu tort d'appeler. Il aurait dû régler ça tout seul. Il avait paniqué. L'erreur absolue, dans son univers. Mais il était trop tard. Seule solution à présent : devancer leur arrivée. Fuir. Ramasser ses affaires, argent, vrais-faux passeports, mais surtout, les dossiers très sensibles enfermés dans le coffre de son officine comptable du centre-ville. Ensuite, ne plus y remettre les pieds. Ni là-bas, ni ici... ni « où tu sais ».

Et il se remit à transpirer, au point que ses vêtements furent gorgés de sueur, sitôt endossés, et qu'il eut presque froid quand, un moment plus tard, bien trop tard à son goût et sa valise à la main, il gagna sa vieille Fiat stationnée dans la courette de son immeuble. Un froid qui se transforma en glace, quand il perçut le frôlement dans sa nuque. Puis il y eut la voix :

— ¡ *Hola, Mike !* Tu parlais ?

Une voix sourde et sombre. Sinistre.

— Rendors-toi, *querida*. Je vais en avoir pour un moment.

Sitôt la porte de la chambre refermée dans le dos du procureur Carjal, Carolina Mancuso s'était redressée dans le lit, tous les sens aiguisés. Dans sa nuisette en dentelle de soie ivoire faisant ressortir le doré de sa peau, les longues cascades de sa crinière auburn et ses yeux verts en amande, on aurait dit un portrait du Titien. Tout en elle dégageait charme et sensualité. Sauf le regard qu'elle avait levé dans le dos du *procurador*, quand il avait quitté la chambre, sitôt reçu ce coup de fil à 1 heure du matin.

— *Si, Señor Ministro. En seguida*, avait-il seulement répondu avant de raccrocher.

Puis, hâtivement rhabillé, il avait quitté la chambre pour gagner son bureau, situé au même étage de cette partie des bâtiments de la *Seguridad*. Au ton respectueux de son amant et au mot « ministre »

qu'il avait prononcé au téléphone, Carolina avait compris. L'appel provenait de Mexico. Le ministère de l'intérieur, dont dépendait directement le procureur. Alors, pas question qu'elle se rendorme. Dans la lumière tamisée de la lampe de chevet, elle avait regardé la porte de chambre se refermer, et son regard de chatte s'était figé. Un regard si intense et si froid à la fois qu'il aurait sans doute beaucoup étonné le procureur. Et beaucoup intrigué, de la part d'une maîtresse aussi amoureuse. Sauf que Carolina n'était pas amoureuse. Elle était seulement en service commandé. Ou plutôt, elle l'avait été. Jetée deux ans plus tôt dans les bras du *procurador* par son demi-frère, un certain José « Roca » Roque-Chanas 8, feu le *jefe* du cartel du Golfe. Roca, que le *procurador* avait traqué sans relâche pendant ces deux ans, avant de se faire coiffer au poteau par ce Yankee que les amigos appelaient le grand Fumier. Ce Mack Bolan avait tué Roca, mais tout l'honneur en était revenu au *procurador*, que la presse et les médias avaient alors désigné comme le tombeur du clan mafieux. Une victoire usurpée, qui l'avait fait muter à Ciudad Juárez, dans le but d'éliminer à son tour le cartel du même nom, et son *jefe* présumé, Abel « Tonel » Ferrer-Ortes. Le lien familial unissant Carolina Macuso à l'ancien chef du cartel du Golfe ayant toujours été secret, la police ne s'était intéressée à elle, ni du vivant de son demi-frère, ni depuis sa mort. Après l'éradication du cartel, la jeune femme aurait alors pu quitter cet amant qu'elle n'aimait pas, mais deux éléments l'en avaient empêchée. L'esprit de vengeance contre le procureur qui avait impitoyablement traqué Roca et récupéré les honneurs de sa mort, et l'intérêt pécuniaire. Son demi-frère disparu, elle n'avait plus pour vivre que la petite chaîne de soins esthétiques qu'il lui avait offerte. À ses yeux, très insuffisant... et fatigant. Il lui fallait un nouveau soutien financier, et à la mutation du procureur à Ciudad Juárez, elle avait saisi l'idée au vol.

Ciudad Juárez... Abel « Tonel » Ferrer-Ortes.

Une offre de service que le gros *jefe* avait acceptée avec empressement, malgré le refus catégorique de la belle de tomber dans son lit. Tonel lui avait alors fourni les petits matériels d'écoutes, qu'elle avait judicieusement placés dans son bureau et dans ses combinés téléphoniques, notamment celui qui le reliait directement au cabinet du *Ministro del Interior*, à Mexico. Une ligne « protégée », mais le micro captait parfaitement les propos du procureur, lesquels prononcés en amont du système, n'étaient évidemment pas brouillés, et qu'elle recevait sur fréquence spéciale, sur un iPhone non moins spécial. Depuis, les infos qu'elle glanait pour le cartel alimentaient son compte secret en Uruguay. D'abord, pas des millions, jusqu'à ce coup de téléphone quelque temps plus tôt. Le jackpot.

La visite du ministre à Ciudad Juárez.

Propos concernant ce prochain voyage « mi-officiel » et hyper secret, dont Carolina n'avait bien sûr pu capter que les paroles émanant du *procurador*, et dont les modalités, horaires, itinéraires et points de chute, seraient communiquées au dernier moment, directement du ministre à celui-là. Un procureur dont le cartel voulait la peau à tout prix, espérant que le prochain comme le précédent, accepterait de collaborer. Abel « Tonel » pourrait alors réapparaître au grand jour, et reprendre normalement son business. Mais un bémol subsistait. Provenant de l'aval de la ligne, les instructions orales du ministre étaient brouillées, donc incompréhensibles. Restait à saisir le moment où le procureur devrait communiquer ces modalités à la personne directement concernée par la sécurité du binôme procureur-ministre... Le commandant Domingo Brasco-Valerio.

« *En seguida.* »

Ces deux mots de Maximiliano Carjal au ministre tournaient dans la tête de Carolina Mancuso. Deux mots qu'il prononçait chaque fois qu'il devait prendre la ligne protégée de son bureau pour des échanges extrêmement sensibles. Alors, comme chaque fois, Carolina Mancuso activa l'iPhone qui ne quittait jamais son environnement direct, et elle se mit à l'écoute. Elle entendit un déclic, une tonalité bizarre, une suite de cliquetis, et une voix brouillée, puis celle de Carjal :

— *Sí, Señor Ministro.*

Une succession de sons brouillés, et de nouveau le procureur :

— *¿ Manaña ?*

Des sons brouillés, un silence, puis le procureur :

— *Sí, Señor Ministro.* Je prends note.

Encore des sons déformés. Longtemps. Et après un bref temps mort, le *procurador* renvoya :

— Bien reçu, *Señor Ministro*. Seulement vous, moi-même, lui et personne d'autre. Je convoque immédiatement le commandant.

« Seulement vous, moi-même, lui et personne d'autre. »

Forcément le commandant Brasco-Valerio, chef de la Sécurité du procureur. À cet instant, Carolina comprit que cette fois, elle allait glaner la grosse info... et qu'elle allait ramasser le jackpot. Le super loto.

— Vous avez fait vite !

— *Sí.* Amène-toi.

La voix du costaud à grosses moustaches qui commandait le groupe faisait froid dans le dos. Sourde. Désincarnée. Michael Balsera

transpirait tellement maintenant qu'il sentait le flot de sueur couler jusqu'entre ses fesses. Ces types lui étaient tombés dessus comme des rapaces. La couverture annoncée par le *señor* Nadie. Trois inconnus plutôt balèzes, en jeans, et baskets, une main enfouie sous leurs vestes, avec des gueules de brutes imbéciles, et des regards qui même dans la pénombre de la courette l'avaient littéralement paralysé.

Des *sicarios*.

Le *negociador* ne lui avait pas envoyé ces tueurs pour le mettre à l'abri, mais bel et bien pour le supprimer. Il avait rempli son contrat, et il devenait dangereux. Chez *eux*, une seule façon de régler ce genre de problème. Radicale. Une minute plus tôt, il aurait eu le temps de passer au bureau, puis de franchir la frontière.

Même pas une minute !

Il avait perdu trop du temps. Sa valise, les derniers détails... D'une voix coincée, le résident C.I.A. avait cru bon de se justifier, prétendre être descendu plus tôt pour gagner du temps, sans écho. Tout de suite entraîné vers le porche, la sortie sur la rue. Sans explications.

— ¡ *Pronto ! ¡ Pronto !*

La voix du moustachu. À cette heure, la vie nocturne de ce *barrio* n'était plus qu'un souvenir. Au loin, un chapelet de sons sporadiques monta dans la nuit. Genre rafale. Encore et encore. À Ciudad Juárez, c'était courant. La morgue en faisait foi. Plus loin encore, une sirène hulula son concert lugubre, tandis que poussé dans le dos et sa valise à la main, l'agent C.I.A. corrompu trébuchait sur le sol défoncé.

— ¡ *Mas pronto !*

Le quatuor venait de déboucher sur le trottoir, et tout de suite, Mike Balsera repéra le véhicule, stationné sur la gauche, adossé au décrochement d'un mur, moteur tournant. Un 4x4 sombre, aux lanternes allumées, avec une silhouette au volant. Il avait beau se dire qu'il s'était peut-être fait des idées et qu'il ne risquait rien, son malaise ne cessait d'augmenter.

— Grimpe.

Toujours poussé dans le dos, le Latino-Américain se retrouva catapulté à l'intérieur du 4x4, coincé entre deux de ses cicérones, tandis que leur chef s'installait à l'avant près du chauffeur en questionnant ce dernier :

— ¿ *Nada a indicar ?*

Le conducteur haussa les épaules.

— Rien. Des bagnoles, des machins, mais pas de flics.

Indiquant de la tête un talkie-walkie à témoin lumineux posé sur le tableau de bord, il ajouta :

— Pas de problème pour eux.

Le boss acquiesça, ordonna :

— ¡ *Vamos* !

Le 4x4 déboîta, dut laisser passer un bref flot de circulation pressée, avant de démarrer. Sur la banquette arrière, Mike Balsera transpirait de plus en plus. Visiblement incommodé, son voisin de gauche renifla en grimaçant, baissant sur lui un regard sourcilieux.

— C'est toi, qui pus comme...

— ¡ *Mierda* !

Le juron du chauffeur lui coupa la parole, suivi d'une succession de sons mous, et d'un déportement de côté du 4x4.

— ¡ *Putá* ! jura derechef le chauffeur en laissant glisser le véhicule sur la droite. On a crevé !

Poursuivant sur son erre, le 4x4 heurta le trottoir de sa roue avant droite. Étouffant un nouveau juron, le conducteur ouvrit sa portière, sauta à terre. Pendant qu'il contournait l'avant du véhicule pour venir se pencher sur la roue droite, le chef empoigna le talkie-walkie, ouvrit également sa portière, tout en sortant un gros automatique de sous sa veste. Il allait activer le talkie-walkie, quand une voix surgit de nulle part résonna tout près du 4x4.

— Je peux vous aider ?

Le chef de groupe tourna la tête, découvrit un grand type souriant, une main à la hanche, l'autre à hauteur de sa bouche, l'air de se ronger un ongle. Surpris de ne pas l'avoir vu venir, et plaquant son calibre contre sa cuisse, il grogna :

— *No, gracias.*

Au même instant, il eut le temps de voir l'inconnu fermer les yeux, ôter sa main de sa bouche pour jeter quelque chose à l'intérieur du 4x4, tandis que son poing droit quittait sa hanche faisant jaillir un objet de sous son blouson et que sa main gauche allait sous ce même vêtement pour en extraire un deuxième objet.

Flingues !

Mû par son instinct de tueur, le chef releva son bras armé en s'exclamant :

— ¡ *Cuidad...* !

La suite lui resta dans la gorge, en même temps que le claquement. Et l'éclair. Un flash si intense qu'il eut l'impression de sentir ses yeux éclater dans leurs orbites. Sentiment qui coïncida avec les détonations. D'abord deux, puis deux autres. Si rapprochées qu'il ne sut même pas à laquelle correspondit ce choc qu'il encaissa...

Puis plus rien.

CHAPITRE XXI

— Je peux vous aider ?

À l'arrière du 4x4, Mike Balsera avait à peine eu le temps d'apercevoir la haute silhouette derrière la vitre de droite, à peine non plus celui d'entendre la phrase. Mais instantanément, il avait eu celui d'identifier le léger accent yankee.

Il avait aussi senti les deux *sicarios* sursauter à ses côtés, des choses tièdes frapper son profil gauche, perçu des sons confus. Tout cela en trois, peut-être quatre ou cinq secondes. Paniqué, il cria :

— *Eh ! Qué...*

Complètement aveuglé, sentant la masse du *sicario* de gauche s'affaler contre lui, il crut entendre la portière de droite s'ouvrir, sentit la banquette brusquement soulagée du poids du *sicario* de droite, avant qu'une poigne terrible ne l'attrape par le col, l'arrachant littéralement du siège. Le haut de son crâne cogna contre le montant de portière, des étincelles fulgurèrent dans ses yeux, tandis que ses pieds touchaient le sol et qu'une voix grondait :

— *Quickly !*

Une voix grave et glacée, en anglais !

Il ne s'était pas trompé. Sa couverture... cette couverture évoquée par sa hiérarchie, si discrète qu'il ne l'avait jamais dépitée. La C.I.A. Toujours mieux que les *sicarios* du *señor Nadie*. À cet instant seulement, sa vision revint. Encore floue, mais suffisante pour lui permettre d'enregistrer une partie de la scène. Le *sicario* de droite écroulé contre la roue arrière, le moustachu et le chauffeur, également affalés sur le trottoir. Tête contre tête, avec plein de sang autour. Trébuchant contre les corps, Balsera quitta le trottoir, dispersant de son pied des objets métalliques épars sur le sol, qui tintèrent en ricochant sous le 4x4. Des sortes d'étoiles aux picots croisés très acérés. Il comprit. Le pneu crevé, le 4x4 déporté...

— En avant ! Là-bas. Le van.

Le van ? Un gros véhicule sombre, feux éteints, trente mètres plus haut, contre le trottoir opposé. Poussé dans le dos, Michael Balsera fit trois pas, entendit une voix crier quelque part :

— *Mack ! Careful !*

Une voix de femme. Comme dans un haut-parleur. Aussitôt suivie d'un hurlement de moteur. Sur la gauche. Il tourna la tête, fut aveuglé par des phares, entrevit une masse noire qui fonçait sur eux, une succession d'éclairs blêmes, fut brutalement propulsé de côté, puis ce fut l'enfer.

Et le choc. Violent. Paralysant.

Le commandant Domingo Valerio ne dormait pas vraiment. Cent fois déjà depuis le dernier appel de cette ordure de *negociador*, il avait retourné le problème dans tous les sens. En vain. Toujours la même alternative : trahir ou non son pays. Dans le deuxième cas, il condamnait Carlotta, dans le premier, il n'était pas certain de la sauver. Et puis, il y avait Pilar, la grand-mère de sa fille. Il la connaissait. Passé le délai annoncé, elle mettrait sa menace à exécution. Dès lors, l'affaire serait sur la place publique, et tout serait joué. Devenue inutile, Carlotta serait supprimée.

Il en était à ce constat, quand la sonnerie le redressa sur son lit. L'esprit engourdi, il consulta son réveil. Près de 1 heure du matin. Tout de suite, son rythme cardiaque s'accéléra. Ces fumiers ne le laisseraient pas en paix. Plus jamais. La gorge nouée par la rage impuissante, il décrocha, entendit :

— *Es mi, Comandante*. Vous dormiez ?

Deux secondes lui furent nécessaires pour réaliser. Ce n'était pas le *negociador*. Un timbre ferme, volontaire. Aussitôt, son estomac se crispa. Maximiliano Carjal, le nouveau procureur général du Chihuahua. L'homme dont il devait assurer la sécurité.

Ça y était !

— *Euh... No, Procurador*. Pas vraiment.

— Désolé. Je vous attends dans mon bureau.

Le commandant se raidit un peu plus.

— Maintenant ?

— *Sí Ahora*.

Puis un déclic, communication terminée.

— *Mack ! Careful !*

Amplifiée par la sono extérieure du TACOM, l'avertissement de Consolación avait résonné dans la nuit à la manière d'un tocsin. Mais un centième de seconde avant, alerté par le hurlement de moteur, l'Exécuteur avait réagi. Dans ses poings, les deux Beretta 93-R

s'étaient redressés, et tandis que ses pouces basculaient leur sélecteur de tir sur « rafale », il avait propulsé du coude l'agent C.I.A. de côté.

La première rafale cribla les tôles et les glaces du 4x4. Du verre gicla autour de lui, une plainte s'éleva du côté de Balsera, mais, plongeant au sol à l'ultime seconde, le Guerrier échappa à l'essaim furieux, ne laissant que sa tête et ses deux bras dépasser de la roue avant gauche du véhicule. Simultanément, ses deux index avaient enfoncé les détentes des deux 93-R, envoyant leurs rafales en direction du gros tout-terrain qui fonçait toujours. Il visait à la fois les pneus et le pare-brise des canardeurs. À cette distance, dans la nuit et avec la lumière des phares, impossible de se rendre compte. Mais le gros 4x4 continuait d'avancer, et les rafales pleuvaient de plus belle. Du coin de l'œil, insensible aux morsures cuisantes des « étoiles » en acier trempé balancées plus tôt par le van en passant à hauteur du 4x4, le Guerrier vit là-bas sur sa droite le TACOM décoller du trottoir dans un grondement d'enfer. Son briefing de tout à l'heure portait ses fruits, Consolación appliquait ses consignes. Garder le van à l'écart pour ne pas éveiller la méfiance, puis en cas de coup dur, reculer jusqu'à lui pour l'embarquer avec Balsera. Mais alors qu'il se croyait tiré d'affaire, le mobil home émit un terrible boucan. Caractéristique. Boîte de vitesse.

La marche arrière ne passait pas !

Ralenti un instant par les tirs des Beretta, le tout-terrain ennemi revenait à la charge. Compte tenu du nombre de balles expédiées par les 93-R, son pare-brise était blindé. Le Guerrier ne tiendrait pas longtemps cette position, se découvrir à présent serait un vrai suicide, et Consolación n'arrivait pas à manœuvrer le TACOM. Déjà, une de ses mains avait plongé dans sa poche de blouson, l'avait ressortie, et tandis qu'elle montait vers sa bouche pour coincer les deux nouveaux dollars explosifs entre ses dents, l'autre continuait d'arroser le tout-terrain au 93-R.

Pas longtemps. Chargeur vide.

Et pendant ce temps là-bas, la boîte de vitesse du TACOM souffrait à grands raclements. En vain. Refrénant un juron, le Guerrier envoya sa main en avant, et dans la lumière des phares ennemis qui approchaient dangereusement, deux reflets métalliques tournoyèrent dans l'espace au milieu de la rue. Comme précédemment, l'Exécuteur ferma les yeux, entendit deux claquements secs. Malgré sa tête baissée, les deux flashes traversèrent ses paupières closes. Violents, éblouissants. À peine se redressait-il, qu'un son mat et vibrant couvrit les grondements ambiants. Caractéristique. Choc des tôles. Collision. Il leva la tête, vit le 4x4 ennemi. Moteur hurlant toujours, déporté sur sa gauche, son avant encastré dans l'arrière de la fourgonnette taguée.

Conducteur aveuglé. La chance.

Remisant le Beretta vide dans sa ceinture, le Guerrier sauta au volant du 4x4 au pneu crevé, dont le moteur tournait toujours, passa la première et démarra, braquant le volant tout à gauche. Louvoyant sur son pneu à plat, le véhicule se retrouva au milieu de la rue étroite, l'obstruant presque totalement. Tandis que, derrière, l'autre tout-terrain tentait d'arracher son pare-choc à celui de la camionnette, il ôta la clé du contact, sauta à terre, plongea sur Balsera, l'empoigna par un bras, l'obligea à se relever, et, profitant de l'écran formé par le 4x4, le poussa en avant. Boitant bas et traînant les pieds, l'agent C.I.A. gémit :

— *¡ Dolor !*

Du sang coulait de sa jambe gauche. Il avait écopé. Sans ménagement et sourd à ses plaintes, l'Exécuteur le poussa plus fort encore en ordonnant :

— *Go !*

Ils avaient franchi la moitié du parcours jusqu'au van, quand, dans leur dos, il y eut des claquements de portières, des bruits de cavalcades. Tournant la tête, le Guerrier vit un type armé d'un P-M. sauter par-dessus le capot du 4x4 en travers de la rue, tandis qu'un deuxième débouchait sur le trottoir d'en face, brandissant lui aussi un P-M. Relevant le deuxième 93-R encore chargé de quelques balles, le Guerrier envoya une mini rafale. Trois ogives. Exactement, lui semblait-il, en même temps que le *sicario* du trottoir. Des balles sifflèrent au-dessus de sa tête, Mike Balsera émit une sorte de couinement. La trouille. Dans le même temps, le flingueur du trottoir s'était plié en deux, lâchant une deuxième rafale qui ricocha sur la chaussée.

— *Go !* cria encore Bolan en poussant le Latino-Américain. *Quickly !*

Simultanément, il avait expédié une autre mini rafale derrière eux. Mais sans doute refroidi par le numéro de culbute de son collègue du trottoir, le deuxième *asesino* avait roulé au sol, essayant de se couvrir sous le châssis du 4x4. Un vacarme métallique résonna alors du côté du tout-terrain ennemi, suivi d'un hurlement de moteur, et d'un crissement de pneus. Le 4x4 ennemi s'était dégaï.

— Grimpe !

Balsera et lui venaient d'atteindre le char de guerre. Déjà, des balles s'écrasaient sur le blindage arrière de ce dernier. L'une d'elles vrombit si nettement à l'oreille du Guerrier qu'il en sentit le souffle. Catapultant l'agent C.I.A. dans l'ouverture du panneau latéral resté déverrouillé, le Guerrier envoyait une ultime rafale en arrière, quand il vit soudain le 4x4 au pneu crevé glisser de côté, sous la poussée du

deuxième tout-terrain. Encore un peu, et la voie serait libre.

Sautant à son tour dans la cursive, l'Exécuteur referma le panneau. Affalé sur le plancher, tenant sa jambe à deux mains et la face tordue de douleur, Mike Balsera haleta :

— *Sons of a bitch !* Ils ont bien failli...

Le coup de poing de Bolan à la pointe de son menton le stoppa net. KO technique. Le Guerrier le fouilla, trouva un jeu de clés, des papiers d'identité US, une grosse liasse de dollars, quelques pesos, un téléphone portable. Verrouillant tous les autres accès, il enjamba le corps, se rua dans la cabine de pilotage, où les écrans de contrôle transmettaient les événements captés par les caméras extérieures. Dont un, particulièrement saisissant. Achèvement de repousser le 4x4 au pneu crevé, le gros tout-terrain s'était ouvert un espace suffisant... et où une silhouette à demi dégagée de sous le véhicule essayait de se redresser. Trop tard. Probablement accroché par ses vêtements à une quelconque pièce du châssis, le type se débattait, essayant de se libérer. En vain. Alors qu'une pluie de balles sonnait contre l'arrière et le flanc du TACOM, Bolan vit nettement le pare-chocs accidenté du lourd véhicule rejeter le corps au sol, puis la grosse roue avant droite lui passer dessus dans un sursaut violent. Dernière vision, le bras toujours armé du *sicario*, qui cessa de s'agiter, en lâchant son P.-M.

— *¡ Santa Maria madre de... !*

Accrochée au volant d'une main et l'autre toujours crispée sur le levier de vitesses, Consolación en avait oublié son vocabulaire de charretier. La repoussant sur le siège voisin et sortant un clavier de commandes de sous le tableau de bord, l'Exécuteur engagea la première qui passa sans problème, fit démarrer le van et accéléra.

— Ils arrivent, s'exclama la Mexicaine.

De son grand fourre-tout noir, elle venait d'extraire un petit P.-M. MAC 10. L'action, c'était son truc. Pendant ce temps, sur les écrans de contrôle, le gros tout-terrain maintenant libéré fonçait à leur poursuite, plein d'éclairs aux ouvertures de ses portières. Derrière lui, les quelques voitures qui étaient arrivées entre-temps reculaient précipitamment. Ici, on était habitué. Abaisant sa vitre, Consolación Avila allait sortir son avant-bras armé pour répliquer, quand Bolan l'arrêta :

— *No necesario.* Pas la peine.

Levant un regard courroucé sur lui, elle questionna :

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

L'Exécuteur répondit pas.

Pianotant d'une main sur le clavier de commandes situé devant

lui, il avait encore accéléré, entraînant les tout-terrain ennemis dans son sillage, quand il freina brusquement. Sur un des écrans, un croisillon rouge se superposait maintenant à l'image du 4x4 qui fonçait sur eux. Des chiffres se mirent à défiler très vite près du croisillon, quand l'index du Guerrier pressa un bouton sur le clavier. Des sons étouffés résonnèrent dans les profondeurs du TACOM. La mitrailleuse de l'arrière. Marque Hotchkiss, acquisition de visée informatique, calibre .50. Pour l'ennemi, blindage classique inopérant. Sur les écrans de contrôle, la Mexicaine et Bolan virent en même temps le pare-brise du gros véhicule se déliter sous les puissants impacts, puis son capot apparemment criblé lui aussi se soulever soudain, sous la poussée d'une sorte de flash orangé juste avant l'explosion.

Telle une vulgaire maquette détruite par un coup de pied, le massif tout-terrain se disloqua, éclatant en centaines de morceaux dans un déchaînement de décibels et de feu ravageur. Court-circuit, étincelles, carburant, la chaîne fatale.

Alors que le TACOM s'éloignait, Consolación soupira, soulagée :

— ¡ Puta de mierda !

Le naturel revenait au galop. Un peu plus tard, le van franchissant les limites Est de la ville, Bolan le stoppa, proposa à la jeune femme :

— Prends le volant et trouve-nous un coin tranquille.

Sans plus d'explications, il quitta la cabine de pilotage, repassa dans la coursoive où, encore groggy, l'agent C.I.A. gémissait en tenant sa jambe blessée. Sans pitié après ce qu'il avait appris sur lui par Hal Brognola, Bolan s'accroupit devant lui en assenant d'un ton glacial :

— Je sais tout, Balsera. Ton statut à la C.I.A., ta couverture ici, ton double jeu de pourri avec les narcos locaux, la convocation de tes boss à El Paso. À mon avis, t'es plutôt dans la merde.

Dégoulinant de sueur de la tête aux pieds, Mike Balsera dégageait une odeur insupportable. Levant des yeux mouillés de larmes, il hésita d'une voix nasillarde :

— Vous n'êtes pas de la Centrale ? Qui êtes-vous ?

— Peut-être ennemi, peut-être neutre, éluda le Guerrier alors que le TACOM s'arrêtait enfin.

— Je... comment ça ?

— Facile, renvoya Bolan. Tu as quelques minutes pour me briefer sur ta combine avec le sergent Paco Montego, avec ce Videl Adrian et sur le viol de la gamine à Lomas del Poleo, ainsi que sur tes contacts mafieux au Mexique, et sur ton job avec eux.

À cet énoncé, l'agent pourri s'était ratatiné sur lui-même.

Conscient de son impuissance, il lâcha du bout des lèvres :

— Qu'est-ce que j'y gagne ?

Abattu, mais pragmatique.

— Je te livre à tes copains de Langley. Je veux dire, vivant.

Un message très clair, en accord avec les directives téléphoniques de Hal Brognola.

— Et... sinon ?

— Sinon, renvoya le Guerrier implacable, je te largue, sans fric mais avec tes papiers de gringo dans le *barrio* le plus pollué de la ville.

Sous-entendu, « pollué » par les *amigos*. Pour faire bonne mesure, Bolan ajouta :

— Quelqu'un finira bien par te trouver.

— O.K., acquiesça le ripou dans un soupir contraint. Je vais tout vous dire.

Et il parla. Longtemps. Parfois, le Guerrier le coupait, en quête d'une précision, d'un détail. Quand l'agent corrompu se tut, l'Exécuteur sut qu'il avait tout dit et qu'il n'avait pas menti. Parce que certains de ces détails l'en avaient convaincu.

Réintégrant le module opérationnel, il activa le portable trouvé sur Balsera, consulta le listing des numéros appelés dernièrement. Celui que venait de lui énoncer le NOC y figurait bien. Il connecta le portable au Spook par Wi-fi, opéra les procédures de reconnaissance, revint dans la cursive, rendit le portable au résident C.I.A. en déclarant :

— Voilà ce qu'on va faire.

Il expliqua, puis interrogea :

— Tu as tout compris ?

Michael Balsera acquiesça nerveusement.

CHAPITRE XXII

Dans l'oreillette, le silence s'éternisait, entrecoupé de légers bruits de papiers manipulés. Allongée dans le noir et l'iPhone serré dans son poing, Carolina Mancuso commençait à trouver le temps long, quand d'autres sons se manifestèrent. Trois petits chocs sourds, lointains. Puis la voix du *procurador* :

— Entrez !

Un grincement, une porte qui claque, des bruits de pas, et une voix :

— *Buenas noches, Procurador.*

— *Buenas, Comandante.*

Un bref silence, puis de nouveau le procureur :

— On vient de m'appeler. Le ministère de l'intérieur.

L'attention de la jeune femme se focalisa.

— C'est pour ce matin, annonça encore le *procurador*.

Le ministère de l'intérieur, ce matin... Cette fois, Carolina Mancuso fut certaine d'être sur la piste de l'info capitale. Celle qu'attendait Abel « Tonel » Ferrer-Ortes, et qui allait gonfler son compte bancaire uruguayen... d'un million de dollars.

Le prix de deux vies.

Pour elle, sans importance. Car dans ses veines coulait une partie du même sang que celui de feu son demi-frère, José « Roca » Chanas, le seul être qui l'ait jamais aidée dans ce monde de violence et de mort, et qu'elle ait un peu aimé.

Quant à ses sentiments pour le *procurador*...

— Voici la liste, *Comandante*. Horaires, itinéraires. Rejoignez vos quartiers, lisez, mémorisez cette liste, et brûlez-la.

Carolina Mancuso sursauta sous le drap.

Elle n'allait rien entendre ! Rien enregistrer !

Lisez, mémorisez, brûlez...

Les trois mots dansaient dans le cerveau fiévreux du commandant Brasco-Valerio, comme en surimpression sur la liste qu'il fixait du regard sans la voir vraiment. Un papier tout simple pour quelques lignes manuscrites dictées au téléphone par le ministre au *procurador*.

Document hautement confidentiel.

Pas vraiment de la parano. Le 4 novembre 2008, le précédent ministre de l'intérieur, Juan Camilo Mourino, et huit autres passagers, avaient trouvé la mort dans un crash aérien à Mexico. Même si la thèse de l'avarie technique avait été retenue après enquête, ça rendait méfiant. Assis au bord de son lit depuis son retour dans ses quartiers, le *Comandante* restait prostré. Incapable de penser. Parce que penser eût impliqué de prendre une décision quelconque. Or, il en était incapable. Piégé de tous les côtés. Quoi qu'il fasse, il était pieds et poings liés. Au point qu'à présent, des doutes s'insinuaient en lui. Coincé pour coincé, il aurait peut-être dû tout avouer au procureur, et...

D'abord, il crut que la sonnerie était dans sa tête, puis il réalisa.

Son portable !

Hagard, il fut parcouru d'un long frisson glacé, faillit déchirer cette foutue liste et... Il activa l'appareil.

— ¿ *Comandante* ?

La voix caverneuse !

Tel un automate, Brasco-Valerio répondit :

— Sí.

Subitement, tout se brouilla sous son crâne. L'envie brutale, irrésistible, de s'enfuir. De dévaler les escaliers du Q.G., de traverser la cour comme un fou, de se mettre à courir droit devant lui dans la ville, puis jusqu'au désert. Pour n'importe où, pour toujours. Ou alors... de se précipiter dans le bureau du procureur pour tout lui dire. Maximiliano Carjal l'estimait. Il comprendrait, prendrait les dispositions nécessaires, ajournerait le déplacement, donnerait le temps de changer le programme... Non. Tout ça était stupide. Les autres ordures comprendraient immédiatement qu'il était à l'origine de ce changement, et ils tueraient Carlotta.

— ¿ *Me oyen, Comandante* ? Vous m'entendez ?

— Si. Si...

— Parfait, alors, lisez-moi cette liste, commandant.

Déjà ! Ils savaient déjà ! Incroyable !

Au bord de la nausée, le commandant Valerio voulut dire non, mais pas un son ne sortit de sa bouche. Il ne comprenait pas. Tout ça était dingue. Comment pouvaient-ils déjà savoir...

— ¡ Comandante !

La voix caverneuse s'était soudain radoucie. Elle ajouta sur le même ton :

— *Momento, Comandante...*

Le chef de la *Seguridad* perçut une succession de sons divers, des chuchotements ténus, puis, soudain, comme jaillie du néant dans une longue plainte étouffée :

— Papa !

*

* *

Sitôt le débriefing du NOC ripou terminé, le Guerrier avait contacté Hal Brognola, qui avait immédiatement envoyé le « top » à son homologue de la C.I.A. Un quart d'heure plus tard, le comité d'accueil organisé en urgence par ses agents avait discrètement récupéré leur résident corrompu, sur un parking de station PEMEX, près de la zone frontalière. Sans un mot, dans l'obscurité quasi totale, sans s'éterniser, sans chercher à connaître l'identité de l'occupant de cet insolite mobil home. Un van criblé d'impacts, invisibles dans la nuit.

Des impacts de balles que le Guerrier n'avait pas pour projet de maquiller, car, en attendant la « livraison » de Balsera à ses employeurs U.S., il l'avait fait appeler le numéro du *negociador*, sous prétexte de lui envoyer un message. Pour une raison qu'il disait ignorer, le commando de ses baby-sitters s'était fait attaquer par des inconnus, et pris de panique, il avait réussi à s'enfuir, pour se réfugier en un lieu sécurisé par la C.I.A. Il rappellerait plus tard.

Parfaitement crédible.

Le timbre caverneux de son correspondant résonnait encore dans l'appareil, quand, sur un signe de Bolan, Balsera avait coupé le contact. Grâce au logiciel de recherche du Spook, un petit point rouge s'était mis à clignoter sur son écran. Une « balise » qui suivrait désormais le téléphone du « traitant » du NOC à la trace jusqu'au terme de l'action.

Encore un blitz éclair, si tout allait bien. Peut-être avant le lever du soleil.

Les mariachis s'égosillaient, mais, cette nuit, Tonel ne les écoutait pas. L'équipe envoyée par Jesús récupérer Diego chez lui s'était fait allumer, personne ne répondait au téléphone, et ce *coño* de Diego qui se prenait pour un espion s'était volatilisé. En planque, avait-il dit. En

attendant que ça se calme.

Que ça se calme !

Depuis ces derniers événements, le *jefe* du cartel de Juarez avait compris que ça ne se calmerait plus. Pas avant qu'il ait réglé son compte à la grande Salope. Car c'était lui. L'équipe du *Puente* N° 1 l'avait identifié, Frasco s'était montré formel au téléphone. Depuis, plus de nouvelles non plus de ce côté. À croire que tout le monde s'était évaporé !

Par bonheur, personne parmi ces équipes-là ne savait où il avait établi son Q.G. provisoire. D'ici que le Fumier parvienne à remonter jusqu'ici... Et Tonel avait de quoi l'accueillir. Vingt-cinq hommes sur place, un arsenal digne de l'armée, des armes de tous calibres, y compris des lance-roquettes antichars, des mitrailleuses sur les terrasses, servies par des guetteurs et pointées tous azimuts sur le désert, deux petits halftracks honduriens également armés de mitrailleuses en attente dans les hangars, plus quelques véhicules légers, dont trois pick-up aux plates-formes également équipées de mitrailleuses 12,7, et que Viejo avait fait disposer par son lieutenant Araña dans le désert alentour pour contrer toute surprise éventuelle. À bord, trois hommes par véhicule, avec de quoi tenir un siège. F.M. Kalachnikov, M-203 lance-grenades de 40 mm, des stocks de munitions, et même des jumelles à infrarouges de l'armée mexicaine. Si avec ça le Fumier parvenait à...

Mais il ne viendrait pas cette nuit. Trop tôt. Il allait continuer à chercher en ville. À canarder tout ce qui bougerait, pour essayer de l'obliger à se montrer. Ce qui n'était pas fait. Peut-être même qu'à force de foutre le bordel, l'armée allait lui tomber dessus et...

Tonel s'ébroua, avala une grande rasade de tequila, rota, se sentit mieux. Ses *aztecas* et ses *lince*s veillaient. Alors, il devait fixer son esprit sur une seule chose : « San Pedro ».

Manaña !

C'est-à-dire dans quelques heures seulement ! Soudain, tout se précipitait. Heureusement, la logistique du programme était prête depuis longtemps.

Tonel devait garder l'esprit clair. Surtout, ne pas rater l'opération, car le cartel n'aurait pas de deuxième chance. En cas d'échec, ce *cabron* de gouverneur ne le lâcherait plus. Il emploierait les grands moyens. Des bataillons entiers de militaires. Ils finiraient par les débusquer. À moins que le *jefe* ne quitte le Chihuahua. Ce dont il n'était pas question. Plutôt crever !

De toute façon, le programme était quasiment lancé, devant les locaux de XEJTV, les *mecánicos* de Jesús n'attendaient plus que son feu

vert, et, à partir de demain, le *jefe* du cartel de Juárez pourrait réintégrer *El Castel*, son fief des *Colinas*.

Et tout redeviendrait comme avant.

Une silhouette en chemise blanche apparut soudain sur la terrasse. Ponce « Jesús » Fortino. Faisant taire ses mariachis d'un mouvement de sa bouteille de tequila, le *jefe* leva les yeux, interrogea :

— Alors ?

Remonté du sous-sol un peu trop vite, son beau-frère reprenait son souffle. La réponse tardant trop, Tonel jeta son moignon de cigare par-dessus le parapet de la terrasse et gronda, déjà mauvais :

— Bordel ! Elle a parlé à son vieux, oui ou merde ?

Jesús parut s'ébrouer, finit par ergoter :

— Oui... mais elle s'est mise à chialer tout de suite.

Frémissant de hargne, le *jefe* cracha :

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien. Il a essayé de la faire parler, mais elle chialait trop, et il lui a dit de tenir bon, de pas s'inquiéter, et c'est lui qui a raccroché... sans donner la liste.

Tonel sursauta, se redressa sur son transat, fusillant son beau-frère d'un regard de fou.

— Comment ça, sans donner...

— Je l'ai aussitôt rappelé, coupa Jesús. Trois fois. Mais j'ai eu que sa messagerie.

Le *jefe* resta muet un long moment, fixant le vide droit devant lui d'un regard figé. Enfin, alors que la situation menaçait de s'éterniser, il remonta le goulot de la bouteille de tequila à sa bouche, but goulûment trois profondes rasades, reposa la bouteille sur le dallage, et hochant sa grosse tête aux cheveux coupés au bol, il dit seulement :

— *De acuerdo*.

CHAPITRE XXIII

Pour établir son plan de bataille, Bolan avait roulé hors de la ville et vers le sud, pour stationner le TACOM derrière les ruines de ce qui ressemblait à l'amorce d'un vaste chantier de démolition. En partie arrachés ou vandalisés, écriteaux officiels et panneaux publicitaires défraîchis indiquaient le futur lancement d'un vaste programme municipal d'implantation industrielle... visiblement abandonné. La périphérie de Ciudad Juárez semblait privée pour longtemps de tous nouveaux aménagements. Dès l'arrêt du van et l'extinction de ses feux, Consolación et le Guerrier avaient gagné le module opérationnel, pour se pencher sur les données affichées à l'écran du Spook. La petite balise rouge y clignotait, sur l'image nocturne d'une large zone désertique, filmée en plongée et en live, par les caméras ultra sensibles de satellites géostationnaires U.S., militaires et civils. Diverses informations s'y étaient affichées en surimpression, soulignant de rares bâtiments épars, routes, pistes, accidents de terrain etc. Détails que les logiciels de reconnaissance cartographique de la Nasa, du F.B.I., de la C.I.A. et autres agences avaient accompagnés de légendes inscrites en espagnol, désignant les lieux concernés. Dont celui indiquant le point clignotant. Un groupe de bâtiments en forme de U, entouré de murs au portail fermé, au sommet desquels on devinait des sortes de frises. Sans doute barbelées. Genre complexe industriel sensible : PiroTec Calvez y Gallo.

Par internet, Bolan avait appris qu'il s'agissait d'une ancienne manufacture pyrotechnique. En Amérique latine, pétards et feux d'artifice accompagnaient toutes les fêtes. Pour des raisons de sécurité, ce type d'entreprise requérait en général une implantation en zone isolée, ce qui en l'occurrence expliquait l'absence de la moindre agglomération alentour. Isolement tout indiqué en la circonstance... si le *jefe* de Juárez avait effectivement élu domicile ici. Possible. La PiroTec avait été démantelée une dizaine d'années plus tôt, et son environnement inhabité offrait la discrétion idéale.

— Ça va être coton.

Une énième cigarette au coin des lèvres et une fesse posée sur la console technique du module opérationnel, la Mexicaine de l'AFI

considérait tour à tour l'écran du Spook et la carte géographique étalée entre elle et le Guerrier. N'étant pas de la région, elle n'en connaissait guère plus que lui sur le secteur en question, mais un élément essentiel la taraudait. Le désert.

— *Sí, sí, sí...*, ne cessait-elle de répéter, sourcils froncés par la concentration. Ça va être coton.

Si en effet Tonel se planquait bien dans l'ancienne usine, il avait forcément disposé un réseau vigie sur le périmètre. Toute approche discrète du point de contact semblait donc définitivement compromise. Car, autant que Consolación, le Guerrier connaissait l'immense force de frappe des cartels mexicains...

Interrompant les pensées de l'Exécuteur, un bref jingle sonore résonna dans le silence. La Mexicaine fouilla son cabas, en sortit un portable, consulta sa messagerie, fronça les sourcils, leva les yeux sur Bolan, commença :

— C'est mon frère. Il me prévient. Le commandant local de...

Un autre jingle l'interrompt. Moins bref. Encore son portable. Elle décrocha, répondit :

— *¿ Diga ?*

Tandis qu'elle écoutait, son front se creusa de deux petites rides verticales, et son regard argent monta vers celui du Guerrier quand elle interrogea :

— Maintenant ?

Elle écouta de nouveau, et la mine à la fois surprise et contrariée, elle répondit :

— À vos ordres, *Comandante*.

Songeuse, elle déclara après avoir raccroché :

— C'est Urbano Andres-Castillo.

Devant l'air interrogatif de Bolan, elle précisa :

— Le chef de la cellule AFI de Ciudad Juárez.

L'AFL Le service de Consolación. Les enquêtes « sensibles ».

Cette fois, ce fut au Guerrier de froncer les sourcils.

— Et ?

— Il me convoque à son P.C. *Inmediatamente...* qu'il a dit.

Considérant son portable désormais muet, elle commenta :

— C'était ça, le SMS de Lucio.

Puis, visiblement déroutée, elle ajouta, songeuse :

— SMS... Ça veut dire qu'il est dans l'impossibilité de m'appeler en direct.

Le Guerrier resta coi, mais pour lui, cette convocation de l'AFI tombait à pic. Entraîner une troisième fois la jeune femme dans un blitz à l'issue incertaine ne l'enchantait guère. Pour celui-ci, il allait avoir les mains libres.

— O.K., dit-il en entraînant Consolación vers la cabine de pilotage. Je vais te déposer à l'aéroport.

Ce n'était pas loin, elle y trouverait un taxi, et dans un quart d'heure, il serait de retour.

Pour le blitz final.

— ¡ *Mi Dios !* Pardonne-moi !

Brasco-Valerio n'était pas très porté sur la religion, mais cette nuit, son esprit chavirait ; il n'avait trouvé aucune solution, et il s'en voulait à présent d'avoir raccroché au nez de cette ordure de *negociador*, sans lui fournir le listing. D'autre part, il savait qu'en rappelant maintenant, il acceptait tacitement de se soumettre, sans être certain de sauver Carlotta pour autant. En fait, peu à peu, une certitude commençait à s'infiltrer en lui. Le seul comportement logique qui soit dans son cas était d'agir en flic. Il avait eu tort. Il devait informer le *procurador*. Lui n'était pas impliqué, il saurait quoi faire. Il alerterait les services spécialisés. Ceux qui agissaient dans l'ombre. Ils avaient des moyens de recherches sophistiqués. Même en pleine nuit, ils iraient tirer du lit tous leurs indices et ils... C'était ça ! Il devait appeler. Se vidant l'esprit pour essayer de ne plus penser à Carlotta, il décrocha le téléphone intérieur du Q.G. de la *Seguridad*, et il allait presser les touches qui le reliaient directement au procureur, quand son portable sonna. Une masse de plomb lui tomba dans l'estomac, et il faillit ne pas décrocher. À cette heure et sur ce réseau...

— Sí.

À peine s'il reconnut sa propre voix.

— Vous ne dormez pas, *Comandante* ?

Domingo Brasco-Valerio ne savait que répondre. Il devait décrocher son autre téléphone et appeler le procureur. L'unique solution... qui n'en était pas une. Il ne savait plus.

— Connectez votre webcam, *Comandante*.

Le chef de la *Seguridad* hésita, et la voix insista :

— ¡ *Pronto, Comandante !* La webcam !

Soudain, Brasco-Valerio réalisa. Carlotta ! Il allait voir sa fille ! Comme un fou, il activa la touche symbolisant la caméra incluse dans le cadre supérieur de l'écran de son portable. D'abord, il n'obtint

qu'une image sombre et diffuse, et des sons indistincts. Comme des reniflements précipités. Puis un rayon de lampe éclaira une surface claire, séparée au milieu par un sillon. Deux sortes de globes. De la peau... Des fesses ! Nues ! En gros plan... Puis l'objectif changea de direction et un énorme poing apparut, serrant une bouteille, portant une étiquette marquée tequila, et dont le goulot manquait. Brisé. Dépassé, le commandant Valerio vit le poing bouger, et le verre brisé alla s'insérer entre les fesses en gros plan, entrant en contact avec...

— ¡ Noooo !

Le cri fit sursauter le chef de la *Seguridad*. Un cri de femme. Sauvage. Paniqué. Dans un mouvement rapide, l'objectif changea de position, et un visage apparut. Ruisselant, blême, regard fou.

Carlotta !

Valerio sentit nettement son cœur s'arrêter. Bizarrement, il se dit qu'il allait mourir là, terrassé par un infarctus, quand la voix caverneuse résonna dans la sono de l'ordinateur :

— Je compte jusqu'à trois, *Comandante*. Ensuite, on lui bousille le cul.

— Non !

Le cri du commandant fut si fort qu'il lui fit mal à la gorge. Puis plus bas, dans une espèce de râle étouffé, il souffla :

— D'accord...

Puis, dans un état second, il se mit à lire la liste.

— Fais gaffe à tes fesses, gringo.

Les derniers mots de Consolación quand Bolan l'avait déposée à l'aéroport. Il lui avait conseillé d'en faire autant, car depuis le coup de fil de la jeune femme à son autorité locale, un malaise s'était installé en lui. À cause de son frère qui n'avait pu la joindre que par SMS. Détail anodin ? Le contraire ? Maintenant revenu dans le désert, le Guerrier focalisait ses pensées. Il avait préparé l'armement de son blitz, équipé les canons du Beretta 92F et du micro-Uzi de réducteurs de son, et tous feux éteints, le TACOM approchait de la zone sensible, son gros moteur Tornano tournant au ralenti, quasiment silencieux. À cause des reliefs du terrain, les bâtiments de la PiroTec étaient encore invisibles du sol, mais grâce au système de vision nocturne embarqué ainsi qu'à la lunette I.L. qui ceignait son front, le Guerrier pouvait peu à peu voir se préciser sur le fond du ciel le faible halo de luminosité résiduelle diffusé par l'ancienne manufacture. À ce stade, une seule lampe allumée quelque part dans le complexe suffisait. Sur l'écran du Spook, l'image satellite du site avec son point rouge clignotant était si

précise qu'elle donnait l'impression de planer réellement au-dessus. Et de tout voir. Notamment grâce aux caméras thermiques du satellite, qui restituait les sources de chaleur. Celles émises par des moteurs de véhicules ou des êtres vivants. Et cette nuit, il y avait de tout. Animaux nocturnes chassant dans le désert...

Et aussi des humains.

Tout en roulant, l'Exécuteur avait localisé trois taches, faiblement luminescentes, situées en trois points distincts, formant triangle autour de la zone qui l'intéressait. Des véhicules, dont les moteurs refroidis ne diffusaient plus que de vagues formes imprécises. Genre 4x4, pick-up ou jeeps. En revanche, les silhouettes installées à bord ou à proximité étaient nettement plus précises. Trois par véhicule.

Comité d'accueil.

Des silhouettes, que l'effet zoom du Spook agrandit au point que chaque détail fut nettement perceptible. Équipement, armement etc. Plus de doute possible. Des vigies. Celles que Tonel avait postées autour de son Q.G. provisoire. Moins éloignées qu'il ne l'avait cru de sa propre position. Heureusement, les reliefs du terrain rendaient le TACOM invisible à l'ennemi, et le silencieux de l'énorme Tornado remplissait parfaitement son office. Quasi inaudible à cette distance.

Pour surprendre le gros de l'ennemi dans sa tanière, neutraliser les vigies était indispensable. Derrière la jumelle I.L., une lueur flottait à présent dans le regard du Guerrier. Évidemment, ses actions en ville avaient alerté le *jefe* de Juárez. Il le savait sur sa piste, il l'attendait.

Quand le discret vibreur se manifesta à l'intérieur de la camionnette, les quatre hommes aux T-shirts trempés de sueur semblèrent émerger d'une profonde apathie. Des heures qu'ils attendaient ainsi, confinés à l'arrière du véhicule et en silence, histoire de ne pas attirer l'attention. Si le CIPOL leur tombait dessus avec leur cargaison...

— ¿ Sí ?

Assis en tailleur à même le plancher du véhicule, portable à l'oreille sous son épaisse tignasse façon reggae, « Masa » Maderos entendit ordonner :

— Vaya. Allez.

Maderos renvoya calmement :

— Sí.

Il coupa la communication, se redressa souplement, fit glisser le panneau séparant le compartiment arrière de la cabine, jeta un long regard à l'extérieur. Une rue déserte, des murs aveugles, deux grands

bâtiments scindés par un haut portail métallique. Locaux techniques de XEJTV, la chaîne TV locale de Ciudad Juárez. Rassuré, il souffla à l'adresse de deux des trois autres :

— *Vamos.*

Les intéressés et lui se chargèrent des sacs à dos posés à leurs pieds, et, tandis que le quatrième homme s'installait au poste d'observation, le trio quitta la camionnette. Dans leurs sacs, ils transportaient le succès, ou l'échec du programme *San Pedro*.

Verdict, dans quelques heures seulement.

CHAPITRE XXIV

Le surnom de Chico Santiago, « Araña », lui allait comme un gant. Ancien de l'armée comme son échelas de chef *El Viejo*, mais beaucoup plus athlétique, il était doté de membres interminables, et ses bras immenses qui sortaient du T-shirt camouflage de l'armée ressemblaient aux pattes des grandes araignées jaunâtres et venimeuses qui hantaient les végétaux desséchés du désert de Chihuahua. Une toute petite tête en forme de pain de sucre et des yeux globuleux parachevaient la ressemblance. Ce surnom lui avait été attribué par Jesús en personne. Jesús, auquel il vouait une sincère admiration, au point de porter comme lui sur la poitrine un gros crucifix en argent massif, objet de culte autrefois confisqué au cadavre d'un padre des *colonias*, condamné par le boss pour ses prêches anti-cartel.

Sous la casquette de golf noire ornée d'une tête de mort rouge sang couvrant son crâne ovoïde, un de ses yeux était masqué par l'appareillage à simple objectif d'une lunette à vision de nuit, et sur le tableau de bord du pick-up, le talkie-walkie le reliant aux trois autres vigies grésillait faiblement. Désigné chef des unités de surveillance composées de trois véhicules tout-terrain et de neuf hommes armés jusqu'aux dents, il scrutait le désert environnant depuis plus de deux heures, sans avoir aperçu autre chose que quelques rares silhouettes fantomatiques d'animaux nocturnes, vite escamotées. Ses jambes s'engourdisaient, son T-shirt lui collait à la peau et sa vessie le tirait. S'adressant au chauffeur qui commençait à piquer du nez près de lui, il prévint :

— Besoin de pisser.

— Ouais ! railla l'autre. Gaffe aux *serpientes*. Te la fais pas mordre !

Sans répondre et s'accrochant le talkie-walkie autour du cou, Araña empoigna le AK-47 sans crosse posé à ses pieds, sauta à terre, lança à l'adresse du servant de la mitrailleuse installée sur la plateforme :

— Je vais jeter un œil.

Puis la « corne de bouc » au poing, il s'éloigna dans la nuit en fouillant le périmètre de sa lunette. Rien de suspect, rien que ce putain de désert ! Le boss se faisait des idées. Ce *cabron* de gringo n'allait pas venir traîner ses *zapatos* par ici. D'ailleurs, Jesús avait rameuté toute une armée de *zetas* des environs, qui dès l'aube, c'est-à-dire bientôt, allaient se mettre à sillonner la ville. Ce putain de mobil home, ils finiraient bien par le coincer.

Comme en ironique écho à sa réflexion, un couinement rauque résonna quelque part derrière lui. Un coyote, ou un chien errant. La nuit, par ici, c'était fou ce que la faune sauvage faisait du bruit ! Y compris les serpents. Plus précisément les crotales, avec leurs queues cornées. Or Araña détestait les serpents.

Puta de desierto !

Ce n'était même pas encore l'aube, et en passant le contrôle sous le porche de la *Seguridad* de Ciudad Juárez, Consolación Avila se demandait encore ce que signifiait cette convocation du commandant local de l'AFI à une heure pareille. Quand la *Dirección Central* de Mexico la savait en déplacement, il n'était pas rare qu'on la charge d'une mission ponctuelle sur le secteur concerné. Mais une telle urgence...

— ¿ *Teniente Avila* ?

F.-M. à la bretelle, un militaire venait d'émerger du poste de garde.

— Sí, répondit la jeune femme.

Après le salut réglementaire, le soldat l'invita à le suivre jusqu'à un alignement de portes, dont une à deux panneaux. Sans plaque. Le soldat y frappa, et de l'intérieur, une voix rêche lança :

— ¡ *Entre* !

Le soldat ouvrit un battant et s'effaça. Consolación pénétra dans une pièce austère, meublée de rayonnages surchargés de dossiers, et d'un bureau vaguement renaissance espagnole. Le tout éclairé par deux tubes fluo fixés au plafond lourdement mouluré, où un gros ventilateur tournait. Il y faisait presque froid, et, debout derrière le bureau, un grand costaud en civil suivit son entrée d'un regard appuyé. Cravate défaite, col ouvert, cheveux gris, fines moustaches, lunettes à armature métallique, petits yeux ronds et noirs enfoncés dans leurs orbites, apparemment fatigués. Urbano Andres-Castillo, commandant de l'AFI locale, selon la plaque posée sur le bureau. À peu près aussi gracieux que les deux autres personnes également présentes dans la pièce. Debout, mains dans le dos. Deux flics en uniformes, avec le sigle en blanc dans le dos.

CIPOL.

Intriguée, Consolación rectifia la position, ouvrit la bouche pour saluer, fut devancée par le commandant.

— *Buenas tardes, teniente Avila.*

— *¡ Mis respetos, Coman... !*

— Repos, lieutenant, repos...

Devant les deux CIPOL muets et immobiles, le chef de la brigade AFI sembla réfléchir un instant, puis, plantant de nouveau son regard noir dans celui de la jeune femme, il assena de sa voix rêche :

— Vous avez dix secondes, Avila. Dix secondes pour me dire l'endroit exact où se trouve Mack Bolan.

À cet instant, Consolación sentit son estomac se révolter. Qu'il faisait froid dans ce putain de bureau !

« Te la fais pas mordre ! »

Les derniers mots captés par les senseurs acoustiques directionnels du char de guerre. Une merveille de la technologie militaire U.S., que le génial Herman « Gadgets » Schwarz avait adapté en conséquence. Après avoir effectué les relevés de guidage indiqués par le son retransmis au Spook, l'Exécuteur avait quitté le puissant véhicule, bien à l'abri dans un creux de terrain. À l'est, le ciel se faisait déjà moins sombre. L'aube n'était plus très loin, l'heure idéale pour surprendre l'ennemi. Jumelle I.L. devant les yeux et son armement de poing fixé aux attaches spéciales de la sinistre combinaison de combat, il s'était fondu dans la nuit, parfaitement silencieux sur les semelles de ses nouvelles Rangers légères OPEX. Progressant avec précaution sur le sol accidenté, il franchissait un nouveau pli du terrain, quand il stoppa net. Dans la jumelle, une image scintillante, vaguement verdâtre, accentuée par la nuit plus claire. Là, à dix mètres : une silhouette. Un homme, de profil, avec casquette et T-shirt militaire camouflé, « corne de bouc » dans une main, en train de se rebraguetter, lui aussi une lunette à vision nocturne sur le front.

Les cartels mexicains avaient les moyens, leurs *soldados* étaient bien équipés.

L'homme était trop loin du Guerrier pour une attaque surprise au couteau. Déjà dans son poing, le Beretta 92F s'était matérialisé, une cartouche dans la chambre. À l'instant où le long bulbe noir de l'arme se dressait vers sa cible, comme alerté par son sixième sens, le type à casquette marqua un brusque mouvement de recul et d'un geste fulgurant fit pivoter le canon de son AK-47.

Au son de la rafale, les deux *zetas* du pick-up d'Araña sursautèrent en même temps. Tiré de sa léthargie, le chauffeur sauta d'un bond à terre, empoignant son P.-M. au passage, tandis que sur la plate-forme, le servant de la mitrailleuse armait son engin d'un sec coup de poignet. Mais, réalisant qu'il n'avait pas de lunette I.L., le chauffeur allait rallumer les feux du véhicule, quand une voix lança de loin :

— ¡ *Serpiente* !

Serpent ! Une voix de basse. Araña ! Ce con venait de rafaler un serpent ! Le chauffeur fit quelques pas à l'écart du pick-up, urina à son tour, rigola de plus belle en percevant le grésillement caractéristique du talkie-walkie, et en entendant les pas du *jefe* de l'équipe revenir vers eux. Dans la nuit moins sombre, il distingua vaguement la haute silhouette, la forme de la casquette, le graphisme rouge et imprécis de la tête de mort, et le reflet dansant du crucifix sur le poitrail. Contenant son rire, il interrogea :

— Il te l'a mordue, ta queue ?

— Non.

Le chauffeur rit de nouveau, ce qui l'empêcha d'entendre le son étrange. Un « flop » assourdi, qui coïncida avec le choc qu'il encaissa en plein front. Il n'entendit pas non plus le deuxième « flop » presque simultanément, il ne sut donc pas que le servant de leur mitrailleuse mourait une demi-seconde après lui.

— ¡ *Eh ! ¿ Arana ! ¿ Todo va bien ?*

Le grondement du moteur couvrait à demi la voix ironique et aux accents métalliques sortant du talkie-walkie. Lâchant le volant d'une main, l'Exécuteur renvoya brièvement :

— *Sí. Todo.*

Il crut percevoir un rire, puis une série de grésillements. Communication en stand-by.

Enfilé par-dessus la combinaison de combat, le T-shirt camouflé confisqué à la première victime du Guerrier le serrait un peu aux entournures, ainsi que la casquette à tête de mort, mais cette astuce vestimentaire lui avait permis d'approcher l'ennemi au plus près. Comme le réflexe qui l'avait fait émettre cette simple exclamation dans le talkie-walkie après la rafale de « corne de bouc ».

— ¡ *Serpiente* !

Parce que, après que sa balle de Beretta eut précisément détourné la rafale de l'autre en lui faisant éclater l'os temporal, il s'était souvenu de la plaisanterie lancée plus tôt par son copain dans le pick-up, et qu'il avait entendue grâce aux senseurs acoustiques. Quant à la voix de basse, facile à imiter, surtout sur un seul mot. Un mot qui

avait dû également rassurer les occupants des deux autres véhicules de vigies, forcément reliés par le réseau radio. D'où l'ironie de la question reçue à l'instant. Car encore maintenant, alors que le pick-up tressautait dans la pierraille, aucune réaction des autres vigies.

Moralité, toutes étaient reliées par talkies-walkies.

Déjà, le deuxième pick-up se profilait dans l'objectif de sa jumelle I.L. Sur l'image luminescente, les deux silhouettes derrière le pare-brise et le servant de la mitrailleuse de la plate-forme se dessinaient clairement. Au bruit du moteur s'approchant, cela bougea un peu, et une poignée de secondes plus tard, la longue rafale étouffée par le silencieux du micro-Uzi fit carrément sursauter tout le monde, en criblant à la fois le pare-brise, les deux occupants de la cabine, et le mitrailleur de la plate-forme.

Au passage et pour le compte, l'Exécuteur expédia une deuxième giclée de 9 mm, avant de poursuivre son chemin vers son troisième objectif.

CHAPITRE XXV

Quand Ponce « Jesús » Fortino ne dormait pas, il priait. Pour son salut, celui du cartel, pour que le Ciel leur envoie des monceaux de fric, et pour cela, que le contexte politique du pays change très vite. Or en cette fin de nuit d'insomnie, cette prière prenait des accents particuliers. Parce que dans peu de temps, le contexte politique allait précisément changer... si tout se passait comme prévu. En attendant, « Masa » Maderos tardait à le rappeler, pour confirmer le bouclage de sa mission. Une opération commando, comme Jesús les appréciait. Discrète et nette, sans bavure.

Point positif dans tout ça, aucune nouvelle des vigies de l'extérieur. Le Fumier ne se pointerait pas cette nuit. Ni sans doute...

Quand son portable sonna enfin, il décrocha, entendit le timbre de Gaucho annoncer brièvement :

— C'est fait.

Jesús retint un soupir de soulagement. Inutile d'exiger des précisions. Dans sa spécialité, l'équipe de Masa était la meilleure. À l'armée, il n'avait pas son pareil. D'où son surnom. « Pâte. » Un artiste, dans son genre. Toujours la bonne recette, pour toutes opérations. Sélectives, ou d'envergure.

— Bien, complimenta Jesús. Prêt pour le final ?

Plus qu'une question de temps. En tout début de matinée. À Ciudad Juárez, les officiels n'appréciaient guère la foule et ne faisaient que passer. Pour la presse et pour l'image dans l'opinion.

— Oui. Prêt, répondit Masa.

— Très bien, tu me rappelles quand c'est fini.

— Si, renvoya Masa avant de raccrocher.

En même temps qu'il raccrochait à son tour, Jesús ressentit comme une énorme secousse, et, sous lui, le vieux lit de fer tangua. Puis il y eut ce boucan. Comme une explosion, énorme, suivie d'un tremblement de terre. Incrédule, il se redressa, et se dirigeait vers la porte de sa chambre, quand une deuxième déflagration le fit reculer. Les murs tremblèrent, une poudre grise se mit à tomber du plafond, et

des cris lointains résonnèrent suivis de rafales.

Ponce Jesús Fortino sentit alors comme une lame s'enfoncer dans son cœur.

Le Ciel n'avait pas exhaussé sa prière.

— Coïncidence, lieutenant Avila ?

Consolación ne broncha pas, ne répondit pas. Derrière les lunettes cerclées de métal, les petits yeux noirs du commandant la fixaient, inquisiteurs. Devant les deux *policías* du CIPOI toujours imperturbables, le patron de l'AFI locale reprit :

— Vous et votre frère étiez, soi-disant dans le cadre d'une mission d'observation, au Sinaloa, en même temps que ce Mack Bolan, lors des tueries qui ont mis fin aux activités du clan d'Angel Pobles Argano, dit « Navaja ». ¿ *Verdad* ?

Cette fois, Consolación devait répondre.

— C'est ce que j'ai indiqué dans mon rapport de l'époque, *Comandante*.

— *Bueno*, enchaîna le commandant. C'est également ce qui ressort de votre deuxième rapport concernant votre séjour au Tamaulipas. ¿ *Verdad* ?

— *Si, Comandante*.

— Une nouvelle mission qui coïncide également avec le séjour de ce même Mack Bolan, sur le même secteur, le fief du cartel du Golfe, alors contrôlé par José Roque-Chanas, dit « Roca ». ¿ *Exacto* ?

— C'est effectivement ce qui est indiqué dans...

— Dans votre rapport, coupa Urbano Andres-Castillo d'un ton sec. Ça, je l'ai bien compris. En revanche, j'ai un peu de mal à avaler la troisième coïncidence, *teniente* Avila. Celle qui vous amène ici, à Ciudad Juárez, dans *mon* secteur, le fief d'Abel Ferrer-Ortes, dit « Tonel », exactement en même temps que ce même Mack Bolan.

Il avait bien insisté sur l'adjectif possessif. Son fief à lui. Les chefs mexicains des polices locales tenaient à leurs prérogatives. Consolación ne pouvait en vouloir à celui-là. D'ailleurs, depuis sa première rencontre avec l'Exécuteur, elle s'était attendue à ce type de problème.

— Cette nuit même, poursuivit le commandant, des témoins ont vu un mobil home de couleur sombre livrer en pleine ville une bataille meurtrière contre plusieurs véhicules...

Consolación n'écoutait plus que d'une oreille. Elle avait imaginé une foule d'explications et autres alibis, les avait évoqués avec son

frère Lucio. Seulement cette nuit, elle était au pied du mur, et elle ignorait ce que son frère avait pu donner comme justification. Car, bien sûr, lui aussi était sur la sellette en ce moment. Sinon, tout à l'heure, il l'aurait jointe en direct. Alors, elle devait faire la bonne réponse. À la fois crédible, et identique à celle de Lucio. Pas gagné d'avance.

La loterie, en quelque sorte.

*
* *

Deux explosions en une seule. Infernale.

Deux roquettes expédiées simultanément dans les piliers du monumental portail.

L'aube n'était pas encore levée, quand le dernier lot de vigies éliminé, l'Exécuteur avait regagné le char de guerre. Tout l'arsenal de bord opérationnel, et lui-même prêt à une rude confrontation, il avait lancé le véhicule pour la phase finale de son combat. Un blitz forcément éclair, car le temps jouait contre lui. Ses actions de la nuit ne pouvaient laisser les autorités locales indifférentes. Alors, il avait foncé, tous feux éteints et moteur hurlant, direction la PiroTec. Précisément son portail, révélé par le Spook. Dans un flash aveuglant, le béton avait volé en éclats, basculant les vantaux d'acier au sol, projetant des gerbes couleur d'or et des myriades d'étoiles artificielles dans le ciel. Tandis que les échos se répercutaient dans l'espace, les roues massives du TACOM roulaient sur les panneaux métalliques, les écrasant sous son poids, et sans ralentir foulèrent le ciment du vaste espace dégagé bordé de bâtiments, dont une partie était fermée par de larges portes. Genre dépôts. Aux commandes de la cabine, l'Exécuteur avait déjà activé les procédures de tirs de la tourelle de toit et des mitrailleuses périphériques. D'entrée, il avait décidé de frapper fort et vite.

Aussitôt, de lourds staccati firent frémir le véhicule, expédiant des chapelets d'ogives tous azimuts. Balles dévastatrices, qui se mirent à hacher en même temps les murs, et les ouvertures des trois bâtiments, tandis que deux langues de feu jaillissaient de la tourelle de toit en sens opposés, fonçant vers les deux côtés du U des constructions, les percutant de plein fouet dans une débauche de lumière jaune, de vacarme et de fumée. Des explosions si fortes qu'elles firent trembler le char de guerre. Tirs qu'il doubla derechef, en envoyant deux autres ogives là-bas, tout au fond de la cour dans le bâtiment du fond, puis encore deux dans ceux qu'il avait déjà touchés, allumant des incendies dont les flammes jaillirent par les ouvertures, en même temps que les

premières silhouettes, et les premières rafales ennemies. Des essaims qui crépitèrent sur le blindage de la carrosserie, et sur le pare-brise en quadriplex. Attaques quasi insignifiantes, que l'Exécuteur sanctionna instantanément d'une bordée générale de 12,7. Des silhouettes s'écroulèrent, des rafales partirent vers le ciel, mais alors que le Guerrier manœuvrait pour assurer ses prochains tirs de missiles, deux événements se produisirent simultanément. Des ombres apparurent au sommet du bâtiment du fond avec de longs tubes à l'épaule, et deux des larges portes encore intactes s'ouvrirent, livrant passage à deux véhicules massifs.

Genre halftracks.

Le cartel de Juárez avait les moyens. Armement lourd, digne de l'armée. Cette fois, on la jouait sérieux.

Un des « tubes » brandis par les silhouettes au sommet du bâtiment du fond venait de cracher son feu. Heureusement, les logiciels de contre-mesures étaient activés et, jaillissant de nouveau de la tourelle, un missile de 66 mm s'élança dans le ciel pâlisant, traversa l'espace telle une comète de feu, pour aller percuter de plein fouet le missile adverse dans une explosion dantesque, qui envoya des éclats tous azimuts, fauchant les ombres gesticulant au sommet de la construction. Au même instant, sur le plateau arrière d'un des véhicules et près d'un servant de mitrailleuse, une autre silhouette épaulait également son « tube ». Forme caractéristique. RPG-7V, avec son ogive externe. Trapue. Charge creuse simple. La mort en face. Dans trois secondes.

Contre-mesure immédiate, lancement automatique, tête de 66 contre 85. Mais en face, le servant du « tube » n'eut même pas le temps de presser la détente de son arme. La 66 de la tourelle lui arriva dessus comme l'éclair, explosant sur le rebord supérieur du blindage de plate-forme, le désintégrant lui et son engin, en même temps que le servant de la mitrailleuse. Des débris de toutes sortes volèrent partout, chair humaine et métal mêlés dans un mortel ballet. Avant même que ce premier enfer n'arrive à son terme, la tourelle avait expédié une autre roquette, qui défonça l'avant du halftrack, le disloquant dans une déflagration jaune et orange, éclairant le décor d'une lumière de fin du monde.

Tout en avançant vers le centre de la cour, le van cracha encore deux missiles. Exactement en même temps que le servant du RPG-7 du deuxième blindé. Celui-là avait eu le temps. Partie comme une fusée, sa roquette fut interceptée in extremis, explosa en même temps que le halftrack d'où elle était issue. Toujours en avançant pour couvrir le maximum de terrain, le TACOM crachait ses chapelets mortels par les canons de ses Hotchkiss. À demi nus, des flingueurs sortaient à présent

de partout, crachant précipitamment le feu de leurs armes, complètement dépassés par le désastre environnant. Au-dessus du Guerrier, les bandes des mitrailleuses continuaient à se dévider, fauchant les effectifs ennemis comme sur un stand de foire. En une minute, à moins que le « stock » de *zetas* et de *lincés* du cartel soit inépuisable, l'Exécuteur avait déjà quasiment accompli son blitz. Bientôt, il ne resterait plus qu'à coincer Tonel, le *jefe* du cartel de...

Le choc stoppa les pensées de Bolan.

D'abord, il crut avoir été touché par un missile, puis il y eut un bruit étrange sous le TACOM. Comme un énorme craquement. Et soudain, le véhicule bascula en avant.

D'un coup.

Interdit, l'Exécuteur avait vu à travers le pare-brise le sol s'ouvrir devant la calandre. Un cratère tout noir, qui se creusa en s'élargissant, avalant le sol comme une monstrueuse bouche. Et, brutalement, inexorablement, le char de guerre plongea dans un gouffre sans fond.

CHAPITRE XXVI

Le choc fut terrible, comme une collision de plein fouet sur la route. À demi groggy, le Guerrier ressentit une douleur au plexus, eut le sentiment d'étouffer. Il se dit qu'il cauchemardait, qu'il allait se réveiller et...

Mais le silence était si épais que ses oreilles sifflaient. Plus de moteur. Calé. Et plus qu'un seul phare, à l'éclairage étrange. Comme filtré, jaune sale, révélant une sorte de cloaque. Une surface molle, l'avant du char de guerre et son phare enfoncés dans une surface brune pâteuse, secouée par la chute des gravats de ciment et de terre, constellée de grosses bulles qui éclataient à tour de rôle. Bolan réalisa enfin la situation. La cour, effondrée sous le poids du TACOM. Dessous, une excavation profonde, sorte de puits carré d'où montait une odeur de fosse d'évacuation. La peste s'infiltrait dans la cabine, prenait à la gorge. L'Exécuteur avait parcouru cela à travers le pare-brise, puis sur l'écran de contrôle des caméras extérieures. Celle de l'arrière lui renvoyait une image poussiéreuse, terriblement explicite. Elle montrait le ciel. Rosissant. Une vue qui expliquait tout : le char de guerre était piégé.

Position oblique, tête enfouie dans le cloaque, son bas de caisse arrière coincé sur le rebord de l'effondrement. Seule option possible, évacuation. Abandon du « navire », ou attendre la mort à son bord. Car grâce aux senseurs acoustiques restés opérationnels, le silence de la cabine venait de se rompre. Des sons indistincts, suivis de voix excitées. Des cris, des appels, puis des formes apparurent sur l'écran de contrôle. Des silhouettes, penchées au bord de l'excavation.

— Là ! Au fond !

Des essaims rageurs se mirent à marteler le blindage à l'arrière du van. Ce qui restait des *amigos* s'en donnait à cœur joie. Dommage pour eux. Le Guerrier n'était pas décidé à mourir seul sur ce coup. D'une seule pression d'index, il déclencha le feu des mitrailleuses arrière du van. Staccati lourds, qui frappèrent les assaillants à bout touchant, éclatant leurs poitrails et leurs crânes, leur arrachant des poings leurs « cornes de bouc », faisant jaillir le sang et projetant sur le fond de ciel des lambeaux de chair et d'os en tous sens. Des corps s'effondrèrent

sur le toit du TACOM, roulèrent, plongèrent dans la fange, la faisant gicler sur le pare-brise. Automatiquement actionnés par l'ordinateur de bord, les essuie-glaces se mettaient en mouvement quand le quadriplex encaissa un choc sourd.

Une tête !

Seule ! Arrachée à son corps. Le temps d'une roulade sur le verre blindé, le Guerrier vit tourner une chevelure frisée engluée de sang, une bouche grande ouverte dégoulinante et une paire d'yeux hagards, figés. Au même instant, les senseurs renvoyèrent de nouveaux appels excités. Relevant les yeux vers l'écran de contrôle, Bolan vit passer au bord de l'excavation la forme d'un tube, à l'extrémité prolongée d'un bulbe. RPG-7 !

Contre ça, le blindage ne protégeait plus. Et avec la quantité d'explosifs stockés à bord... Cette fois, c'était la fin du van. Et de Bolan.

Durant cette fraction de seconde, tout individu aurait cédé au réflexe primaire. Sauter hors du TACOM. Mais dans ce puits, aucune autre issue que par le haut. Le Guerrier obéissait à d'autres réflexes. Ceux du combattant. Curseurs des lance-grenades. Deux pressions. Au dos du char de guerre, les compartiments éjecteurs s'ouvrirent, larguant chacun deux « poires ». M-26 défensives qui s'élevèrent hors de l'effondrement, retombèrent en deux paraboles gracieuses avant de disparaître. Au même instant, le bulbe de la RPG-7 était réapparu au bord du trou, tandis qu'une voix anonyme criait :

— ¡ Cuidad... !

Alerte inutile, dont la fin fut balayée par deux déflagrations sèches et simultanées, ponctuées de hurlements. Exactement en même temps qu'un éclair inondait le puits d'une lumière jaune. La RPG-7 et sa comète de feu. Le Guerrier libéra quatre autres grenades, et tout se mélangea dans une orgie de décibels. Tandis qu'au-dessus les hurlements s'éteignaient, l'ogive ennemie fulgura devant le pare-brise du van, pour aller frapper la paroi de ciment située en face. Baraka. Le tir avait été détourné par ses défensives. La 85 mm explosa littéralement tout un pan de mur, dont les éclats par dizaines vinrent percuter le char de guerre avec une violence inouïe. Le pare-brise s'étoila, stoppant net les essuie-glaces, et, soufflée par la déflagration, une vague de boue immonde paracheva le désastre, occultant du même coup le sinistre décor. Mais l'Exécuteur s'en moquait. Ce qui l'intéressait se passait là-haut. Grâce à la caméra de l'arrière et à son écran de contrôle, il pouvait guetter l'ennemi. Pour l'instant invisible. En revanche, les senseurs acoustiques captaient des sons. Mécaniques. Des moteurs. Grondements qui approchaient, accompagnés d'exclamations en espagnol, d'appels précipités. Et plus près, un

concert ténu de plaintes. Tout le monde n'était pas mort.

Le Guerrier devait sortir de là, mais il y avait une inconnue. L'importance des effectifs ennemis. L'armement et les engins blindés aperçus plus tôt n'incitaient pas à l'optimisme.

El Viejo exultait. Depuis toujours, *Amarillo Viejo* prenait la tête de ses *soldados* pour monter au combat. Sur son torse et dans son dos, outre les signes distinctifs du cartel, les scènes de guerre qu'il s'était fait tatouer avec lui comme acteur principal en faisaient foi. Le fracas des armes, la vue du sang et des cadavres lui procuraient un plaisir proche de l'orgasme, et dès la première explosion qui l'avait fait sauter de son hamac en empoignant sa légendaire « corne de bouc », il avait compris.

Le gringo ! Le grand Fumier !

L'Exécuteur et son putain de char de combat étaient passés ! Malgré les vigies d'Araña ! Cette fois, ç'allait être la VRAIE guerre ! L'instant d'avant, tout en bondissant à bord du halftrack, il avait aperçu le gros mobil home sombre, juste au moment où la couverture en béton craquelé depuis des années avait cédé sous son poids, le précipitant au fond de la fosse. Instantanément, il avait réalisé. Une chance insolente, qui lui servait le gringo sur un plateau. Mais aussitôt, il avait assisté au carnage des *zetas* de quart déjà transportés sur place pour la curée. Le Fumier avait du répondant. Des grenades. Éjectées de Tanière du van, dont une partie demeurerait visible. Moralité, l'Exécuteur n'était pas encore à genoux. Alors, *El Viejo* exultait. D'un mouvement prompt et alors que le véhicule fonçait vers la fosse, il passa la bretelle de sa chère Kalach à son cou, et arrachant littéralement le RPG-7 aux poings de son servent, il épaula le « tube », index posé sur le pontet. Prêt à cracher la mort.

Après ça, il deviendrait une légende. On connaîtrait son nom dans tout le Mexique, mais également chez tous les *amigos* de la planète, et il...

— Là !

Par-dessus le grondement du moteur de l'halftrack, le cri du servent mitrailleur figea tout net les fantasmes de gloire d'*El Viejo*.

Le mobil home !

À demi visible hors de l'excavation, son arrière venait brusquement de s'ouvrir. Une sorte de volet vertical, ouvert sur le noir. Tous les sens mobilisés, le *jefe* des *sicarios* de Tonel avait déjà l'index sur la détente du RPG-7, quand jaillissant de l'arrière du van, une forme étrange et sombre fusa soudain dans l'espace en rugissant. Toutes pensées figées, *El Viejo* crut d'abord à une sorte de roquette,

puis il crut rêver en voyant la forme se découper sur le ciel pâlisant.

Une moto, sans lumière, chevauchée par un motard habillé de noir, à la tête prolongée d'une longue excroissance au niveau des yeux. Une moto qui sembla voler une seconde, avant de retomber au sol, y effectuer un violent dérapage contrôlé, pour se positionner face au halftrack. Le temps de réaliser, d'entendre le mitrailleur près de lui lâcher un juron et de diriger lui-même le lance-roquette sur la moto, *El Viejo* vit des éclairs en partir brusquement. D'abord, des chocs résonnèrent sur le blindage de l'halftrack, puis alors que son index entraînait en contact avec la détente du RPG-7, il enregistra trois événements simultanés. Des cris de douleur autour de lui et partout dans la cour, un gros éclair orange au niveau de la moto, suivi d'un trait de feu qui fonçait vers lui. Et d'un coup, ce fut l'enfer.

Et *El Viejo* se sentit propulsé dans l'espace.

*
* *

— File-moi ça, *cabron* !

Arrachant le LAW des mains du *lince* qui tardait à lâcher sa roquette, Abel « Tonel » Ferrer-Ortes épaula l'engin.

Le grand Fumier ! Ici ! Cette nuit !

Assommé par la tequila après le concert de ses mariachis, le *jefe* du cartel de Juárez s'était littéralement jeté hors du transat où il s'était assoupi. Un réveil en sursaut, qui l'avait propulsé vers le parapet de la terrasse du bâtiment, où, incrédule, il avait assisté aux premiers échanges, entre les *zetas* de quart et ce mobil home sombre crachant le feu.

C'était impossible, et pourtant, IL était là ! À bord de son *puta* de van ! En voyant traverser l'immense cour par cet engin distribuant ses saloperies de roquettes, qui faisait sauter ses halftracks, qui rafalait ses hommes, Tonel avait mis quelques secondes à admettre la réalité. Puis, très vite, une sorte de souffle épique avait balayé sa stupeur, laissant place à un sentiment nouveau. Un intense soulagement.

Le Fumier était là, et il allait le tuer !

Puis la stupeur était revenue, presque jubilatoire, en voyant soudain le sol s'ouvrir sous les roues du monstre d'acier pour l'engloutir dans cette putain de fosse à merde qu'on n'avait jamais réparée !

Mais le monstre s'était remis à cracher la mort, à hacher les *zetas* sur place. Alors, comme un fou, le *jefe* avait arraché la « corne de bouc » à un des *lince*s complètement dépassés qui débarquaient sur la

terrasse, et il s'était mis à arroser. D'où il était, la vue plongeait directement sur le toit du van. Il devinait même la lueur de son phare enlisé dans la fange. Mais comme ceux des *lincas* qui entraient dans la danse à leur tour, ses chapelets de 7,62 ricochaient sur la ferraille. Blindée ! Il allait s'emparer d'une deuxième Kalach, quand il avait vu le troisième halftrack déboucher du bâtiment de l'aile nord. Avec *Viejo* sur la plate-forme de tir, et s'emparant lui-même du RPG-7 de son servent. Une formidable excitation l'avait alors galvanisé. *Viejo* était invincible ! Le Fumier, prisonnier de son cercueil d'acier, allait se faire pulvériser ! Mais il y avait eu cette chose, jaillissant de l'arrière du van comme une fusée. Une moto !

Quant à la suite... La moto venait de cracher du feu, et là-bas, de l'autre côté de la cour, le halftrack de *Viejo* venait d'exploser. Malgré la distance, Tonel recula sous le souffle de l'explosion.

Un trail, doté de ce qui ressemblait à des sacoches rigides ! Comme dans un cauchemar, il avait vu la haute silhouette de *Viejo* soulevée comme un fêtu de paille, puis rouler loin de là, dans les gravats du premier bâtiment dévasté. Autour de lui, les derniers *zetas* émergeaient dans la cour, fauchés par les rafales de la moto qui zigzagait pour échapper aux tirs. Au même instant, trois de ses *lincas* accompagnés par les mariachis reconvertis *pistoleros* et transportant des caisses de bandes chargeurs firent irruption sur la terrasse, installant en hâte une mitrailleuse sur son affût. Saisi d'une rage dévastatrice et malgré le véritable feu de barrage que la moto tirait à présent vers eux, le *jefe* de Juárez fonça vers le parapet, le RPG-7 toujours à l'épaule.

— ¡ No ! cria quelqu'un dans son dos.

Une voix caverneuse. Jesús débarquait à son tour, mais Tonel n'écoutait pas. Il aperçut *Viejo* essayer de ramper vers le bâtiment, puis la vue brouillée par la rogne et le cœur près d'exploser, il pressa la détente du lance-roquette... exactement en même temps qu'en bas, deux éclairs orangés jaillissaient de la moto. Littéralement fasciné par la flèche de feu qui venait de jaillir de son « tube » et qui filait en plein vers le Fumier, Tonel sentit une vague de joie sauvage déferler en lui. Dans une demi-seconde...

— Abel !

Tétanisé à la fois par l'appel de Jesús dans son dos et par son propre tir, le *jefe* de Juárez vit en même temps la moto virer sur place, filer subitement de côté pour disparaître de son champ de vision... et l'éclair de feu monter vers lui.

Tonel eut l'impression de recevoir une locomotive en plein thorax, tout un essaim de frelons en pleine face, se sentit partir en arrière, tandis qu'une cagoule en plomb s'abattait sur sa figure en feu. Il

n'aurait plus jamais l'occasion de tuer le grand Fumier... !

CHAPITRE XXVII

Tout son arsenal de poche fixé à la combinaison de combat et jumelle I.L. devant les yeux, Bolan avait vu là-haut tout un pan du parapet de la terrasse voler en éclats, et l'énorme silhouette basculer. Probablement Tonel. Mais à peine cette image captée, une nouvelle vague de *zetas* débouchait dans la cour, fuyant les incendies qui ravageaient déjà une partie des bâtiments. Alimentées en continu par les bandes chargeurs disposées dans les sacs de Bad Horse, les deux mini mitrailleuses de l'avant de l'engin expédièrent de nouveau leurs messages de mort. Désorientés, les *soldados* tombaient l'un après l'autre, achevant de vider leurs chargeurs dans d'ultimes réflexes. Sur la terrasse, d'étranges silhouettes à larges sombreros et aux blousons sombres ornés de décorations clinquantes s'étaient mises de la partie, envoyant de courtes rafales, dont les ogives ricochaient dangereusement sur le ciment du sol. Les fameux mariachis évoqués par Consolación. Achevant de coucher les derniers *zetas* à sa portée, le Guerrier faisait zigzaguer la moto, surpris malgré lui de n'avoir pas encore été touché. Mais à peine avait-il songé à cela, un pesant staccato résonna, provenant de la terrasse. Mitrailleuse lourde. Tandis que les projectiles éclataient le vieux revêtement de la cour, Bolan, zigzaguant de plus belle, leva les yeux. Là-haut, un des mariachis manœuvrait sa mitrailleuse montée sur trépied. Gros calibre. Échappant de justesse aux balles, et grâce au pilotage mains-libres de Bad Horse, il régla la hausse des lance-grenades avant, piqua droit sur le bâtiment du fond, déclencha les éjecteurs. Deux « poires » à fragmentation montèrent vers la terrasse en gracieuses paraboles, et tandis qu'il laissait courir la moto au pied du mur pour échapper aux tirs, deux explosions sèches résonnèrent au-dessus de lui. Il perçut des hurlements, et la mitrailleuse cessa de tonner. Pendant ce temps, sous la jumelle I.L. devenue inutile, son regard fouillait les façades des bâtiments en feu, cherchant sa nouvelle cible : ce grand type maigre à tignasse grise, avec sa « corne de bouc » suspendue au cou, qu'il avait vu éjecté plus tôt au moment de l'explosion du dernier halftrack. Un *soldado* plutôt chanceux, qui n'avait pas été tué sur le coup. Très brièvement, il l'avait aperçu en train de ramper dans les gravats, avant de disparaître dans le bâtiment de l'angle de fond de cour. Le seul de

ce côté encore épargné par les flammes. Surveillant le haut de la terrasse, l'Exécuteur allait lancer Bad Horse dans cette direction, quand un nouveau chapelet de balles siffla tout près de lui.

Relançant le gros trail et rabattant la jumelle devant ses yeux, il franchit la distance comme un boulet, s'engouffra dans une des ouvertures béantes du bâtiment, captant immédiatement l'image scintillante et légèrement verdâtre du système de vision nocturne : vision fugitive d'une gigantesque silhouette, portant une mitrailleuse à boîte-chargeur, qui disparut aussitôt entre piliers et murs à demi effondrés. Réactivant ses mini-mitrailleuses avant, le Guerrier arrosa droit devant, louvoyant entre les obstacles, progressant vers le fond du bâtiment, cherchant la colossale silhouette.

*
* *

Ne pas tomber dans les pommes ! Surtout pas !

El Viejo avait mal partout, sauf à sa jambe gauche. Comme si elle n'existait plus. Affalé au pied de l'escalier qui permettait d'accéder au bâtiment privé de Tonel, le *jefe* des *soldados* du cartel de Juárez essayait de reprendre son souffle. Prêtant l'oreille aux échos de la bagarre qui se déroulait à l'extérieur, il se demandait par quel miracle il était encore en vie. Recroquevillé dans ce tas de gravats où il avait échoué, il avait pu le vérifier : il était le seul survivant de son équipe. Rien que des corps pantelants, plus ou moins entiers. Et sans l'aide de « Mamut », il aurait sûrement eu du mal à ramper jusqu'ici. Posté avec sa Mini FN Herstal dans cet ancien entrepôt dès les premiers échanges, le colosse avait assisté au carnage, sans pouvoir une seule fois toucher le Fumier d'une de ses rafales de 5,56 perforantes, mais quand *Viejo* s'était retrouvé dans les gravats, ç'avait été facile pour lui de le transporter ici. Comme son surnom de « Mammouth » l'indiquait, son second était une force de la nature. Sans lui, il serait sans doute mort.

Maintenant, *El Viejo* n'avait qu'une idée en tête. Rejoindre Jésus et les mariachis sur la terrasse, pour couvrir la retraite du boss. S'il n'était pas déjà trop tard.

Tonel n'était plus en sécurité. Il fallait l'évacuer, replier d'urgence ce qui restait d'effectifs sur le Q.G. de secours. Samalayuca. L'usine de recyclage. Et il fallait...

La moto !

Un grondement furieux. Assourdissant dans cette coque de béton brut. Puis l'apparition dantesque du monstre mécanique sans phare sur les lueurs d'incendies de l'extérieur. Le cœur du mafieux bondit dans sa poitrine. Refoulant la douleur, le vétéran des *sicarios* parvint à

redresser le canon de sa « corne de bouc ».

Bolan le Fumier !

Quels beaux éclats d'os il allait offrir à la crosse de sa chère « Bella » !

Il avait déjà le doigt sur la détente, quand une ombre apparut soudain, émergeant comme par magie, là-bas entre deux pans de murs. « Mamut » !

« Mamut » le colosse, sa Mini braquée devant lui, avec son gros boîtier-chargeur de 200 cartouches sous la chambre ! Comme dans un rêve, *El Viejo* vit les éclairs jaillir du canon, crut qu'il rêvait encore plus quand la moto fit une violente embardée, zigzagua violemment, avant de disparaître... dans un énorme fracas de mécanique broyée !

Le colosse avait eu Bolan le Fumier !

El Viejo voulut se redresser, ressentit une terrible douleur dans le dos et la nuque, retomba contre les marches d'escalier, perçut un intense bourdonnement sous son crâne. Un gémissement aigu lui échappa, puis un autre. Tenir bon ! Surtout, tenir bon !

Puis d'un coup, il ne sentit plus rien.

Toni « Mamut » Rollo avait tué beaucoup d'ennemis durant sa longue carrière *d'asesino*, mais jamais il n'avait encore éprouvé cette fièvre.

Bolan ! Bolan le Fumier rafalé à vue à moins de dix mètres ! Sa Mini FN Herstal était une pure merveille, et bien que d'un calibre relativement modeste, les 200 ogives perforantes dont il avait alimenté sa boîte chargeur pouvaient traverser 5 mm de blindage. Alors, une simple moto...

Soudain, un gémissement se fit entendre. Là-bas, au pied de l'escalier. Puis un deuxième. *El Viejo*. Dans le feu de l'action, il l'avait presque oublié. Mais d'abord, trouver le cadavre du Fu...

— ¡ *Hola* !

Un appel ! Dans son dos. Tel un ressort, Mamut fit volte-face, eut le temps de distinguer une vague silhouette noire, de redresser le canon de la Minimi, de voir nettement les éclairs face à lui, avant d'encaisser la rafale en plein poitrail.

Sans comprendre ce qui lui arrivait.

CHAPITRE XXVIII

Évacuer le *jefe* ! Vite !

Ponce « Jesús » Fortino ouvrit la portière arrière du gros 4x4 blindé Mercedes G55AMG, ordonna aux deux des trois mariachis qui venaient de déboucher dans le garage :

— Allongez-le sur la banquette. *¡ Pronto !* Et toi, lança-t-il au troisième mariachi, colle-moi ça dans la bagnole.

Ça, c'était la mitrailleuse récupérée sur la terrasse. Une MG42 Mauser, modèle ancien de calibre 7,92, pouvant tirer les 250 balles du boîtier chargeur, spécialement adapté par le spécialiste Mamut, en un peu moins d'une minute. Ils en auraient peut-être besoin. Gênés par leurs AK 47 et leurs costumes de scène trop ajustés, les deux autres peinaient sous le poids du *jefe* de Juárez. Ils allaient réussir à l'enfourner dans le véhicule quand, dans la face sanguinolente de leur boss, ses yeux se rouvrirent. Un regard noir, égaré. Comme soudain paniqué, il se débattit en crachouillant :

— *¡ Qué... !*

Visages ruisselant de transpiration sous leurs sombreros, les mariachis tentèrent de le maîtriser, tandis que, déposant au pied du tout-terrain les quatre P.-M. MAC 10 dont il s'était chargé, Jesús se penchait sur lui, rassurant :

— *¡ Todo va bien, Abe ! ¡ Todo va bien !* On s'en va. Reste tranquille ! On va te soigner.

Tout va bien, n'était certes pas la formule adéquate. Le sternum enfoncé et des côtes sûrement brisées par ce bloc de béton détaché l'instant d'avant par le missile de Bolan, la face ravagée par des éclats de pierre et jusqu'alors à demi inconscient, Tonel semblait mal parti. Aidé par les trois mariachis survivants aux éclats des grenades balancées par Bolan la Salope, Jesús avait décidé d'évacuer Tonel vers la seule destination possible dans la situation actuelle : Samalayuca. L'usine de recyclage.

Leur Q.G. de secours, situé à une cinquantaine kilomètres au sud, en pleine sierra. Là, que son beau-frère survive ou non, ils attendraient que le programme *San Pedro* soit enfin bouclé, avant de réapparaître

au grand jour. Dès lors, Ponce « Jesús » Fortino se retrouverait de fait à la tête du cartel, car personne à part lui n'avait les compétences requises pour lui succéder. Surtout pas Emilio, son taré de frère.

— Lâchez-moi, bordel !

Échappant à ses porteurs, le boss de Juárez retomba sur ses pieds, fit une affreuse grimace, plia les genoux, rattrapé in extremis par ses mariachis. Livide, le regard chaloupant et respirant péniblement dans un bruit de soufflet de forge, il tangua sur ses jambes, et baissant les yeux sur sa poitrine, il éructa péniblement :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ça, c'était le gilet pare-balles en kevlar que Jesús était allé chercher, et dont il l'avait équipé durant sa syncope sur la terrasse. Tout en le poussant vers l'ouverture du 4x4, il le lui expliqua en précisant :

— On va aller à Samalayuca le temps que...

— Mais je l'ai eu ! Je l'ai buté, le Fumier ?

Dehors, on percevait les échos de la bagarre. Jesús poussait son beau-frère, mais rien à faire pour le faire entrer dans cette foutue bagnole ! Il mentit :

— *Creo... creo que sí. Pero...*

— Je l'ai niqué, ou pas ?

— Je crois que oui, mentit encore son beau-frère. De toute façon, les gars vont finir le boulot et...

— Et ça ! C'est quoi, ça !

Le *jefe* de Juárez venait seulement de découvrir la MG42 dans les bras du troisième mariachi.

— On l'emporte, résuma Jesús. Ça pourra nous...

— Lâche-moi !

Cette fois, Tonel avait essayé de crier. Contenant une grimace de douleur, il ordonna en tendant le bras :

— File-moi ça, toi.

La mitrailleuse ! Jesús croyait cauchemarder. Pressentant le pire, il tenta :

— Arrête, Abe ! Faut qu'on foute le camp d'ici et qu'on laisse...

— Ta gueule !

Malgré son état, le *jefe* de Juárez avait réussi à s'accrocher à la mitrailleuse. Pas plus que ceux de *San Pedro*, Bolan le Fumier ne verrait le soleil se coucher. Il allait le tuer. De ses propres mains ! Devant son expression folle, le mariachi lâcha l'arme. Plaquant alors celle-ci sous son bras droit, Tonel ajouta :

— Je vais lui foutre tout ça dans le cul, à ce *maricon* !

Et le pas encore mal assuré, il marcha vers la porte du garage. La gueule en sang, au moins trois côtes dévastées, et peut-être même un ou deux poumons aplatis ! Et avec 20 kg d'acier et de boîte chargeur sous le bras !

À cet instant, Ponce « Jesús » Fortino ne put s'empêcher d'éprouver de l'admiration. C'était ça, un *jefe* avec de vraies *cojones* !

Et en tant que beau-frère, il n'avait pas plus le choix que les trois mariachis. Faisant signe à ces derniers de ramasser les MAC 10, il en récupéra un, l'arma, et sans hésiter cette fois, il emboîta le pas de Tonel.

Après tout, si c'était la volonté de Dieu...

— Bolan !

Tonel venait d'émerger dans l'immense espace découvert nimbé du rose de l'aube naissante et des lueurs d'incendies. Il faisait une chaleur de four, et encore chancelant sur ses grosses jambes, le *jefe* brandissait la MG42 à bout de bras. Défi ostentatoire, qui affola les trois mariachis. En deux bonds, ils se portèrent à sa hauteur pour l'entourer, chacun sa « corne de bouc » et un MAC 10 aux poings. À cet instant, Jesús fut frappé par le silence, seulement troublé par les craquements du feu. À croire que tout le monde était mort.

— Bolan ! éructa de nouveau le *jefe* de Juárez en levant bien haut le canon de sa mitrailleuse. Bolan la Salope ! Montre un peu ta sale gueule de gringo !

Il ne se protégeait même pas, écartant des coudes les mariachis qui le serraient de trop près, pointant leurs armes dans toutes les directions. Il avait beau porter un gilet pare-balles... Tendue, fouillant lui aussi l'espace d'un regard fiévreux, Jesús intervint :

— Abe ! Ne tente pas le diab...

Un coup de feu lui bloqua la suite dans la gorge. Détonation sèche qui coïncida avec l'exclamation du mariachi situé juste devant lui. Avec horreur, il vit le sombrero du *custodio* basculer sur le côté, tandis qu'un jet de sang fusait de son crâne. Basculant sur place, le mariachi parut hésiter, avant de tomber à la renverse. Sous le choc, son poing armé du MAC 10 marqua un violent sursaut, et son index posé sur la détente fit le reste. La rafale cisaila l'air brûlant, le mariachi situé près de Jesús encaissa la série de 9 mm, fut littéralement projeté contre le beau-frère de Tonel qui recula sous le choc. Des fontaines rouges jaillirent de son blouson au niveau des reins, inondant à la fois ses pieds, le sol et la longue chemise blanche de Jesús. Le *musico* repartit en biais, se tourna à demi comme pour essayer de se rattraper, une expression d'intense étonnement sur la figure. Puis, d'un coup, il

s'écroula. Complètement dépassé, le troisième mariachi se mit à rafaler en direction de toutes les ouvertures des bâtiments, y compris celles d'où sortaient les flammes. Il achevait son chargeur de AK, quand Tonel cria :

— ¡ Puta de mierda !

Tournant sur lui-même tel un derviche, il semblait devenu fou. Expédiant à son tour une longue rafale vers le ciel à présent gris de fumées, il hurla :

— Bolan ! Où tu es, fils de pute ?

— ¡ Aquí !

Après les échos des rafales, la voix semblait venir de partout à la fois. Glacée, sinistre. Pourtant, ce fut à peine si Jesús l'entendit. Cette brusque faiblesse de ses jambes, cette espèce de bouillonnement douloureux dans son abdomen... et tout ce rouge poisseux qui coulait à présent sur sa longue chemise blanche. La rafale ! Lui aussi avait... Son trouble fut si intense qu'il perçut à peine cette autre détonation, et qu'il resta sans réaction quand le troisième mariachi s'écroula contre le flanc de Tonel, manquant lui faire lâcher la MG42. Puis, alors qu'une violente douleur lui hachait brusquement les entrailles, il se sentit basculer en avant, tomba à genoux contre les jambes du *jefe*. Maintenant l'évidence s'imposait. Des balles avaient traversé le corps du mariachi pour finir leur course dans ses boyaux et il allait mourir !

Déjà, du sang engluait les coins de sa bouche et il avait envie de vomir. S'accrochant aux jambes de Tonel, il s'entendit hoqueter :

— ¡ Va... vamos, Ab ! ¡ Vamos ! Fou... foutons le camp !

Mais Tonel n'écoutait pas. Déséquilibré, il faillit de nouveau tomber. Plongé dans un état second, et grimaçant de douleur, il cherchait à la fois d'où était venue la voix sinistre et des indices d'autres vies autour d'eux. Rien qu'une poignée de *zetas* ou de *lincés*.

— ¡ Todos muertos Tonel ! Ils sont morts ! Il n'y a plus que vous deux et moi !

Sursautant, le *jefe* lâcha une autre rafale vers la terrasse, puis vers les murs des bâtiments.

— Sors de ton trou, Bolan ! hurla-t-il encore. Pourriture de merde de rat !

Tétanisé par la rage et traînant littéralement son beau-frère par terre en tournoyant sur place, il cracha dans un jet de salive grasse et sanglante :

— Espèce de trouillard ! Espèce de lâche !

— ¡ Es tú, el cobarde, Tonel ! C'est toi, le lâche ! C'est toi qui portes un gilet pare-balles ! Pas moi !

La voix ! Dans le dos du *jefe* ! Comme mordu par un serpent, ce dernier pivota sur ses pieds, entraînant son beau-frère dans une nouvelle glissade sanglante. Brandissant la MG42, il cherchait sa cible d'un regard de dément. D'abord, en vain, puis soudain... la silhouette. Noire sur le fond noir de l'ouverture arrière du van ! Là d'où avait jailli la moto un peu plus tôt !

Bolan, brandissant d'une main un gros automatique, et une mitrailleuse sous l'autre bras. Une Minimi, comme celle de Mamut ! Détail étrange, quelque chose luisait sur le poitrail de la silhouette, renvoyant faiblement les reflets des incendies. Comme une sorte de croix.

Bolan ! Au seul endroit où on ne l'attendait plus ! Comment avait-il pu... Mais le reflet de cette croix avait déclenché un nouveau sentiment dans l'esprit de Tonel. Une sorte de jubilation. Quelle formidable cible ! De plus, avec ce gilet pare-balles, il ne risquait rien. Alors, pointant le canon de la MG42 sur le reflet en forme de croix, il cracha joyeusement :

— ¡ *Adios*... !

Tonel jubilait toujours quand le gilet pare-balles encaissa les terribles chocs. Il eut pourtant très mal quand, à son grand étonnement, la trentaine d'ogives perforantes M995 transperça le kevlar pour lui couper littéralement le buste en deux. Catapulté en arrière, trébuchant contre le corps de Jesús recroquevillé, il battit des bras comme pour reprendre son équilibre. Vaine tentative. Lointaine, la voix sinistre roula en écho dans l'immense cour :

— *Adios*, Abel Tonel.

Quand le *jefe* de Juárez s'écroula, son gros index enfonça de nouveau la détente de la MG42 qu'il n'avait pas lâchée, expédiant le reste de son chargeur vers le ciel.

Un ciel où son âme de pourri ne monterait jamais.

CHAPITRE XXIX

— ... *Sanctis, et vobis, fratres, quia peccavi nimis cogitatione verbo, et opere : mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa...*

De plus en plus caverneuse, la voix de Ponce « Jesús » Fortino faiblissait dangereusement. Un sang épais et sale coulait à la fois des plaies de son abdomen sur sa chemise blanche, et de sa bouche à chacune des paroles de l'acte de contrition. Ponctuant chaque mot, la main poisseuse de sang du beau-frère de Tonel se crispait autour du crucifix. Celui que portait Bolan autour du cou, celui qu'il avait confisqué à feu Araña le chef des vigies, et qu'il avait oublié d'ôter. Un symbole du culte chrétien, auquel Jesús s'était accroché avec ferveur dès le début de sa confession. Un débriefing spontané, apparemment dû au délire de l'agonie, et à l'apparence de l'Exécuteur. Tout en noir, un crucifix sur la poitrine. Le tueur mexicain mystique avait pris Bolan pour un prêtre, penché sur lui pour l'extrême-onction. S'accrochant à cette croix, il avait tout confessé en vrac. Ses crimes passés, sa repentance, et enfin, pour espérer laver entièrement son âme, il avait dévoilé ce programme. *San Pedro*.

Un attentat, qui allait avoir lieu... maintenant !

Un mot que le tueur aux cheveux longs venait de prononcer à l'instant. Comme une ponctuation. Fin de confession. Maintenant... mais quand exactement ? À présent immobile et gisant à plat dos sur le ciment de la cour, Jesús haletait, les yeux fermés, déjà en paix. Déjà ailleurs, presque arrivé en enfer.

San Pedro !

Le nom d'un saint, qui sonnait comme un tocsin.

Le Guerrier se redressa, traversa la cour pour aller réintégrer le char de guerre planté en oblique dans son piège putride. La mort dans l'âme. Car il connaissait la suite du programme. Procédure simple, expéditive, radicale. En aucun cas, le TACOM ne devait tomber entre des mains étrangères. Alors...

Mais d'abord, *San Pedro*. Maintenant.

Pénétrant dans le van par le panneau arrière, il allait se laisser glisser jusqu'au module opérationnel, quand il se figea. D'abord, il crut à un regain de la rumeur des incendies, puis :

— ¡ No ! ¡ No !

Incrédule, il se redressait, quand il perçut encore :

— ¡ Por... Por piedad ¡

Se redressant complètement et gagnant la console des instruments, il réactiva les écrans de contrôle reliés aux caméras externes du van, les scrutant avec attention. Rien derrière, rien sur les côtés et rien non plus...

Soudain, son regard se figea. Là, tout en bas de la fosse et à fleur de la surface des boues moussues, recroquevillée au bord du trou creusé par l'explosion du RPG7 ennemi de tout à l'heure... une silhouette. Toute sale, toute tremblante, toute fragile. Et un regard dilaté de peur.

Une femme ! Presque une enfant !

Mack Bolan se précipita au panneau latéral du module, l'ouvrit, se pencha au-dessus du borbier puant. Il interrogea :

— ¿ *Quién es tu ?* Qui es-tu ?

Il lui sembla percevoir un sanglot ténu, puis :

— *Me... me llamo Carlotta Farias.*

— Je suis comme vous, *Comandante*. Je fais mon travail.

— Ne vous fichez pas de moi, *teniente Avila* !

— Et sauf votre respect, *Comandante*, je ne révèle pas les noms de mes informateurs. C'est la règle. ¿ *Verdad* ?

Assis derrière son bureau et dardant à travers ses lunettes la foudre de ses petits yeux noirs sur Consolación, le commandant Andres-Castillo commençait à s'énerver. On était tout près du clash, de la remise de l'arme et de la plaque de police, suivie de la menace de mise en examen. Consolación Avila le savait, mais depuis le début, elle se tenait à sa version. Toute simple. À Juárez comme ailleurs sur le territoire mexicain, elle effectuait son travail d'enquêtes, consistant parfois à de délicates infiltrations, le plus souvent à de classiques consultations d'indics. Version qu'elle avait choisie en l'occurrence, parce que la moins vérifiable. Certaine d'autre part qu'elle serait celle de son frère dans le même cas. Si elle avouait connaître et fréquenter Mack Bolan, son avenir et celui de Lucio dans la police étaient cuits, sans parler des ennuis judiciaires.

— Et cette femme ! enchaîna le commandant de l'AFI. Cette femme que les témoins ont aperçue cette nuit au volant de ce mobil home lors de la fusillade ?

Levant sur le commandant son regard argent, la jeune femme

renvoyait, l'air innocent :

— Je suppose que beaucoup de femmes savent conduire un mobile home, *Coman...*

Merde ! Son portable ! À cette heure ! Si jamais...

— Répondez, *teniente*. Répondez, je vous en prie.

Regard en dessous, le commandant l'observait, l'air d'un vieux fauve guettant sa proie. Crispée, Consolación fouilla dans son fourre-tout, déjà prête à raccrocher en prétextant une erreur. Elle établit la communication, entendit :

— *Es mi*.

Mack Bolan !

Consolación allait raccrocher, quand la voix grave du Guerrier l'arrêta :

— J'ignore où tu es en ce moment, mais surtout, écoute bien tout ce que je vais te dire...

Consolación Avila écouta. Longtemps. De plus en plus observée par le commandant, et par les deux officiers du CIPOL. Quand Bolan eut terminé, elle dit seulement :

— *Gracias*.

Les trois hommes remarquèrent alors son teint étrangement pâle et soucieux. Elle remisa le portable dans son fourre-tout, releva les yeux sur le commandant de l'AFI, interrogea :

— Est-ce que l'avion présidentiel est bien programmé pour atterrir à Abraham Gonzalez dans une demi-heure ?

La stupeur se peignit sur les trois visages mâles. Fronçant les sourcils, le commandant s'étonna :

— En principe, ce type d'information...

— C'est important, *Comandante*, coupa la Mexicaine d'un ton sans réplique. Mon informateur local le prétend. Est-ce que c'est vrai ?

— *Pero...*

— S'agit-il effectivement d'une visite officielle aux corps d'armée locaux, en compagnie des ministres de l'intérieur, de la Défense et en présence du *procurador* Maximiliano Carjal ?

Le commandant échangea un regard avec les deux officiers du CIPOL, finit par ergoter :

— Que souhaitez-vous me dire précisément, *teniente* Avila ?

Retrouvant son langage naturel, Consolación répondit :

— Précisément, je souhaite vous dire qu'un putain d'attentat est programmé en ville ce matin.

— *Qué...*

— Précisément une bombe, assena Consolación sur le même ton. Dans un véhicule régie de la TV locale, destinée à tuer le président, les ministres cités et le *procurador* Carjal...

Consolación Avila marqua un bref temps mort, avant d'enchaîner :

— ... dont la maîtresse, Carolina Mancuso, est la demi-sœur d'un certain José « Roc » Roque-Chanas, *ex-jefe* du cartel du Golfe !

Elle n'ajouta pas qu'à l'instant même, une moto déposait une jeune fille un peu sale, et très fatiguée, devant le porche de la *Seguridad*. Une certaine Carlotta Farias... prétendue fille d'un certain *Comandante* Domingo Brasco-Valerio.

ÉPILOGUE

Le Guerrier et Bad Horse avaient roulé longtemps. Beaucoup de poussière, beaucoup d'asphalte aussi depuis le porche de la *Seguridad* jusqu'ici, sous le soleil brûlant et la poussière jaune et collante du secteur ouest aux portes Nogales, loin de Ciudad Juárez. Délesté de son armement, le puissant trail ressemblait à présent à n'importe quelle moto, et installé devant un soda sous la pergola-terrasse du petit bar-estoraco-pompe à essence.

Il avait dû abandonner, là-bas, le char de guerre dans le cloaque puant de la fosse. Bien sûr, il avait appliqué la procédure prévue en cas de détresse absolue, bien sûr, le TACOM troisième du nom avait eu la fin glorieuse due à son rang, mais même réduit en milliers de morceaux calcinés par l'explosion des dizaines de kilos de C4 prévus pour cette éventualité, et des missiles et autres munitions entreposés dans sa soute, le fabuleux engin de mort resterait à jamais gravé dans la mémoire de l'Exécuteur.

Maintenant, loin du sang et de la mort laissés sur place, il attendait. Dans une heure, Jack Grimaldi serait là. Son vieux pote, le pilote d'hélicos, passerait la frontière à bord d'un gros utilitaire. Un véhicule au sigle d'une compagnie U.S. de transport de deux-roues. Remorquage et dépannage.

Ensuite, ce seraient d'autres combats. Ailleurs. Et peut-être que...

La sonnerie du portable tira Bolan de ses pensées.

— Mack ?

Une lueur chaude passa dans le regard las du Guerrier.

— *Sí, Consolación.*

Un petit temps mort, puis :

— *¿ Eso va ?*

— Ça va. Je te passe le capitaine.

Encore une fois, la lueur chaude passa dans le regard minéral. Sur la route, il avait lu la presse. L'attentat déjoué, les poseurs de bombe arrêtés, tous les proches de Ferrer-Ortes et la maîtresse du procureur sous les verrous. Beau succès, belle claque aux mafieux du secteur.

Pour combien de temps ?

— *Enhorabuena, Capitan*. Félicitations.

— À vous aussi, si j'en crois mes informations. Qui que vous soyez, merci, merci infiniment !

La jeune femme reprit le combiné :

— Ne reviens pas.

Cette fois, ce fut une ombre qui passa dans les yeux de l'Exécuteur. Il renvoya :

— Je reviendrai probablement.

Sa guerre contre les mafias ne finirait jamais. Seulement après sa mort.

— Mack ?

— *Sí*.

L'ombre repassa dans le regard minéral.

— *Sí*. Je comprends.

Bien sûr, il mettrait désormais sa carrière et celle de son frère en péril.

— Non, renvoya Consolación, tu ne comprends pas. *¡Adios, gringo !*

Il lui trouva une drôle de voix. Un peu tremblante, un peu cassée, mais elle avait déjà raccroché. Alors, le regard perdu dans le décor brûlé par le soleil, le Guerrier solitaire entreprit de finir son soda en attendant Jack Grimaldi.